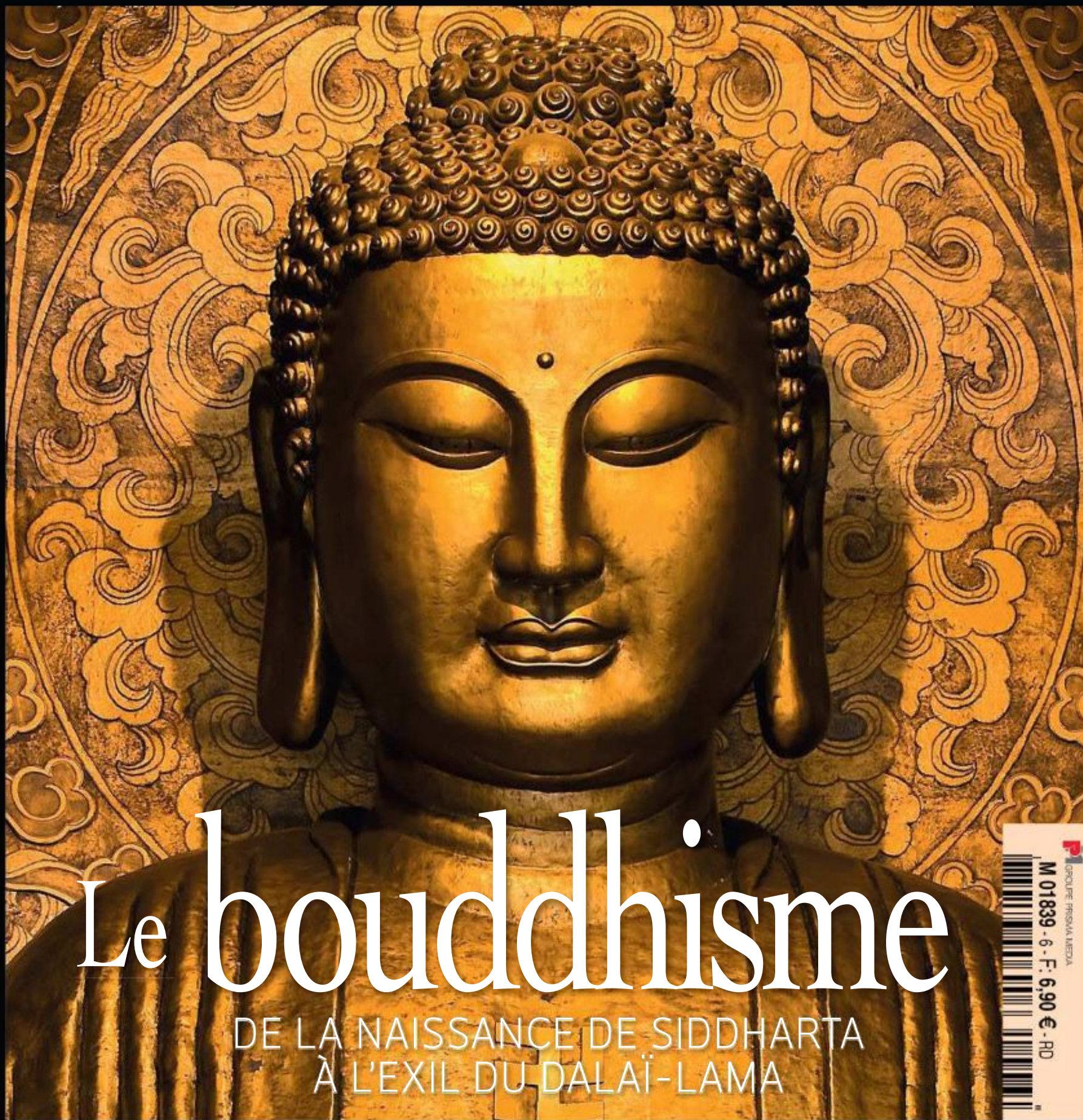


GEO HISTOIRE

DÉCEMBRE 2012-JANVIER 2013

N° 6

Le bouddhisme GEO HISTOIRE



Le bouddhisme

DE LA NAISSANCE DE SIDDHARTA
À L'EXIL DU DALAÏ-LAMA



EN SUPPLÉMENT UN GRAND RÉCIT ET UN SUJET PHOTO

**1942 : à Stalingrad, ces héros
qui ont résisté aux nazis**

**1900-1930 : Misia, la muse
de Renoir, Ravel, Mallarmé...**

BEL: 7,50 € - CH: 13 CHF - CAN: 14 CAD - D: 11 € - ESP: 8 € - GR: 8 € - LUX: 7,50 € - ITA: 8 € - POR: 8 € - DOM AVION: 11 € - BATEAU: 7,50 € - MAROC: 8,5 DH - TUNISIE: 9 TND - ZONE CFA BATEAU: 6 000 XAF - ZONE CFP BATEAU: 1100 XPF

NOUVEAU

GEOART, aussi beau qu'un livre,
aussi passionnant qu'un magazine



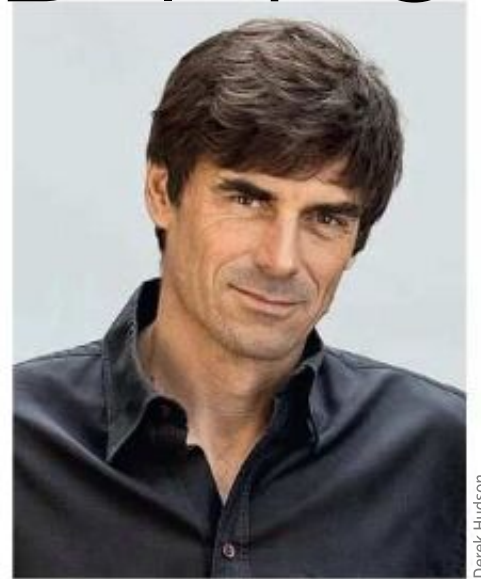
✚ le DVD

pour
4 €90
de plus

Découvrez 3 œuvres majeures en images
avec la célèbre collection **PALETTES**



Une voie ouverte sur la tolérance



Derek Hudson

C'est dans le plomb de la confusion que se cache l'or de la sagesse», explique l'un de nos experts à propos de l'une des pièces maîtresses de l'art bouddhique, une statue du Mahakala, exposée au musée Guimet à Paris, censée montrer aux hommes qu'il ne faut pas nier les émotions, y compris les plus négatives, mais les transformer. Voilà l'une des valeurs apportées par le bouddhisme. Il y en a bien d'autres, et elles apparaissent lorsque l'on parcourt, comme nous l'avons fait pour ce numéro, les vingt-cinq siècles d'histoire de cette spiritualité. On comprend aisément pourquoi cette dernière a séduit le monde, l'Inde, la Chine, puis, plus tard, l'Occident (lire l'article page 76). A son énoncé même, le bouddhisme s'entoure spontanément, à nos yeux, d'un halo de vertus : la sagesse, la sérénité, la tolérance, la liberté individuelle...

Le parcours que vous proposent nos journalistes à travers l'histoire de Bouddha et de son message met cependant en lumière un certain nombre d'exceptions. Le bouddhisme, vecteur de sérénité et de sagesse ? On s'aperçoit en réalité que sa longue expansion s'est aussi accompagnée de violences et de guerres. Le clergé zen au Japon, de la fin du XIX^e siècle à 1945, n'a pas montré la face la plus pacifique de la spiritualité zen, et l'on retrouve dans cette période, chez les bouddhistes aussi, comme dans d'autres religions, la notion, très discutable, de la «guerre juste», de la «guerre acceptable», de la guerre «menée au nom d'une juste cause»... On lit aussi qu'Ashoka, un souverain indien, prosélyte actif du bouddhisme dans son pays au III^e siècle avant notre ère, avait mis en place des «contrôleurs de la moralité». Encore aujourd'hui, en 2012, en Birmanie, des bouddhistes sont en conflit armé ouvert avec une

autre minorité religieuse, l'ethnie des Rohingyas, de confession musulmane.

Jamais la haine pourtant n'est censée vaincre la haine... Peut-être faut-il donc revenir aux sources de la spiritualité, au plus près des origines, en l'occurrence au message de Bouddha ? C'est le chemin que nous invitent à prendre les spécialistes que nous avons invités dans ce numéro, Fabrice Midal et Dennis Gira, le premier, philosophe, le second, théologien. Ils attirent notre attention sur la connaissance superficielle et galvaudée que nous avons du bouddhisme. Un bouddhisme «tisane» ou «light», celui des salons de méditation. Un bouddhisme commercial, celui des yaourts ou des contrats d'assurance «zen». Ils nous invitent à revenir au sens premier des mots, souvent déformés par les traductions (la notion de réincarnation, par exemple, n'est qu'une adaptation impropre du concept central de «samsara»). Le bouddhisme est-il une religion, une philosophie, une sagesse ? A cette question souvent posée, Dennis Gira répond qu'il est une «voie», celle du milieu, celle qui exclut les extrémismes. Une voie qui s'est forgée un long chemin dans l'histoire des religions. Et une voix qui doit porter encore, tant les dites religions sont aujourd'hui promptes à s'enfermer dans le radicalisme et l'oubli de leurs racines spirituelles.

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF

- 6 LES LIEUX SACRÉS**
Dans les pas de Bouddha
Sa vie peut être retracée à travers les lieux qu'il a parcourus. Un itinéraire géographique, mais aussi un cheminement spirituel servant d'exemple depuis plus de 2 500 ans à ses disciples.
- 18 LEXIQUE**
Les clés de la doctrine
Quelques concepts permettent de mieux s'orienter dans la pensée bouddhique. Mais ils font souvent, en Occident, l'objet de contresens.
- 22 L'ENTRETIEN**
Pour en finir avec le bouddhisme «light»...
Deux spécialistes de cette religion, Fabrice Midal et Dennis Gira, nous aident à comprendre la doctrine au-delà des idées reçues.
- 26 LA VIE DE BOUDDHA**
Et le prince Siddhartha ouvrit la voie
Il y a 25 siècles, ce noble héritier indien abandonna sa famille et sa richesse pour suivre le dur chemin menant au nirvana.
- 38 LE PREMIER SOUVERAIN**
Quand Ashoka déposa les armes
Après un début de règne sanglant, ce roi indien du III^e siècle avant J.-C. se convertit au bouddhisme et s'en fit le prosélyte. Grâce à lui, cette croyance devint une religion majeure.
- 42 LE RAYONNEMENT**
La conquête inachevée de l'Asie
Pendant mille ans, le bouddhisme n'a cessé de croître sur ce continent avant de refluer face aux autres religions, notamment l'hindouisme et l'islam.



L'INCROYABLE VOYAGE (pages 67 à 74)

Mi-réelle, mi-féerique, voici l'histoire de Xuanzang, un moine chinois qui, en 627, entreprit un périple jusqu'aux monastères de l'Inde pour retrouver les textes fondateurs du bouddhisme.

- 50 Le sanctuaire fantôme de Muaro Jambi**
Ce site archéologique, situé au sud-est de Sumatra, fut un important centre monastique entre le VII^e et le XIV^e siècle.
- 54 Les mille visages de la foi**
A travers les siècles et les différentes civilisations, les représentations de l'Eveillé et de ses disciples ont connu de surprenantes métamorphoses.
- 76 Et l'Occident tomba sous le charme**
A partir du XIX^e siècle, le bouddhisme séduisit artistes et intellectuels, des romantiques allemands aux poètes américains de la Beat Generation.
- 84 LA POLITIQUE**
La dérive fanatique du zen
Les bouddhistes japonais ont soutenu les agressions menées par le pouvoir impérial tout au long des XIX^e et XX^e siècles.
- 90 L'homme qui rendit leur dignité aux intouchables**
En 1956, 400 000 hindous se convertirent au bouddhisme pour échapper au système des castes. A leur tête, le charismatique Bhimrao Ramji Ambedkar.
- 96 Tibet, le conservatoire de la sagesse**
Converti au VII^e siècle, le petit royaume himalayen est devenu un phare spirituel pour les bouddhistes du monde entier.
- 102 POUR EN SAVOIR PLUS**
Une enquête sur les guerriers de Bouddha ; un livre sur les peintures du Tibet ; «Siddhartha» d'Hermann Hesse, etc.

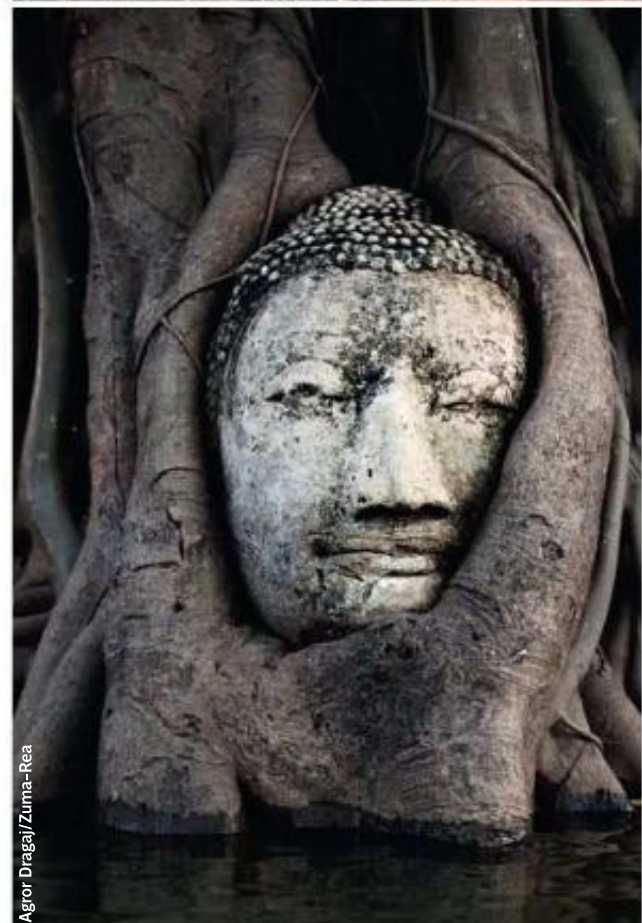
- 106 RÉCIT**
Stalingrad : la maison Pavlov ne tombera pas
Durant l'hiver 1942-1943, la ville fut le théâtre d'une effroyable bataille. Un bâtiment en ruine fut défendu héroïquement par quelques soldats soviétiques.
- 116 PORTRAIT**
Misia, la muse du Tout-Paris
De la Belle Epoque aux Années folles, cette pianiste d'origine polonaise fut l'égérie et la mécène de grands artistes : Renoir, Ravel, Mallarmé...
- 128 À LIRE, À VOIR**
Un beau livre sur les cocottes, courtisanes de la Belle Epoque ; un film sur le drame des juifs autrichiens victimes des nazis, etc.



26

AINSI NAQUIT SIDDHARTA

Cette fresque représente le prince indien à sa naissance, il y a 2 500 ans, dans les jardins de Lumbini.



Agnor Dragaj/Zuma-Rea



Felix Erman Yudi

50

INFLUENCE

Sumatra abrita jusqu'au XIV^e siècle un important centre bouddhique.

Hulton-Deutsch Coll./Corbis



84

JAPON

Deux moines zen répètent ici un exercice de secours aux soldats en 1941.



6

L'ARBRE DE LA SAGESSE

Sous un figuier (semblable à celui de la photo, en Thaïlande), Bouddha atteignit l'Eveil.

Imago/Rue des Archives

54

PANTHÉON

Maiohsan, sainte du bouddhisme, délivre mille gestes d'amour.



En couverture : le Bouddha de la compassion, une des statues du monastère de Fo Guang Shan, à Taïwan. Photo : Stéphane Lemaire/Hemis.fr.



**LUMBINI, UNE
NAISSANCE AU JARDIN**
Siddhartha Gautama, le
futur Bouddha, serait né
vers 623 avant J.-C.
Alors que sa mère, Maya-
devi, se rendait à Kapila-
vastu, ville d'origine de
son clan, à la frontière
entre l'Inde et le Népal,
elle dut s'arrêter dans les
jardins de Lumbini pour
mettre au monde le jeune
prince. Elle aurait eu
alors en rêve la vision
qu'un destin exceptionnel
attendait son fils.

DANS LES PAS DE **BOUDDHA**

La vie de Siddharta Gautama peut être retracée à travers les lieux qu'il a parcourus. Un itinéraire géographique, mais aussi un cheminement spirituel qui sert d'exemple depuis plus de 2500 ans à ses disciples.

PAR CLAIRE LECŒUVRE

À PIPRAWA, LE PRINCE CONNUT UNE ENFANCE DORÉE

Le jeune Siddharta appartenait à la caste de chefs de guerre, les Kshatriyas. Il était appelé à succéder à son père, le gouverneur Shuddhodana, qui régnait sur l'Etat de Kosala, au nord de l'Inde. Selon les archéologues, la cité de Kapilavastu où il grandit correspondrait à celle de Piprawa (Uttar Pradesh), aujourd'hui en ruine. A 29 ans, Siddharta abandonna son existence dorée pour se vouer entièrement à la méditation et à l'ascèse.







À BODH-GAYA, IL REÇUT SA RÉVÉLATION SOUS UN

C'est dans l'actuel Etat du Bihar, à Bodh-Gaya, que Siddharta atteignit l'Eveil à l'âge de 40 ans. Durant cette méditation décisive, le démon Mara, effrayé du pouvoir qu'il pourrait acquérir, lui envoya de mauvais esprits que le sage repoussa de la main, la paume tournée vers le ciel. Il se trouvait sous le feuillage d'un figuier des pagodes (pipal) semblable à celui qu'on voit sur cette photo, en Thaïlande, et qui a été orné d'une statue en son honneur.

ARBRE

À SARNATH, IL DÉLIVRA SON MESSAGE À SES DISCIPLES

Bouddha prononça dans le Parc aux cerfs, à Sarnath (Uttar Pradesh), son premier discours. Un stupa – monument religieux – est là pour le commémorer. Ce sermon portait sur les Quatre Nobles Vérités, fondement du Dharma, la doctrine bouddhique. Ces vérités sont : Dukkha (la souffrance, l'insatisfaction au centre de l'existence), Samudaya (l'origine de cette souffrance), Nirodha (sa disparition) et enfin Marga Sacca (le chemin, la Voie, pour s'en libérer).





À KUSHINAGAR, IL ATTENDIT SEREINEMENT LA FIN DE

Cette ville fut le théâtre de la dernière étape de la vie de Siddharta Gautama: la volontaire extinction du soi, ou nirvana. Très âgé, Bouddha se serait arrêté ici, comme il l'avait prédit à ses disciples, et aurait, en acceptant la mort, atteint l'apaisement total. Dans le temple du Parinirvana, de nombreuses représentations le montrent couché sur le côté droit, en méditation, dans l'attente de son dernier souffle.

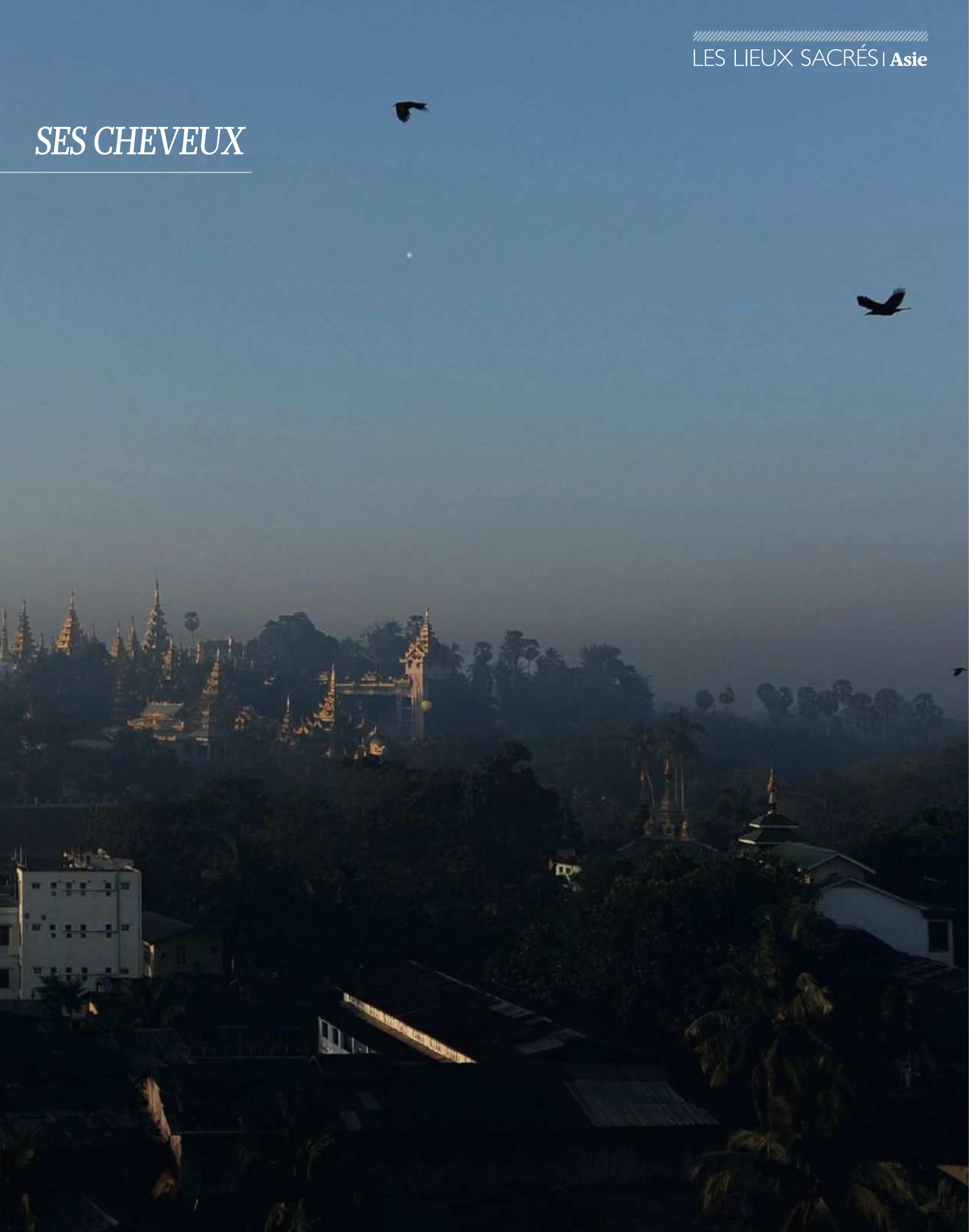
SA VIE

À RANGOON, UNE PAGODE A ÉTÉ ÉRIGÉE POUR GARDER

Des textes sacrés rapportent que la mort de Bouddha fut suivie d'une «guerre des reliques», dont l'enjeu était la possession de ses restes réchappés du bûcher funéraire. Les fragments d'os auraient été divisés en huit, puis enfermés dans un stupa, et offerts à chaque royaume où il avait enseigné. Quant à la pagode Shwe Dagon qui se dresse à Rangoon (photo), dans l'Etat de Myanmar, elle aurait été érigée du vivant de Bouddha pour conserver huit de ses cheveux.



SES CHEVEUX



LES CLÉS DE LA DOCTRINE

Quelques concepts permettent, comme des boussoles, de mieux s'orienter dans la pensée bouddhique. Mais ils font souvent, en Occident, l'objet de fâcheux contresens.

Compassion

La compassion joue un rôle majeur dans la tradition bouddhique. Elle désigne le souci d'alléger la souffrance de tous les êtres et, pour ce faire, de se consacrer à leur bien. Alors qu'en Occident, nous opposons la sagesse et la compassion, la première étant de l'ordre de l'intellect et la seconde de l'ordre de l'émotion, dans le bouddhisme, au contraire, elles sont indissociables. La compassion n'a rien, dans cette religion, d'un sentiment, mais vient d'une compréhension claire de l'unité de tous les êtres, du fait que nous ne sommes pas séparés les uns des autres.

Dharma

Le Dharma est une notion fondamentale recouvrant une grande étendue de sens. Ce terme désigne d'abord la loi éternelle, la vérité que découvrit Bouddha lors de sa révélation et de son éveil. Il signifie également l'enseignement de cette loi, grâce auquel chacun peut apprendre comment marcher sur la voie spirituelle qui mène à la libération. Le Dharma regroupe tous les enseignements bouddhiques, aussi bien ceux donnés par Bouddha que ceux dispensés par les maîtres de cette tradition.

Ego

Pour le bouddhisme, l'ego est une fiction illusoire à laquelle nous nous identifions à tort. Le cœur du bouddhisme repose sur la conviction que la vérité de notre être n'est pas compréhensible à partir d'une identité fixe référée à un moi. Nous sommes fondamentalement ouverts, libres de tout principe central et autonome. La voie spirituelle conduit précisément à découvrir cela.

Hinayana

Ce terme, qui signifie «Petit Véhicule», désigne les instructions que donna Bouddha dans ses premiers sutras (sermons). Ces instructions enseignent à faire la paix avec soi, à la fois par le calme intérieur, la compréhension de la nature de l'esprit (la vue pénétrante, «vipashyana»), le souci de l'éthique et la purification de notre comportement. Aux yeux des adeptes du bouddhisme Mahayana («Grand Véhicule»), qui ont forgé le terme Hinayana avec une connotation péjorative, celui-ci ne représente qu'une première étape du bouddhisme, la seconde étant la compassion.

Interdépendance

(«Pratityasamudpada») Dans le bouddhisme, nous ne sommes pas des êtres isolés. Tout a une incidence sur nous

et, inversement, ce que nous faisons change le cours des choses. Telle est la réalité que nous avons du mal à reconnaître – nous imaginant comme séparés des autres et du monde. Or cette illusion entraîne des actions négatives et une profonde souffrance. Le bouddhisme insiste sur le fait que les phénomènes existent sur un mode relatif. Ils dépendent les uns des autres.

Joyaux (les Trois)

On appelle ainsi les trois principes fondamentaux du bouddhisme : le Bouddha (l'Eveillé), comme exemple, le Dharma, son enseignement, qui permet de suivre sa voie, et le Sangha, enfin, qui désigne la communauté des pratiquants. La valeur de ces Trois Joyaux n'étant pas matérielle, elle ne peut pas être créée, détruite ou changée. De sorte que tout bouddhiste, quelle que soit son école, peut accéder à ces Trois Joyaux.

Karma

Le mot karma vient de la racine sanscrit «kr-» qui signifie «faire». On retrouve cette racine dans notre mot «créer». Le karma représente l'ensemble de nos actions conditionnées, non libres. Cette notion n'implique en aucun cas un quelconque déterminisme, car nos actions sont susceptibles d'être corrigées. Autre-



Une fleur emblématique

Dans une grotte de Sigiriya, l'ancienne capitale royale du Sri Lanka, un détail de peinture rupestre datant du V^e siècle représente le lotus, symbole du bouddhisme.

ment dit, marcher dans les pas de Bouddha implique d'agir de mieux en mieux, mais surtout d'agir librement, en se libérant ainsi de la force du karma.

Kleshas

Ce sont tous les phénomènes mentaux qui tourmentent notre esprit. Lorsqu'un klesha apparaît, il détruit la paix intérieure. Les classifications des divers kleshas sont nombreuses et varient selon les écoles. Parmi les principales émotions conflictuelles, on compte la colère, la convoitise, l'ignorance, l'orgueil et la jalousie, que l'on appelle également les cinq poisons.

Lotus

Naissant dans la boue au fond des eaux saumâtres et stagnantes des étangs, la fleur de lotus s'élève couramment à 20 ou 30 centimètres au-dessus de la surface. Elle est, pour cette raison, le symbole de la pureté que rien n'altère, de la sagesse qui sort de la confusion sans en être souillée. Cette fleur est devenue le symbole même du bouddhisme. Bouddha est souvent représenté siégeant sur une telle fleur – ce qui indique qu'il est né sans être entaché par les passions conflictuelles (kleshas). Par ailleurs, le cœur des êtres est souvent comparé à un lotus fermé, qui s'épanouit quand les vertus de Bouddha sont cultivées. ●●●

Mahayana

Le bouddhisme Mahayana (autrement dit le «Grand Véhicule», par opposition au Hinayana, le «Petit Véhicule») est une école qui s'est développée progressivement entre 150 ans avant notre ère et 100 ans après. Il constitue l'une des grandes révolutions qui ont transformé le visage de cette religion. Dans le Mahayana, l'enseignement de Bouddha ne concerne plus seulement les moines mais aussi les laïcs, et les femmes y ont toute leur place. L'accent n'est plus mis sur la libération individuelle (comme dans le Hinayana) mais sur l'idéal de compassion incarné par le bodhisattva, le héros qui se consacre au bien de tous.

Mandala

Qu'il ait la forme d'un dessin ou d'une sculpture géométrique, le mandala sert de support à la méditation. En le fixant et en méditant, le pratiquant transforme peu à peu sa façon de percevoir le monde. Il apprend à reconnaître l'interdépendance des phénomènes et l'unité intrinsèque de tout ce qui est.

Mantra

Un mantra est une phrase courte (parfois une seule syllabe) que le pratiquant du bouddhisme répète encore et encore, pour protéger son esprit contre les illusions et la confusion, le bavardage mental et le désordre des émotions conflictuelles. Sa réci-

tation vise à libérer une influence spirituelle spécifique, car chaque mantra a une tonalité singulière qui évoque un visage de l'éveil : la compassion, la sagesse, l'action juste...

Nirvana

Ce terme désigne l'état dans lequel toute souffrance a disparu. Mais les textes bouddhiques n'insistent pas vraiment sur cet état – car il est inaccessible au langage et à l'expérience ordinaire. D'ailleurs, s'il est nécessaire de s'engager dans la voie de Bouddha, il est vain de viser le nirvana, car cela ne peut que conduire à perpétuer la confusion. En effet, tant qu'il y a un but, c'est-à-dire l'idée d'un profit ou d'un bénéfice, l'esprit est encombré. Or le nirvana est cet état où

l'esprit est libre. Non né. Non créé. Non conditionné. Ni le néant, ni l'existence. Au-delà de la paix comme du conflit.

Prajna

Le «discernement», c'est-à-dire la capacité à voir les choses telles qu'elles sont, constitue le cœur de la tradition bouddhique – bien plus encore que la méditation. À la naissance de Bouddha, les pratiques de méditation étaient déjà très répandues. Son apport fut de montrer que le sens de toute pratique devait être d'atteindre une connaissance pure, libérée de la confusion émotionnelle et de l'intervention de la raison. C'est cette connaissance qui apporte, selon le bouddhisme, la véritable libération.

Renaissance

Contrairement à une idée reçue, la notion de réincarnation n'est pas bouddhique. Issue de l'ésotérisme le plus confus, elle implique que la même âme habite différents corps et se réincarne ainsi de génération en génération. Une idée... contraire à l'enseignement de Bouddha. Le bouddhisme nie en effet la pérennité et l'identité d'une âme à elle-même. Nous ne sommes pas le même que nous étions enfant, et la vie nous conduira encore à devenir différent de ce que nous sommes aujourd'hui. Le terme «renaissance» serait plus conforme à l'esprit bouddhique : au moment de la mort, quelque chose perdure certes, mais rien ne demeure pour autant identique. De même que, pour reprendre une image traditionnelle, la flamme de la lampe qui allume une autre lampe ne reste pas identique en passant de la première à la seconde...

Samsara

Par un étrange retournement, de nombreuses entreprises occidentales et même une

Vision de pureté. Sur cette peinture tibétaine figure le mandala de Vajrasattva. En le contemplant, le fidèle se purifie.



Tanka du XVIII^e siècle. Coll. privée, Archives Charmet/Bridgeman Art Library



La plénitude de Bouddha. Au Temple d'or de Dambulla, au Sri Lanka, cette fresque représente Bouddha couché au seuil de la mort.

marque de parfum ont choisi d'adopter ce nom, qui semble donc devenu positif. Pourtant, il désigne le cercle incessant de la souffrance dans lequel nous sommes tous prisonniers. Cette roue de l'existence nous enchaîne à nos impulsions, qui nous conduisent à vivre des situations non choisies. Nous passons par exemple d'un état d'esprit à un autre sans avoir la moindre liberté. Le samsara est ce cercle où, un peu comme sur une roulette géante, on ne sait jamais où on va tomber, mais l'insatisfaction est garantie à tous les coups.

Shila

Shila désigne la «conduite appropriée» découlant de

l'exemple de Bouddha. Elle régit la vie des moines, des nonnes mais aussi des laïcs. Elle interdit de tuer, de voler, de mentir, d'avoir une vie sexuelle dissolue et d'absorber des produits toxiques (par exemple l'alcool) qui obscurcissent la clarté de l'esprit.

Shunyata (vacuité)

Une des notions-clés de la tradition bouddhique est celle de la vacuité, mais elle est souvent assimilée, à tort, à du nihilisme. Le bouddhisme n'affirme pas que rien n'existe, mais révèle l'inexistence des constructions que nous plaquons sur la réalité. Les choses sont vides de nos conceptions à leur égard. La vacuité est donc la négation

de tous les points de vue comme de toute thèse concernant les phénomènes – mais nullement la négation des phénomènes eux-mêmes. En ce sens, le bouddhisme est loin des formes de nihilisme auxquelles l'Occident l'a souvent identifié.

Tantra

C'est l'un des grands courants du bouddhisme. Il s'appuie sur des pratiques symboliques incluant récitation de mantras, visualisation de mandalas, évocation de déités qui sont autant d'aspects de l'esprit éveillé. Le tantra a régné sur une grande partie de l'Asie, mais il est surtout pratiqué désormais au Tibet et au Japon, de même qu'en Occident.

Tathagathagarbha

Pour les tenants du bouddhisme Mahayana, chacun d'entre nous possède en germe la Tathagathagarbha, la «Nature de Bouddha» ou «graine d'éveil». Cette affirmation a entraîné de nombreuses controverses, plusieurs écoles considérant que c'était là remettre en cause la doctrine du non-ego. En effet, qu'est-ce qui, au fond de nous, recèlerait la «graine d'éveil», si ce n'est l'ego qui, selon eux, n'existe pas ! Mais pour les tenants du Mahayana, cette contradiction n'en est pas une car l'éveil qui est en nous est vide de nature propre. Il est dénué d'ego.

FABRICE MIDAL

POUR EN FINIR AVEC LE

Deux spécialistes de cette religion, l'un pratiquant lui-même, l'autre chrétien, nous aident à comprendre la doctrine au-delà des idées reçues. Où l'on verra que la réincarnation n'existe pas et que le zen n'a rien de cool.

GEO HISTOIRE : Le bouddhisme est souvent l'objet de malentendus en Occident. L'idée de réincarnation, notamment, est trompeuse...

Dennis Gira : On pense généralement que les bouddhistes croient à la réincarnation, et c'est une erreur. Il s'agit en fait d'un problème de langue. «Réincarnation» est un mot qu'on utilise pour traduire une notion qui échappe à toute traduction : le samsara. Le samsara, en sanscrit, est le cycle des naissances et des morts dont tout être vivant est prisonnier. On a cherché un équivalent à ce terme et on a opté pour «réincarnation». Sauf qu'on peut difficilement trouver deux concepts plus opposés ! La réincarnation est une vision positive des choses, c'est une réponse réelle, avec sa propre cohérence, au sentiment d'inachèvement que nous avons tous au dernier moment de notre vie. Elle vient vous dire que le corps est comme un vêtement usé qui sera remplacé par un autre vêtement, tandis que l'esprit va continuer et progresser. Mais le «cycle des naissances et des morts dont tout être vivant est prisonnier» est un véritable fardeau. Tout ce qui pèse sur l'homme, toute la souffrance est liée à ce samsara. Il n'y est pas question de cet accomplissement, de cette réalisation de notre potentiel humain que suggère le terme de réincarnation. On utilise ainsi un mot positif pour traduire une expérience qui ne l'est absolument pas.

Fabrice Midal : En fait, la réincarnation n'a rien à voir avec le bouddhisme. C'est une idée qui a été lancée à la fin du XIX^e siècle en Europe par une école ésotérique, la Société théosophique, et par sa

fondatrice, Helena Blavatsky. Une confusion s'est faite ensuite, dans le grand public, entre cette doctrine et le bouddhisme.

Peut-on essayer de définir, pour des profanes, ce qu'est la prison du samsara ?

D. G. : Le samsara se caractérise par l'insatisfaction, l'incomplétude et la frustration qui pèsent sur l'homme et dont la cause est l'ignorance. Nous nous prenons pour ce que nous ne sommes pas et cela crée toutes sortes de désirs qui sont centrés systématiquement sur nous-mêmes. Nous pensons que ce moi est quelque chose de permanent appelé à un épanouissement également permanent. Pour le bouddhisme, le moi auquel l'individu est si attaché, n'est qu'une illusion. Dans la réalité, tout est impermanent, tout est en train de changer et rien n'échappe à cela, surtout pas ce moi... Les bouddhistes affirment que le monde est impermanent et nous, en Occident, nous avons du mal à l'accepter, imaginant qu'il est donc mauvais à leurs yeux. Même le pape Jean-Paul II est tombé dans cette erreur, dans son livre «Entrez en espérance», ce qui avait fait scandale à l'époque. Or, celui qui dissipe l'ignorance et accepte l'idée que son moi est aussi impermanent que tout le reste peut vivre sereinement dans ce monde. Le même monde, qui est une source de malheur pour les uns, peut devenir une source de bonheur pour lui. Il cesse d'être prisonnier du samsara. Il peut vivre un instant heureux en sachant que cela va disparaître, mais quand il ●●●



BOUDDHISME «LIGHT»...



Dennis Gira

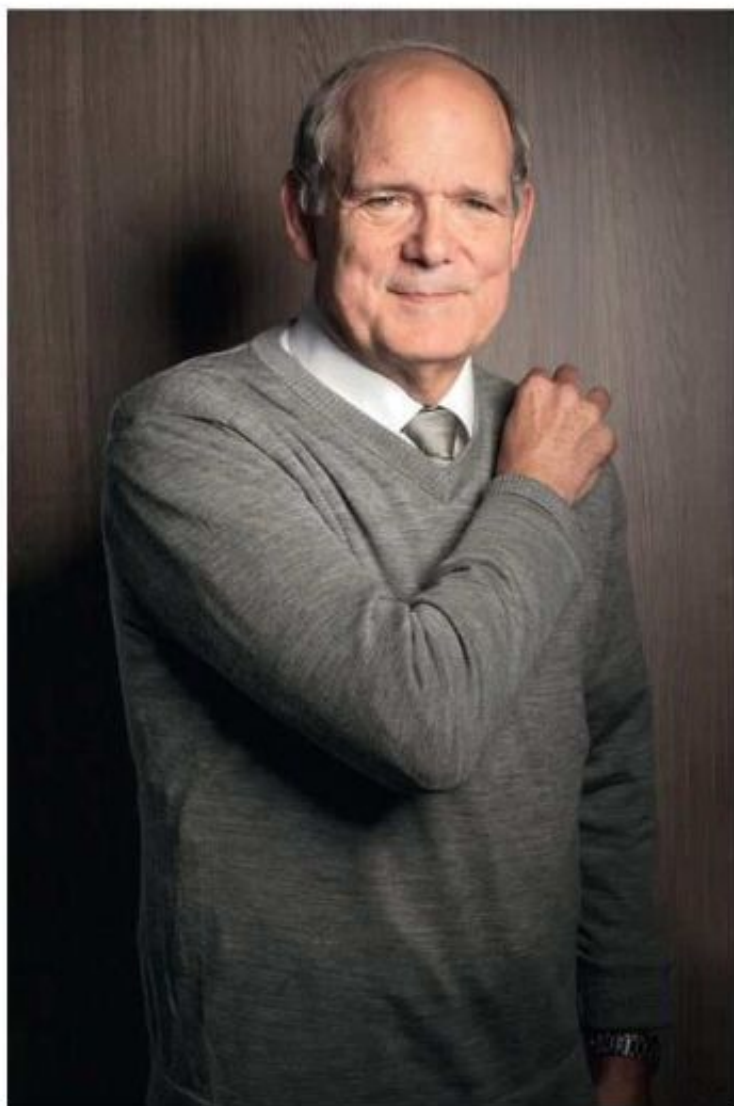
Né en 1943, ce théologien chrétien a vécu près de dix ans au Japon. Il donne un cours sur le bouddhisme à l'Institut catholique de Paris. Il a publié une dizaine d'ouvrages. Dans le dernier, «Le Dialogue à la portée de tous...» (éd. Bayard), il invite ses lecteurs à l'échange en politique, au sein du couple, entre amis, et évidemment entre religions.

Fabrice Midal

Né en 1967 dans une famille juive ashkénaze, ce philosophe spécialiste d'Heidegger a étudié le bouddhisme auprès de grands maîtres tibétains. Il a fondé en 2007 l'association Prajna & Philia, qui ambitionne d'établir un bouddhisme d'Occident. Il a publié près de vingt livres, dont récemment «Pratique de la méditation» (voir p. 102).

Nos deux spécialistes s'étaient déjà rencontrés avant de se retrouver dans nos locaux. En 2006, ils ont co-écrit «Bouddha, Jésus : quelle rencontre possible ?» (éd. Bayard).

Photos : Franck Ferville/Agence Vu



“ Les bouddhistes affirment que le monde est impermanent, et nous avons du mal à accepter cela en Occident. ”

Dennis Gira

●●● connaît des moments difficiles, il sait aussi que cela disparaîtra. Il en découle une grande paix intérieure. D'un point de vue bouddhiste, le problème est qu'une grande partie de l'humanité ne peut pas accepter cette impermanence. La méditation et aussi une réelle discipline éthique sont là justement pour aider à mettre les choses en place.

Dans la philosophie occidentale, n'y a-t-il pas la quête d'une permanence, celle du bien, ou celle de la vérité. N'est-ce pas antagoniste avec le bouddhisme ?

F. M. : Non, le bouddhisme n'est pas tant que ça en opposition avec la philosophie occidentale. Il est plutôt en opposition avec l'idée commune qui veut que tout soit stable et que nous ayons une identité fixe, immuable. Les philosophes occidentaux n'ont cessé, précisément, de dénoncer cette idée illusoire d'une permanence stable. Montaigne parlait déjà de ces questions. Et la mise en doute de tout chez Descartes a quelque chose de très proche de la perspective bouddhique. Il ne faudrait pas aller dans une «rigidification» de la pensée bouddhique, dans laquelle tout serait fugace, et de la pensée philosophique occidentale qui chercherait toujours la permanence, parce que ce n'est pas si vrai. Un des points cruciaux, à mon avis, est comment le bouddhisme met l'accent sur la libération de l'ignorance. On appréhende aujourd'hui le bouddhisme comme une manière de chercher la quiétude mais c'est d'abord un travail d'intelligence. Il est fondamentalement orienté sur une réflexion d'une très grande cohérence et on ne peut pas l'opposer à la raison occidentale. Le bouddhisme est à la fois ancré dans la simplicité, avec la méditation, mais c'est l'une des traditions les plus complexes, les plus riches en livres, en traités, en essais... Le mot-clé du bouddhisme est le discernement, ce discernement qui nous libère de l'ignorance, source réelle de notre confusion.

A quoi sert la méditation ?

F. M. : On la voit souvent comme une forme de relaxation mais il

s'agit, là encore, d'une confusion. La méditation, en réalité, est exigeante, elle est faite pour donner naissance au discernement. La méditation n'est pas là pour nous calmer, mais pour nous faire sortir de la prison du samsara. La question est comment sortir de la cage – et non pas comment peindre autrement ses barreaux.

Les religions monothéistes ont un discours très concret sur le monde, sur l'actualité, avec des engagements, des interdits... On n'a pas le sentiment que cette implication existe dans le bouddhisme.

F. M. : Pour la plupart des Occidentaux, le bouddhisme c'est la pratique de la méditation. Cela surprendrait un Oriental aujourd'hui, car la méditation a quasiment disparu d'Orient. En Asie, être bouddhiste c'est avoir une certaine éthique, un engagement, une compréhension du samsara et du karma (ndlr : l'ensemble des actes volontaires que l'on commet au fil d'une vie). Mais la pratique de la méditation est réservée à une élite, à quelques moines. Et même dans les monastères, on pratique assez peu. Dans les années 1950, quelques trublions du monde zen, ou du monde tibétain, sont venus en Occident présenter la quintessence la plus profonde de leur voie. C'est comme si le christianisme était arrivé en Orient via maître Eckhart (ndlr : théologien et mystique rhénan du XIII^e siècle). Tous les bouddhistes qui sont venus chez nous étaient des maîtres hors pair, empreints d'une forme de sainteté : Kälou Rinpoché, qui avait pratiqué quinze ans en retraite solitaire dans des cavernes avant de venir en Occident, ou Suzuki, l'auteur d'un des plus grands livres sur le sujet, «Esprit zen, esprit neuf», qui a rejoint les Etats-Unis en 1958. Les Occidentaux ont donc trouvé dans le bouddhisme une sorte de quintessence spirituelle que les religions occidentales ne présentaient plus. Le bouddhisme a d'ailleurs joué un rôle majeur en Occident, en aidant des traditions (le christianisme et aussi le judaïsme aux Etats-Unis) à se ressourcer...

D. G. : J'ajouterai, même si ce n'est pas directement notre sujet, qu'il y a une différence fondamentale entre ce que dit la foi chrétienne sur le monde et l'interprétation qu'on en fait. Le discours chrétien sur le monde est finalement très simple. D'une part, le monde est foncièrement bon (à la différence de ce que disent les bouddhistes pour qui le monde n'est ni bon ni mauvais, mais impermanent). D'autre part, dans le discours chrétien, l'homme est co-créateur. Dans un monde en devenir, il a un rôle qui lui a été confié par Dieu. Il est le seul, parmi les êtres vivants, à pouvoir agir sur la nature. Donc, le monde est bon et l'humain est appelé à agir pour le protéger et pour améliorer les relations entre les gens. L'amour et la compassion sont fondamentaux dans le christianisme comme dans le bouddhisme. Ces deux vertus se vivent et se pratiquent de la même manière, avec deux fondements différents.

Le prince Siddharta, le futur Bouddha, s'oppose à sa famille, à ses traditions... Y a-t-il toujours cette dimension rebelle dans le bouddhisme ?

F. M. : Il y a une déformation actuelle qui donne l'impression que le bouddhisme est l'apanage des bobos, un truc pour essayer de se calmer et d'être plus cool. C'est ce que j'appelle le «bouddhisme tisane». C'est très net avec l'utilisation du terme «zen» : il y a des yaourts zen, des contrats d'assurance zen... L'autre jour, je voyais une publicité pour la sécurité routière qui disait «Soyez zen». Je me suis dit : «Tiens, le gouvernement français n'est plus pour la laïcité, il veut que tout le monde devienne bouddhiste. C'est une bonne nouvelle !» En fait, le message était «Ralentissez»... Le véritable zen n'a rien de commun avec ce que l'on en a fait. Le zen est l'une des traditions bouddhiques les plus pointues, rigoureuses et austères qui soient... Le bouddhisme est un engagement profond, pas un «supplément d'âme». Dans le bouddhisme, vous êtes en relation profonde avec tous les êtres, vous ne pouvez pas laisser les autres souffrir. Vous avez le de-

voir de répondre à la souffrance du monde. En Occident, l'enseignement du bouddhisme est parfois empreint de naïveté, ou déformé pour des raisons commerciales. Si on n'envisage le bouddhisme que de cette façon édulcorée, on ne peut pas comprendre pourquoi il a enflammé une si grande partie du monde. Un des épisodes les plus invraisemblables de l'histoire du bouddhisme, c'est son arrivée en Chine. On s'étonne aujourd'hui qu'il arrive en Occident, mais ce n'est rien en comparaison. Nous sommes des Indo-Européens, il y a beaucoup de choses que nous pouvons comprendre du monde indien. Entre l'Inde et la Chine, en revanche, ce n'est pas du tout la même culture, pas la même langue. L'arrivée du bouddhisme en Chine a été un événement majeur de l'histoire de l'humanité. Il a fallu repenser le bouddhisme et cela a demandé un travail d'intelligence très impressionnant.

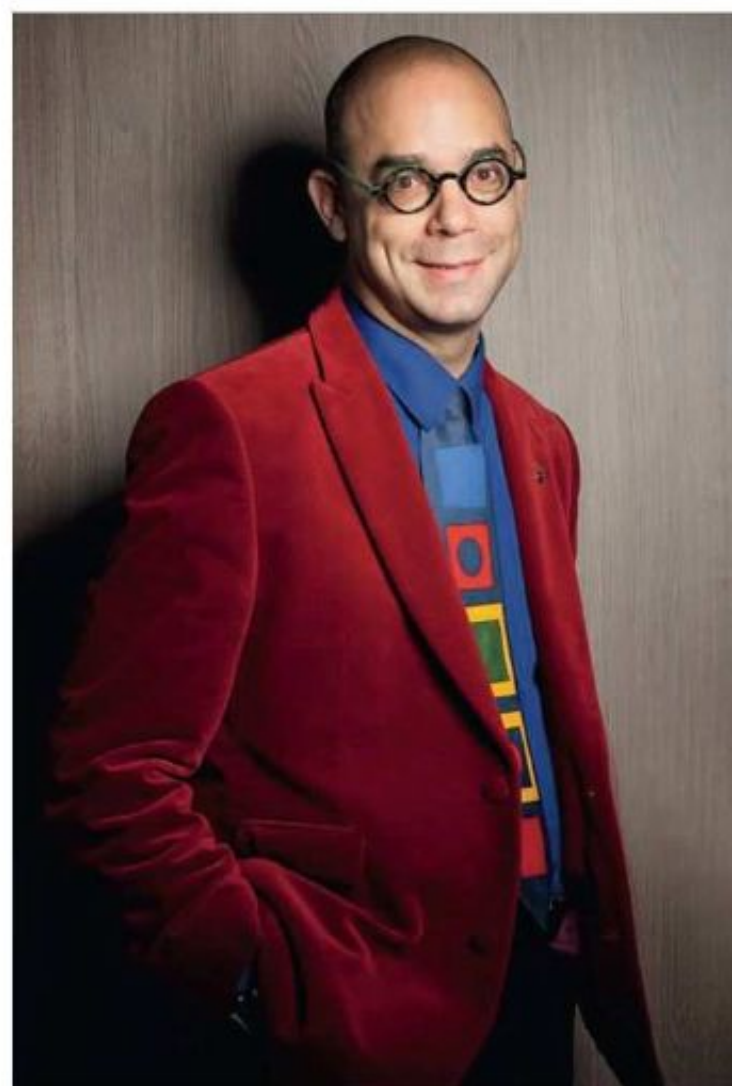
D. G. : Parfois, j'entends des gens, par exemple à la télévision, qui parlent du bouddhisme. Ils vont dire que ce qui leur plaît dans cette religion, c'est que tout y est libre, qu'elle ne suppose aucune contrainte, et qu'on y a tout son temps. Et à chaque fois, ça me gêne beaucoup, surtout par rapport aux bouddhistes eux-mêmes. Car à la vérité, l'enseignement de Bouddha s'est répandu dans des contextes très difficiles, défavorables. Et ce n'est pas en disant aux populations : «Vous pouvez faire ce que vous voulez, tout est libre, il n'y a aucune contrainte» qu'il les a touchées. Ce type de bouddhisme que Fabrice Midal appelle «tisane» fait beaucoup de mal au vrai bouddhisme. D'ailleurs, pour revenir encore une fois sur les mots, en Extrême-Orient, on parle plutôt de «La Voie de Bouddha». C'est nous, Occidentaux, qui avons inventé ce suffixe en «isme» pour pouvoir l'étudier, le contrôler et avoir une emprise sur lui.

F. M. : Absolument. On me demande souvent si le bouddhisme est une religion ou une philosophie. En fait, si on n'essaie pas de projeter nos catégories, c'est une voie. Il a été pensé comme ça. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR

JEAN-MARIE BRETAGNE ET CYRIL GUINET

“ La méditation n'est pas là pour nous calmer mais pour nous faire sortir de la prison du samsara. ”
Fabrice Midal





ET LE SEIGNEUR SIDDHARTA OUVRIT LA VOIE

Il y a près de vingt-cinq siècles, le destin de ce prince héritier d'un royaume indien semblait tout tracé. Pourtant, il abandonna sa famille et sa richesse pour suivre le dur chemin menant au nirvana.

PAR CYRIL GUINET (TEXTE) ET GILLES MERMET (PHOTOS)

Une naissance d'exception

La reine Mahamaya est partie accoucher à Devadaha, la ville de ses parents. C'est en chemin, près de la forêt de Lumbini, qu'elle a donné naissance à Siddharta, le futur Bouddha. On le voit ici tenu dans ses bras par sa mère.

Toutes les illustrations de cet article proviennent d'un cycle de peintures murales du XVIII^e siècle (temple de Wat Rachasitharam Bangkok, Thaïlande).



Révélation. A 27 ans, Siddharta (au centre) rencontre un malade, un vieillard (à droite) et un cadavre, ce qui va changer sa vision de la vie.

LE SAGE ASITA AVAIT ANNONCÉ QUE CET ENFANT

Plus personne ne met aujourd'hui en doute la naissance, entre le VI^e et le V^e siècle avant notre ère, dans le nord de l'Inde, d'un homme hors du commun. Un homme dont la vie et l'enseignement allaient changer l'histoire de l'humanité. Mais la chronique de Bouddha a été rédigée cinq siècles après sa disparition. Et si les historiens et les archéologues ont pu vérifier l'authenticité d'une bonne partie de ces événements, une grande partie de ce récit reste toutefois enveloppée de merveilleux, et prend les allures d'un conte fantastique. Si bien que l'on est tenté, pour écrire la biographie du fondateur du bouddhisme, de commencer par ces quatre mots : il était une fois...

Il était une fois, donc, Maya, première épouse du raja (roi) Suddhodana, chef du clan des Shakyas. A 40 ans passés, elle s'apprête à donner la vie à son premier enfant. Sentant proche

le moment de la délivrance, elle se met en route pour aller accoucher dans la maison de ses parents, comme le veut la coutume. Selon le «*Lalitavistara*», le livre de tradition mahayana (une des branches du bouddhisme), le cortège qui l'accompagne est composé de quatre-vingt-quatre mille chars, tirés par des éléphants richement harnachés, et par une armée de quatre-vingt-quatre mille soldats en cuirasse.

D'autres récits, plus modestement, parlent d'un lourd chariot tiré par des bœufs. Quoi qu'il en soit, arrivée au

niveau de **Lumbini**, un village à l'ombre de la chaîne himalayenne, la reine fait arrêter son équipage pour se rafraîchir dans un petit parc où elle sait trouver un bassin d'eau claire et limpide. Là, elle saisit de la main droite la branche d'un arbre et accouche debout. Plus exactement, l'enfant sort de son flanc droit, sans effort, sans douleur et, à peine né, fait sept pas. Sous

FOCUS

A la recherche des jardins de **Lumbini**

Près de Rummindei, au Népal, un pilier de pierre porte l'inscription : «*Ici est né Bouddha Sakyamuni.*» Les archéologues anglais, qui ont découvert ce pilier en 1896, ont établi que le roi Ashoka l'avait fait ériger au III^e siècle av. J.-C. afin d'indiquer l'endroit exact où Siddharta avait vu le jour. Sur le site, d'autres fouilles ont permis d'exhumer un bas-relief montrant une femme en train d'accoucher.



Adieux. A 29 ans, sur le point d'abandonner sa vie d'opulence, le prince contemple une dernière fois son épouse Bimba et son fils Rahula.

SERAIT LE SAUVEUR DE L'HUMANITÉ

chacun d'eux, un lotus apparaît. Puis, le garçon dirige son regard vers les quatre points cardinaux avant de déclarer : «Je suis le plus grand dans ce monde. (...) Ceci est ma dernière naissance.»

Lorsqu'enfin s'apaisent les prodiges qui accompagnent cet accouchement – musique céleste, tremblement de terre, pluie de fleurs et pierres précieuses... – Mahamaya remonte dans son char et regagne son **palais de Kapilavastu**.

A l'annonce de la naissance du fils du roi, la capitale des Shakyas entre en effervescence. Le «Lalitavistara» décrit les guirlandes de perles tendues partout dans la cité, les milliers de chevaux et d'éléphants paradant en l'honneur du nouveau-né. Les rues sont vidées des malades, borgnes, bossus, infirmes, mendiants et de tous ceux qui pourraient porter malheur au petit prince. Sur le pas de chaque porte, les habitants se tiennent mains jointes, corps incliné en marque de profond respect. Bientôt, le raja, se pliant aux obligations rituelles, conduit l'enfant au temple pour le présenter aux dieux du clan. Nouveau miracle : les statues des idoles s'animent pour se prosterner devant le nouveau-né.

Huit devins sont ensuite chargés d'établir son horoscope. Mais après avoir examiné une à une toutes ses particularités physiques (nombre de dents, longueur des membres, couleur de la peau...), ils n'arrivent pas à se mettre d'accord : les uns affirment que le prince sera un puissant roi, les autres qu'il deviendra un sage vénéré. C'est alors que survient Asita, un ascète renommé. Après avoir vu le nouveau-né, il annonce sans l'ombre d'un doute qu'il s'agit du sauveur de l'humanité. Il en est si sûr que ses yeux s'emplissent de larmes. En effet, très âgé, il pleure de ne pas pouvoir vivre assez longtemps pour assister à son avènement.

Deux jours plus tard, Suddhodana prénomme son fils Siddhartha, c'est-à-dire «Celui qui a atteint son but». La joie du raja est cependant bientôt ternie par une triste nouvelle : Mahamaya meurt sept jours après son ●●●

FOCUS

Le palais de Kapilavastu : une simple maison en bois

Selon l'archéologue Robin Coningham, le palais de Bouddha se tenait près de Tilaurakot, au Népal. «C'est, dit-il, le seul site urbain de la région qui corresponde aux descriptions des pèlerins chinois» venus en Inde entre le IV^e et le IX^e siècle. «Nous avons retrouvé les vestiges d'une muraille, dit-il, mais elle est postérieure à l'époque de Bouddha, qui devait vivre dans une simple maison de bois.»

●●● accouchement. L'enfant est confié à la sœur de la défunte, Mahapajapati, qui se trouve être également la seconde épouse du roi.

Le prince grandit à l'abri du palais de son père, où on prend grand soin de lui épargner toutes les réalités et les difficultés du monde extérieur. Selon les sources canoniques rédigées au premier siècle de notre ère, Bouddha a lui-même évoqué cette **enfance privilégiée** : «Nuit et jour, un parasol blanc était déployé au-dessus de ma tête de façon à ce que ni le froid ni le chaud, ni la poussière ni la rosée ne puisse m'incommoder.» Issu

FOCUS

Une enfance privilégiée, à l'abri des changements

Tandis que Siddharta était reclus dans son palais, l'Inde connaissait, au V^e siècle av. J.-C. de profondes mutations. L'utilisation nouvelle du fer révolutionnait l'agriculture et contribuait au développement des agglomérations. La religion dominante des brahmanes était remise en cause par de nouvelles croyances, notamment le jainisme qui prônait une non-violence et un respect de la vie absolus.

d'une caste de nobles guerriers, le jeune Siddharta reçoit l'éducation digne de son rang et excelle dans tous les arts qu'on lui enseigne : du tir à l'arc au maniement de l'épée, en passant par la musique, le chant, la peinture, ou encore l'interprétation des rêves... Conduire un char ou coraquer un éléphant s'avèrent pour lui des jeux d'enfant. Il assiste également au con-seil présidé par son père. Rêvant de voir

son fils lui succéder, il n'oublie cependant pas la prédiction d'Asita. Et effectivement à plusieurs reprises, il surprend son enfant plongé dans une méditation profonde, et il redoute qu'il succombe à la vocation religieuse. A sa seizième année, le prince étant devenu un beau jeune homme, le raja a une idée pour le retenir au palais : lui offrir une jolie fiancée !

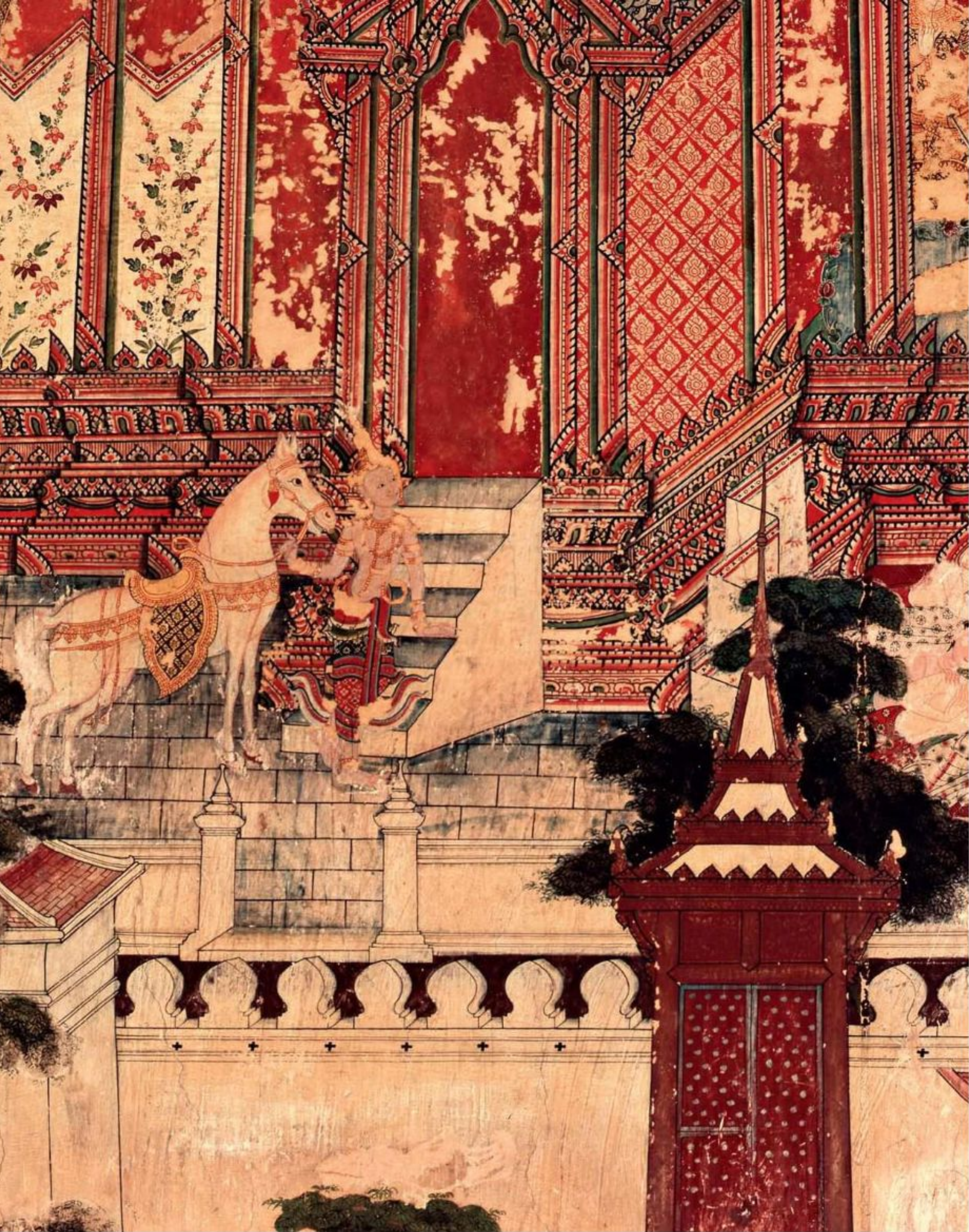
Les princesses de tout le pays sont invitées à se présenter. Durant des heures, les jeunes filles défilent devant Siddharta, mais ce dernier les repousse toutes les unes après les autres, avant de tomber sous le charme de l'ultime prétendante. L'élue s'appelle Yasodhara, et elle est née... le même jour que le prince. Le mariage est cependant loin d'être conclu. Le père de la princesse exige en effet que Siddharta prouve qu'il est digne d'elle. Un tournoi est organisé, dont Yasodhara est l'enjeu. Cinq cents guerriers y participent, et parmi eux un cousin de Siddharta nommé Devadatta. Orgueilleux, imbu de lui-même, ce dernier tue un grand éléphant blanc d'un seul coup de la paume de la main droite. Un acte cruel que Siddharta condamne aussitôt. Et, comme la dépouille du pachyderme obstrue l'entrée de la ville, il l'expédie au loin... d'un petit coup de pied. A l'issue du tournoi, le prince ayant redoublé de force, d'intelligence et de dextérité au combat, il remporte la main de la belle Yasodhara sans contestation.

Marié, il découvre la sensualité. Les textes sacrés précisent que Siddharta se rend chaque jour au gynécée pour goûter aux «cinq plaisirs des sens». Lorsque le ventre de Yasodhara commence à s'arrondir, le raja Suddhodana pense sans doute avoir gagné la partie. ●●●

ESCRIME, CHANT PEINTURE... LE JEUNE HOMME POSSÉDAIT UNE VASTE PALETTE DE DON

Le grand départ

Le prince Siddharta quitte la demeure familiale avec sa monture. Renvoyé au palais par son maître, le cheval y mourra de chagrin.





L'errance. Siddharta se rase les cheveux. Brahma, le roi des dieux (à droite), lui remet les huit objets nécessaires à sa nouvelle vie nomade.

PENDANT SIX ANS, IL S'ADONNA AU JEÛNE... PUIS

●●● Erreur ! Malgré la vie d'opulence qu'il mène, le prince est tourmenté par des questions existentielles. Et cela ne date pas d'hier...

Deux ans avant son mariage, au cours d'une promenade, le prince a vu un homme aux cheveux gris qui marchait avec peine en s'appuyant sur un bâton. Siddharta n'avait jamais de toute sa vie croisé une seule personne âgée, son père ayant ordonné qu'on lui en épargne la vue. «Qui est cette personne ? Pourquoi ses cheveux sont-ils blancs ?» a-t-il alors demandé à son écuyer, un jeune homme né... le même jour que lui. Son serviteur lui a alors expliqué le processus du vieillissement de l'homme en lui précisant que chacun, mendiant ou prince, doit le subir. Même lui, Siddharta ! Cette image n'a cessé de le poursuivre. Plus tard, après son mariage, Siddharta fera trois autres rencontres tout aussi bouleversantes. La vision d'un souffreteux, d'abord, lui a révélé l'existence de la maladie ; celle d'un cortège funèbre en route vers un bûcher funéraire lui a dévoilé celle de la mort. Enfin, le prince a vu passer un étrange individu : crâne et barbe rasés, vêtu de haillons, il marchait le regard baissé humblement vers le sol. Son écuyer

lui a expliqué qu'il s'agissait d'un ascète, un de ces shramanas (moines errants) ayant renoncé au monde pour méditer. Le raja, averti de ces rencontres, a commandé que l'on augmente les plaisirs «diurnes et nocturnes» du prince, pour le divertir. Mais rien ne peut empêcher la prédiction d'Asita de s'accomplir. Pas même la naissance de son fils prénommé pourtant Rahula, c'est-à-dire... «L'empêchement».

Après une dernière nuit passée au milieu du gynécée parmi les musiciennes, les danseuses et les courtisanes, Siddharta, alors âgé de 29 ans, demande à son valet de seller Kanthaka, son cheval... né le même jour que lui. Après avoir galopé plusieurs dizaines de kilomètres, le prince renvoie à Kapilavastu son domestique, mais aussi son propre cheval : l'animal, dit-on, en mourra de chagrin quelques jours plus tard. Resté seul, Siddharta se débarrasse de ses habits princiers, de ses bijoux, et se rase les cheveux à l'aide d'un poignard. Vêtu d'une simple étoffe, il entre dans une forêt de manguiers où il passe une semaine à méditer. Puis il décide de se rendre au nord-est de l'Inde, dans la vallée du Gange, où règne une intense activité spirituelle. Là, il



Vers l'Eveil. Epuisé par sa très longue ascèse, Siddharta accepte de se nourrir. Déçus par ce revirement, ses cinq compagnons l'abandonnent.

IL COMPRIT QU'IL FAISAIT FAUSSE ROUTE

interroge les moines et les ermites qu'il croise sur sa route. Sa quête le mène au sein d'une communauté d'ascètes. Siddharta y apprend des exercices de yoga et le contrôle de la respiration. Lorsqu'il repart pour se rendre sur les rives de la rivière Nairanjana, près de la cité d'Uruvela, cinq compagnons se joignent à lui, espérant tous découvrir la voie de la sagesse. Ensemble, ils s'adonnent à l'ascétisme le plus rigoureux, repoussant toujours les limites de la souffrance physique. Six années de jeûne et de privations transforment l'ancien aristocrate de Kapilavastu en un squelette couvert de guenilles. Proche de la mort, il comprend que, ni plus que la vie d'opulence qu'il menait jadis, ni la pénitence et les mortifications de l'ascèse ne dissiperont ses tourments. Il accepte la nourriture que lui offre une jeune femme. Ses cinq compagnons, déçus par ce comportement, l'abandonnent aussitôt. Mais peu lui importe, il

a compris que la Voie du milieu, qui exclut tout extrémisme, est la seule qui conduise à l'Eveil. Six printemps se sont succédé depuis son départ de Kapilavastu, lorsque le prince s'installe sous un superbe **pipal** – un figuier sorti de terre le jour de sa naissance – résolu à découvrir la clé de l'énigme de la souffrance. Assis en position du lotus sous le feuillage de l'arbre, il entre en méditation profonde. Dans le monde des dieux, Mara, l'esprit maléfique, s'affole : si Siddharta découvre la Voie du salut, il pourra ensuite enseigner aux hommes le

moyen d'échapper au samsara, le cycle des morts et des renaissances ! Mara envoie des armées de démons pour effrayer le prince : en vain. Il fait alors apparaître devant lui des légions de tentatrices, et même ses propres filles qui essayent de le séduire en dansant lascivement devant lui. Sans résultat. Lorsque l'aube se lève, le bodhisattva a atteint l'Eveil, il est devenu Boud- ●●●

FOCUS

Le **pipal** sous lequel il médita a-t-il survécu ?

Chaque année des millions de pèlerins accourent à Bodh-Gaya (Etat du Bihar) pour admirer le lieu où Siddharta trouva la voie de l'Eveil. Ce n'est évidemment plus le même figuier qui se dresse là, mais c'est peut-être un de ses rejetts. Les archéologues ont en effet découvert une plaque de grès érigée par Ashoka à l'endroit où s'était assis Bouddha et où se dresse l'actuel pipal.





IL PRIT POUR DISCIPLES DES HOMMES ISSUS DES CASTES INFÉRIEURES ET DES FEMMES

Les tentations de Mara

Pendant que Siddharta se livre à la méditation, le prince des démons, inquiet des secrets que le futur Bouddha pourrait découvrir, envoie des créatures démoniaques (ci-contre) pour l'effrayer. Puis, comme rien n'y fait, il fait apparaître dans ses pensées des tentatrices. Mais le sage restera impassible.

●●● dha. Durant sept semaines encore, il reste à l'abri du grand pipal pour approfondir sa connaissance de l'Eveil, s'interrogeant sur la nécessité d'enseigner sa doctrine : les hommes sont-ils aptes à la comprendre ? Ses cinq anciens disciples certainement.

Bouddha retrouve ceux-ci dans le Parc aux cerfs d'Isipatana (aujourd'hui Sarnath, à une dizaine de kilomètres de Bénarès). Ils feignent d'abord de ne pas le reconnaître, toujours fâchés que leur compagnon ait abandonné la voie de l'ascétisme. Mais bientôt, les cinq moines, transportés par l'aura de l'Eveillé, l'écoutent religieusement exposer la **doctrine**. Ce premier sermon appelé « Mise en mouvement de la roue du Dharma » (lire notre lexique, p. 18) pose les fondements de la « Voie de Bouddha », le bouddhisme.

Dans le Parc aux cerfs, le charisme du sage du clan des Shakyas attire de nombreux adeptes. Une petite communauté bouddhique, le Sangha, s'organise autour de lui. Bouddha fait sensation en y acceptant un barbier, membre d'une caste inférieure, une révolution dans la société indienne hiérarchisée. Plus tard le Sangha s'ouvrira aussi aux femmes. Bouddha n'a pourtant pas que des amis. Un jour, tandis qu'il prononce un sermon, une jeune femme répondant au nom de Cinca interpelle le Bienheureux. Sa grande beauté et la robe rouge écarlate qui mettent en valeur ses formes attirent tous les regards. Les deux mains posées sur son ventre arrondi, elle accuse Siddharta de l'avoir débauchée, puis de l'avoir abandonnée alors qu'elle était enceinte. La supercherie est révélée lorsqu'un gros bol qu'elle dissimulait sous sa robe lui échappe et tombe par terre. De tous les adversaires de Bouddha, son cousin Devadatta, celui qui s'est opposé à lui au moment de son mariage, est le plus redoutable. Les années qui ont passé – Siddharta a à présent plus de 70 ans – n'ont pas éteint son orgueil et sa jalousie. A plusieurs reprises, Devadatta tente d'assassiner son cousin. Lors d'un premier guet-apens, les archers qu'il a soudoyés pour abattre Bouddha sont éblouis par son aura et se convertissent. Toutes ses autres tentatives (il essaie de l'écraser avec un rocher précipité du haut d'une montagne, ou de le faire piétiner par un éléphant furieux) échoueront, et il finira par mourir seul et misérable.

A 80 ans passés, Bouddha parcourt le pays, de hameau en hameau, pour enseigner les Quatre Nobles Vérités. Avec sa petite troupe, il s'arrête dans le village de Pava où un forgeron nommé Cunda, après l'avoir écouté parler, l'invite à dîner. L'Eveillé mange, ce soir-là, un plat appelé sukaramaddava, ce qui signifie « régal de porc ». La recette n'est pas venue jusqu'à nous, on ignore donc ●●●

FOCUS

En quelle langue Bouddha délivra-t-il sa **doctrine** ?

Aucun expert n'est capable de dire dans quel idiome s'exprimait Bouddha. « En raison de son éducation de caste supérieure, explique Sophie Royer dans sa biographie, on peut penser que Siddharta possédait quelques rudiments de sanscrit. » Cependant, pour s'adresser au plus grand nombre, il est probable qu'il utilisait des langues vernaculaires de la région du Terai, au nord de l'Inde.



L'extinction. Après la crémation de Bouddha, un de ses disciples (en haut, au centre) s'incline devant l'urne funéraire.

A SA DERNIÈRE HEURE, LA TERRE TREMBLA

●●● s'il s'agit d'un morceau de viande ou d'un aliment dont les sangliers sont friands, comme les champignons par exemple. La viande de l'animal est-elle avariée ? Les champignons vénéneux ? Quoi qu'il en soit Bouddha, qui est le seul à avoir goûté de ce plat, tombe malade. Il reprend tout de même la route le lendemain, pour rejoindre la cité de Kushinagara. Plié en deux par la douleur, il doit parfois s'arrêter pour cracher du sang. Arrivé à destination exténué, il s'allonge sur le côté droit, la tête reposant sur son bras droit replié, le visage dans la main droite. Il ne se relèvera plus. Le «mahaparinirvana», la grande extinction, est proche. Quelques fidèles inquiets se rassemblent autour de lui. Les arbres sous lesquels il s'est abrité fleurissent soudain comme par magie et des pétales parfumés pleuvent sur Bouddha qui prend la parole une dernière fois : «Tout ce qui est créé est sujet au déclin et à la mort, dit-il. Tout est transitoire.

Travaillez pour votre libération avec diligence.» Dans les textes sacrés, il est dit que l'extinction est accompagnée de phénomènes surnaturels : la terre tremble, les arbres perdent fleurs et feuilles, le ciel est strié d'éclairs.

Après avoir veillé sa **dépouille** durant sept jours, en chantant et en dansant, ses fidèles organisent des funérailles dignes d'un souverain : le corps de Bouddha est enveloppé dans des étoffes précieuses, puis immergé dans un bain d'huile, avant d'être allongé sur un bûcher de bois parfumé qui, phénomène étrange, refuse de s'allumer. Ce n'est qu'à l'arrivée de Mahakashyapa, celui qui est considéré comme le premier disciple (dans le sens de celui qui applique le mieux la doctrine), que le bûcher s'embrase comme par enchantement. Dans les flammes, Siddharta Gautama, devenu Bouddha, disparaît alors pour ne plus jamais renaître. ■

CYRIL GUINET

FOCUS

La dépouille : le mystère des huit stupas

La tradition rapporte que les cendres de Bouddha ont été partagées et abritées au sein de huit grands stupas (monuments religieux). Aucun d'entre eux, à ce jour, n'a pu être retrouvé. S'ils ont bien existé, ils ont de toute façon été construits avec le matériau employé à l'époque pour ce genre d'édifice, de l'argile crue, et n'ont donc pu résister au temps.

LES JATAKAS, UNE MACHINE À REMONTER LE TEMPS

Ces récits fantastiques racontent les vies antérieures de Bouddha.

La tradition rapporte que Bouddha, qui avait la faculté de se souvenir de ses vies antérieures, les a souvent racontées pour illustrer ses enseignements. Cinq cent cinquante-sept de ces récits, appelés «jatakas» (naissances) et rédigés en langue pali entre le III^e siècle avant J.-C. et le III^e siècle de notre ère, sont parvenus jusqu'à nous. Nombre de ces textes présentent des similitudes avec des récits populaires indiens antérieurs au bouddhisme.

Ces histoires ont souvent un but pédagogique : dans le jataka de l'empereur Mandhata, par exemple, le bodhisattva (futur Bouddha) est un roi vivant dans le ciel. Mais, nostalgique des plaisirs terrestres, il décide de retourner sur terre où, vieillissant prématurément, il meurt dans la souffrance. Moralité : le désir peut mener à la souffrance et à la mort.

Du rat à la reine, il prend toutes les formes

Autre exemple : le Baveru Jataka raconte l'histoire d'une île où ne vit aucun oiseau. Les habitants ayant acheté une corneille à un marchand s'émerveillent devant le volatile. Mais quelques temps plus tard, ils acquièrent un paon magnifique qui, aussitôt, attire tous les regards au détriment de la corneille. Dans cette parabole, le paon représente celui qui va devenir Bouddha, dont le discours dépasse celui des autres sages. A l'instar de la corneille, les sages avaient pu captiver le peuple, mais étaient devenus quelconques dès l'apparition de Bouddha.

D'autres contes montrent quelles capacités Bouddha a dû acquérir pour atteindre l'Eveil. Siddharta y apparaît sous une forme animale (rat, serpent, éléphant, singe, pigeon...) ou humaine (marchand, caravanier, mendiant, roi, reine...), mais fait toujours montre de qualités extraordinaires, notamment d'une générosité extrême, qui va jusqu'au don de sa propre chair. Un des plus célèbres jatakas est celui du «Lièvre et de la lune». Dans cette histoire, Bouddha

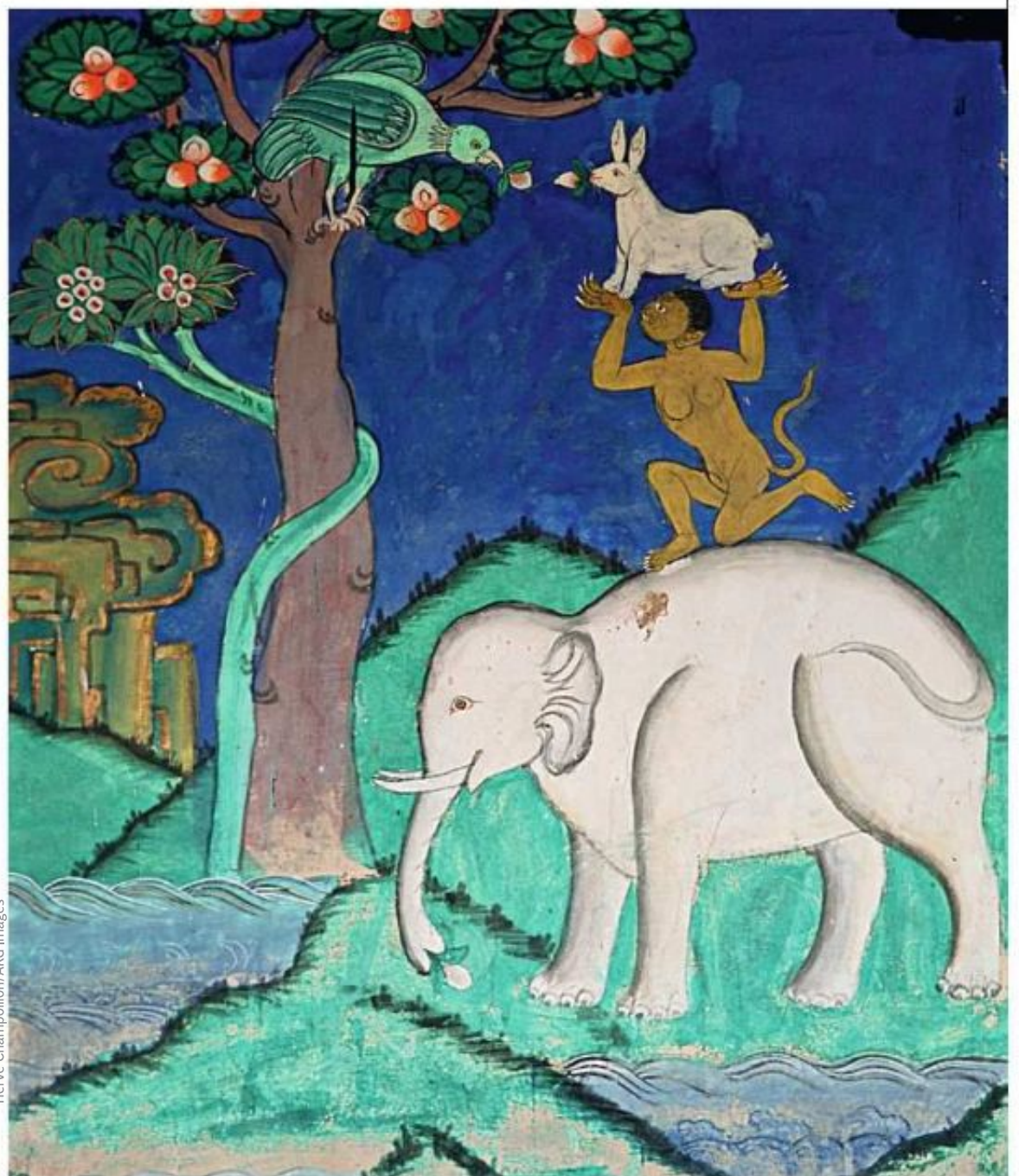
est incarné dans la peau d'un lièvre qui, rencontrant un mendiant mourant de faim, se jette dans le feu pour le nourrir. Touché par son sens du sacrifice, le dieu Shakra sauve le lièvre et, en récompense, dessine son image sur la lune pour que dorénavant le monde entier puisse l'admirer. Une autre fois, le bodhisattva est un prince qui s'égorge lui-même pour nourrir une tigresse et ses petits affamés. Ces enseignements n'étaient certainement pas à prendre au pied de la lettre... Pourtant, au V^e siècle, le moine Tancheng aurait réellement suivi l'exemple et

offert son corps en pâture à un tigre. Alors qu'aucun Jataka ne mentionne la première existence du bodhisattva, le dernier texte est entièrement consacré à son avant-dernière incarnation : il est alors Vessantara, un souverain qui fait don de son royaume, de sa femme, de ses enfants et même de son propre corps pour devenir ascète.

Cette épopée, composée de plus d'un millier de strophes en vers, est le plus poignant des jatakas. «On lit le Vessantara pour pleurer», explique un proverbe mongol.

■
C. G.

Les animaux ont leur mot à dire
Les jatakas recèlent d'innombrables récits comme celui-ci, mêlant un éléphant, un singe, un lièvre et une perdrix qui parlent. Les personnages apparaissent sur cette peinture ornant un monastère indien de l'Etat de Jammu-et-Cachemire et datant de 1450.



Hervé Champollion/ANKG Images

QUAND ASHOKA DÉPOSA LES ARMES

Après un début de règne sanglant, ce roi indien du III^e siècle avant J.-C. se convertit au bouddhisme et s'en fit le prosélyte. Grâce à lui, cette croyance cantonnée dans le nord de l'Inde devint une religion majeure.

PAR DAVID BORNSTEIN

Ashoka a eu plusieurs vies. Avant d'être reconnu comme le père fondateur de l'Inde et le premier souverain bouddhiste, il est longtemps passé pour un simple personnage de légende. Les «puranas» – chronologies dynastiques composées par des prêtres brahmanes – évoquent brièvement un Ashoka Raja, «roi sans douleur», troisième héritier de l'empire Maurya qui, au III^e siècle avant J.-C., s'étendait sur l'ensemble du sous-continent (du sud de l'Inde au Népal et de l'actuel Bangladesh à l'Afghanistan). Les successeurs d'Alexandre le Grand s'étaient heurtés à ce puissant empire fondé par le grand-père d'Ashoka. Pourtant, la littérature hindouiste ne s'étend pas sur la vie de celui qui fut le grand prosélyte d'une religion concurrente : la légende d'Ashoka est donc avant tout bouddhique. Elle mêle de nombreuses sources écrites en pali, sanscrit chinois ou tibétain.

Ainsi, les chroniques des moines bouddhistes mettent-elles en scène un roi sanguinaire qui se serait converti à la religion de la non-violence, deux siècles après l'illumination de l'Indien Siddharta Gautama, devenu Bouddha. Dans ces textes légendaires, celui que l'on surnomme d'abord «Ashoka le

colérique» prend le pouvoir en massacrant quatre-vingt-dix-neuf de ses frères. Puis il brûle les femmes de son harem, coupables de se soustraire à «sa peau rugueuse». La légende veut qu'ensuite, Ashoka se convertisse sous l'influence d'un moine, devenant ainsi Ashokadadharma («Ashoka de la Loi»). Il se met alors au service de la communauté monastique qu'il entretient, protège et soutient en prosélyte actif.

Ce monarque passa longtemps pour un héros imaginaire

Ce portrait, légué par les moines bouddhistes des premiers âges, est aussi édifiant que succinct : il laisse peu d'épaisseur humaine à celui que l'on appelle aussi Ashoka le Grand. «Ses coreligionnaires ne nous ont transmis de lui ni une bonne action, ni un sentiment élevé, ni une parole frappante», souligne l'historien Fritz Kern. Au point qu'Ashoka passera très longtemps pour un personnage imaginaire... très exactement jusqu'à la découverte faite au début du XIX^e siècle par James Prinsep. Après avoir déchiffré un alphabet inconnu sur deux colonnes situées à Delhi et à Allahabad, ce fonctionnaire de l'administration britannique mena une enquête archéologique de plusieurs années et finit par recouper l'identité de deux personnages : celle de l'Ashoka de la lé-

gende et celle du vrai Ashoka, un souverain ayant fait graver l'histoire de sa vie sur une trentaine de pierres et de rochers dispersés dans tout le royaume. Ces textes, qui composent une véritable autobiographie écrite à la première personne, permettent de découvrir une personnalité fascinante, et dont la relation au bouddhisme se révèle beaucoup plus complexe que dans la légende.

Ashoka, qui s'y présente sous le surnom de Devanampiya Piya-dassi, «le Roi ami des dieux au regard amical», fait bien état de sa conversion au bouddhisme cinq années après le début de son règne (270 avant J.-C.). Mais, précise-t-il, sa foi et son engagement religieux se sont renforcés après la conquête, en 262 avant J.-C., du Kalinga, un royaume situé à l'est de l'Inde. Ce fut un séisme politique et personnel ignoré par les chroniques légendaires. «Cent cinquante mille personnes ont été déportées, cent mille ont été tuées, plusieurs fois ce nombre ont péri», raconte le souverain dans l'un de ses écrits... «La conquête d'un pays indépendant, poursuit-il, c'est alors le meurtre, la mort ou la captivité pour les gens : pensée que ressent fortement le Roi ami des dieux au regard amical, et cette pensée lui pèse.» Après sa brutale conquête, Ashoka ne fera plus jamais la guerre. Il se met à faire graver des discours porteurs ●●●

Voici l'un des piliers érigés par Ashoka à Champaran, dans l'actuel Etat du Bihar (nord-est de l'Inde), photographié ici en 1860, dans le cadre d'une campagne archéologique. Le lion qui le couronne symbolise traditionnellement l'accomplissement de Bouddha.





A SA MORT, L'UNITÉ NATIONALE VOLA EN ÉCLAT AU PROFIT DE PETITS ROYAUMES BELLIQUEUX

●●● d'une révolution politique. «Si mes voisins indépendants se demandent ce que je désire, tout ce que je désire, c'est qu'ils se rendent compte que le roi veut qu'ils soient sans appréhension à son sujet, qu'ils aient confiance en lui, qu'ils n'aient de lui que du bonheur et aucun mal», explique-t-il. Le puissant monarque mettra désormais tout son pouvoir à construire un empire pacifiste, fondé sur la loi bouddhique, le Dharma. Ashoka inscrit d'ailleurs son projet pour la postérité : «Ce texte du Dharma a été gravé pour que les fils et les petits-fils que je pourrais avoir ne songent pas à de nouvelles victoires... Qu'ils ne considèrent comme victoire que la victoire du Dharma.»

A l'intérieur du royaume, le souverain bouleverse également les règles établies par les rois hindous. Ainsi, alors que ces derniers organisaient de nombreux sacrifices d'animaux, Ashoka interdit de «sacrifier en tuant un vivant quelconque». Pourtant, le roi bouddhiste est loin de prôner une pratique réductible à l'orthodoxie du Sangha, la communauté des fidèles de Bouddha. Ashoka définit lui-même, toujours dans ses textes gravés, sa conception du Dharma : «C'est l'absence de causes de péché, abondance de bonnes actions, pitié, charité, véracité, pureté.» Cette conception éthique très large est certes conforme à la philosophie bouddhique, mais elle ne correspond à aucune pratique, à aucun rituel, à aucune doctrine spécifique. Ashoka ne cite jamais Bouddha et ne se réfère pas plus au nirvana qu'aux Quatre Nobles Vérités développées par Siddharta Gautama. Le souverain est d'ailleurs explicite : sa loi ne s'adresse pas exclusivement aux bouddhistes,

mais à toutes les sectes de son royaume, y compris aux brahmanes. «Ecrits d'un souverain bouddhiste, les inscriptions ne sont pas bouddhiques», commente ainsi l'indianiste belge Louis de La Vallée Poussin (1869-1938). Ashoka, qui se pose en souverain universel, affirme : «Tous les hommes sont mes enfants. Comme pour mes enfants, je désire qu'ils aient tout bien et bonheur dans ce monde et dans l'autre.»

Bollywood a fait de son histoire une comédie musicale

Certains commentateurs – le sociologue Max Weber, par exemple – sont allés jusqu'à faire de la conversion d'Ashoka une opération politique destinée à unifier le pays par une idéologie unique et à réduire le pouvoir des brahmanes. Un point de vue qui n'est pas nécessairement contradictoire avec celui d'un Ashoka authentiquement dévoué au Sangha. Les découvertes archéologiques attestent que le roi indien a organisé un important concile bouddhique près de sa capitale, Pataliputra, qu'il a construit de nombreux stupas (monuments bouddhiques), mais aussi envoyé des missionnaires – dont son fils héritier – en Asie et en Méditerranée pour promouvoir le Dharma. Ashoka a sans aucun doute joué un rôle déterminant dans le développement du bouddhisme, cette secte minoritaire du nord de l'Inde devenue, notamment grâce à lui, religion majeure de l'humanité.

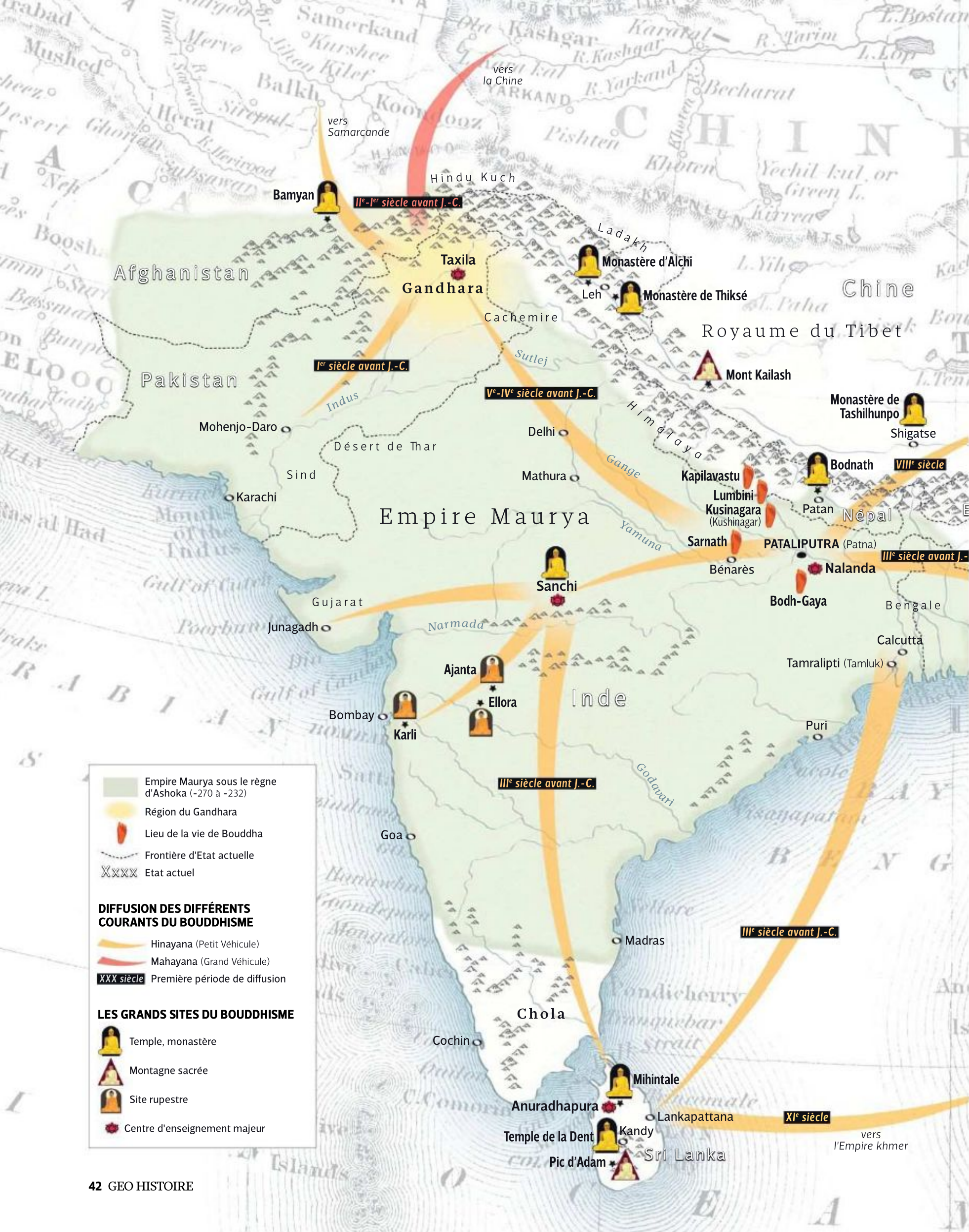
Durant le dernier tiers de son règne (à partir de 243 avant J.-C.), Ashoka fait graver des édits, définissant des règles de conduite sur des piliers dressés à travers tout le royaume. On découvre là une autre facette – plus sombre – du personnage : celle d'un souverain

qui impose son éthique à ses sujets par le biais d'émissaires, littéralement des «contrôleurs de la moralité». «Mes contrôleurs sont affectés parmi le peuple (...) pour qu'ils procurent bien et bonheur au peuple des provinces et lui donnent assistance», écrit-il. Quelques lignes plus loin, le roi du Dharma donne quelques précisions à propos de la peine de mort que peuvent appliquer ces contrôleurs, en totale contradiction avec la culture bouddhique de non-violence. Dérive autoritaire ? Certains historiens n'hésitent pas à l'affirmer. Pour Robert Lingat, auteur des «Sources du droit dans le système traditionnel indien», «le paternalisme d'Ashoka a pour effet d'assujettir d'avantage la population à l'autorité du roi. (...) Il pouvait servir à soutenir le despotisme inhérent à la royauté indienne». On pourrait ajouter que le monarque bouddhiste n'était pas sans mégalomanie. Une inscription gréco-araméenne faite à Kandahar le présente comme celui qui a «rendu les hommes plus pieux et plus prospères sur la Terre».

A la mort d'Ashoka, en 232 avant J.-C., ses fils se disputent l'empire et mettent son héritage politique et spirituel à terre. En cinquante ans, la dynastie Maurya s'effondre, l'unité nationale vole en éclat au profit de petits royaumes belliqueux. L'hindouisme retrouve ses prérogatives, Ashoka l'hérétique est gommé des mémoires indiennes pendant des siècles, et le bouddhisme disparaît presque totalement du sous-continent. Mais les vies d'Ashoka sont multiples. Outre sa légende, qui se perpétue chez les bouddhistes, l'homme a été réhabilité par les Indiens. Avec l'indépendance, il est devenu un héros de l'unité nationale et de la tolérance religieuse. Ses emblèmes, la roue et le lion, ornent le drapeau indien. On enseigne aujourd'hui sa vie aux écoliers, l'industrie de Bollywood a romancé ses aventures pour produire un blockbuster, et un réseau mondial «d'entrepreneurs éthiques» a même pris son nom. En attendant que ce héros bouddhiste connaisse d'autres renaissances...

■ DAVID BORNSTEIN

Ce chapiteau aux lions couronnait à l'origine un pilier érigé à Sarnath (Uttar Pradesh). Ashoka l'avait fait dresser sur le lieu du premier sermon de Bouddha. Cette sculpture, aujourd'hui conservée au musée archéologique de la ville, a été choisie en 1950 comme emblème de l'Inde indépendante.



Empire Maurya sous le règne d'Ashoka (-270 à -232)

Région du Gandhara

Lieu de la vie de Bouddha

Frontière d'Etat actuelle

XXXX

Etat actuel

DIFFUSION DES DIFFÉRENTS COURANTS DU BOUDDHISME

Hinayana (Petit Véhicule)

Mahayana (Grand Véhicule)

XXX siècle

Première période de diffusion

LES GRANDS SITES DU BOUDDHISME

Temple, monastère

Montagne sacrée

Site rupestre

Centre d'enseignement majeur

LA CONQUÊTE INACHEVÉE DE L'ASIE

Pendant mille ans, le bouddhisme n'a cessé de s'étendre sur le continent asiatique, avant de refluer face aux autres religions, notamment l'hindouisme et l'islam.

PAR CLÉMENT IMBERT (TEXTE) ET SOPHIE PAUCHET (CARTE)

Au XII^e siècle, l'Inde tourne le dos à cette foi

Lorsque Bouddha mourut au V^e siècle avant J.-C., dans la jungle de Kushinagar (nord de l'Inde), son enseignement était certes déjà populaire, mais il demeurait cantonné à la seule plaine du Gange. Ce sont ses disciples qui ont propagé le Dharma (la loi universelle), jusqu'à la vallée de l'Indus dans un premier temps. La diffusion fut pacifique et progressive pendant environ deux siècles, avant de s'accélérer brutalement sous le règne d'Ashoka. Après s'être converti au boud-

dhisme en - 265, le troisième souverain de la dynastie Maurya imposa sa nouvelle religion aux sujets de son immense royaume, qui s'étendait du Bengale à l'actuel Afghanistan (lire notre article p. 38). De nombreux moines s'installèrent alors dans la ville de Taxila (près d'Islamabad), qui devint le premier centre majeur d'enseignement religieux, où furent élaborées les doctrines du Mahayana (ou «Grand Véhicule»), la principale branche du bouddhisme.

L'autre branche, l'Hinayana (ou Theravada, «Petit

Véhicule»), se développa à partir du II^e siècle avant J.-C. au Sri Lanka, dont le roi fut converti par Mahinda, le fils d'Ashoka. L'île devint le bastion de cette doctrine et son principal centre de diffusion. Sur le continent, le bouddhisme poursuivit son essor grâce aux interactions avec les rois indo-grecs, héritiers d'Alexandre le Grand, qui occupaient alors le Gandhara (actuel Pakistan). Rayonnant à l'ouest de l'Inde, le bouddhisme profita de la stabilité et du foisonnement culturel de l'ère Gupta (III^e-VI^e siècles)

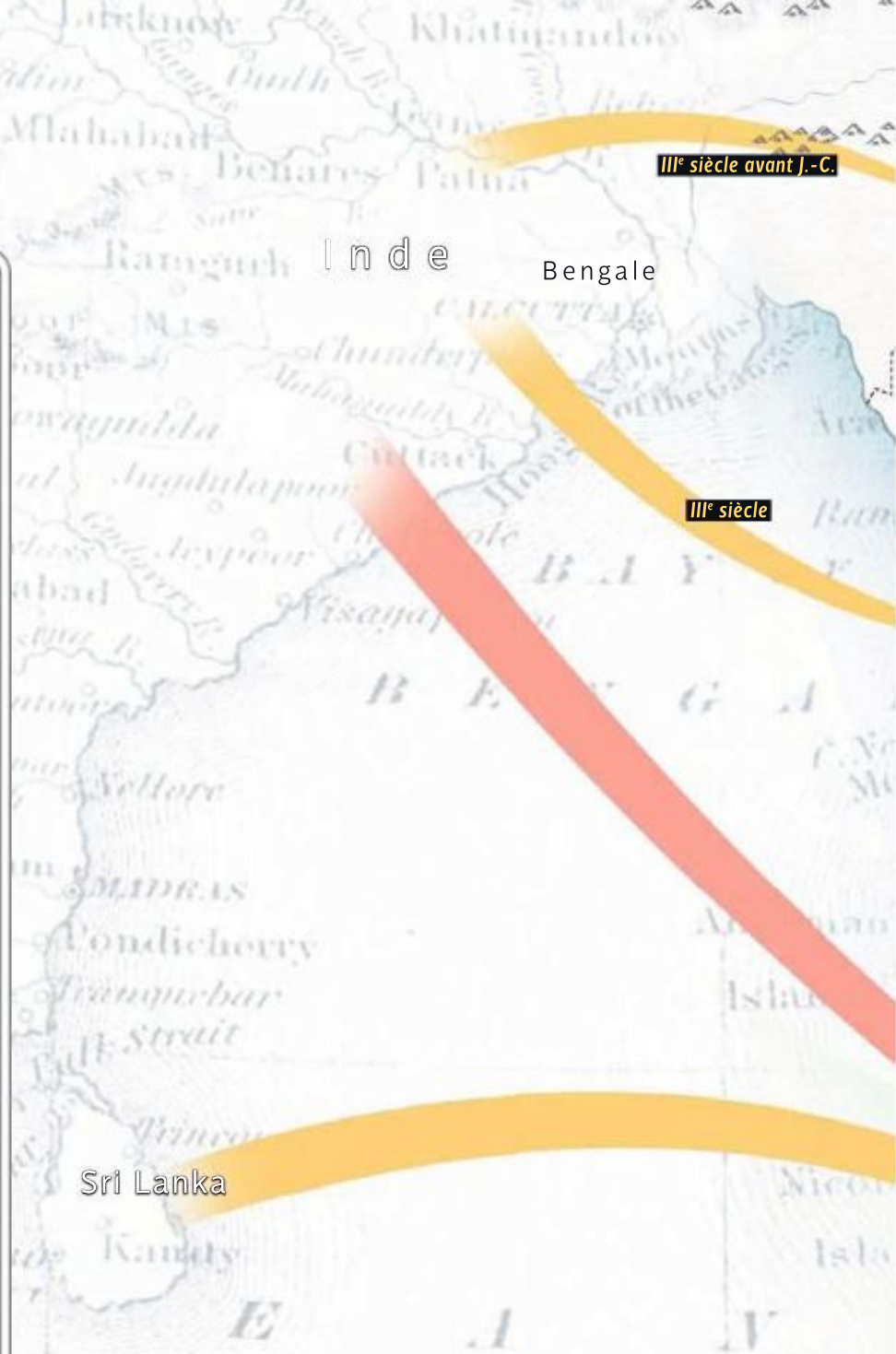
pour se diffuser dans le sous-continent. Nalanda, à l'est, devint un immense centre universitaire, aimantant des milliers de moines. Mais la fin de l'empire Gupta marqua le début du déclin du bouddhisme dans son pays d'origine, où il était concurrencé par un hindouisme mieux adapté aux structures sociales de l'époque. La conquête du nord de l'Inde par les musulmans, au XII^e siècle, porta au bouddhisme indien le coup de grâce. Aujourd'hui, les bouddhistes représentent à peine 1% de la population indienne. ■

Le Cambodge est bouddhiste depuis le XI^e siècle

Si des missionnaires envoyés par le roi Ashoka ont probablement atteint la Birmanie dès le III^e siècle avant J.-C., c'est seulement trois cents ans plus tard que le bouddhisme pénétra véritablement en Asie du Sud-Est. A partir du I^{er} siècle de notre ère, et pendant plus d'un millénaire, l'Inde exerça une influence décisive sur cette partie du monde, y exportant sa culture et ses traditions religieuses via une voie maritime servant d'alternative à la route de la soie, alors peu praticable. De puissants royaumes indians, comme celui de Champa (centre du Vietnam) ou du Funan (delta du Mékong), adoptèrent puis développèrent les doctrines du bouddhisme Mahayana. Au VII^e siècle, la religion se propagea jusqu'à Sriwijaya, une cité-Etat de l'île de Sumatra qui avait instauré une thalassocratie sur une partie de l'actuelle Indonésie. L'art et l'architecture qui s'y développèrent ont influencé la construction du site de Borobudur, à Java, le plus grand complexe bouddhique au monde. Parallèlement, à partir du IX^e siècle, l'Empire khmer, exerçant son emprise sur la majeure partie de la péninsule indochinoise, fit édifier des milliers de temples (répartis aujourd'hui entre la Thaïlande et le Cambodge), avec le site religieux d'Angkor pour centre.

Mais dès le XI^e siècle, tandis que le bouddhisme amorçait son déclin en Inde, le Mahayana connut un coup d'arrêt en Asie du Sud-Est, où il fut progressivement supplanté par l'Hinayana (ou Theravada), l'autre grand courant bouddhique, venu du Sri Lanka par voie maritime. Le roi Anawrahta, après avoir unifié le premier Empire birman, adopta officiellement cette doctrine, avant que ses successeurs ne fassent ériger des milliers de stupas dans la plaine de leur capitale, Pagan. Le royaume du Siam (future Thaïlande) renforça ses liens avec cette religion qui devint une partie intégrante de la société. Seule l'Indonésie ne vit pas s'épanouir l'Hinayana : l'islam, débarqué dans l'archipel au XIII^e siècle, y ayant supplanté toutes les autres religions.

Au Cambodge, enfin, l'Hinayana, solidement implanté, n'a été que peu affecté par l'arrivée des missionnaires chrétiens au XIX^e siècle. A partir de 1975, les Khmers rouges manquèrent pourtant de l'éradiquer, tuant des milliers de moines et détruisant de nombreux monastères. Mais deux ans seulement après la chute du régime de Pol Pot (1979), le Sangha (communauté des moines) se réunissait à nouveau. Plus de 95 % des Cambodgiens sont aujourd'hui bouddhistes. ■





En Chine, le pouvoir a réprimé les moines dès le IX^e siècle

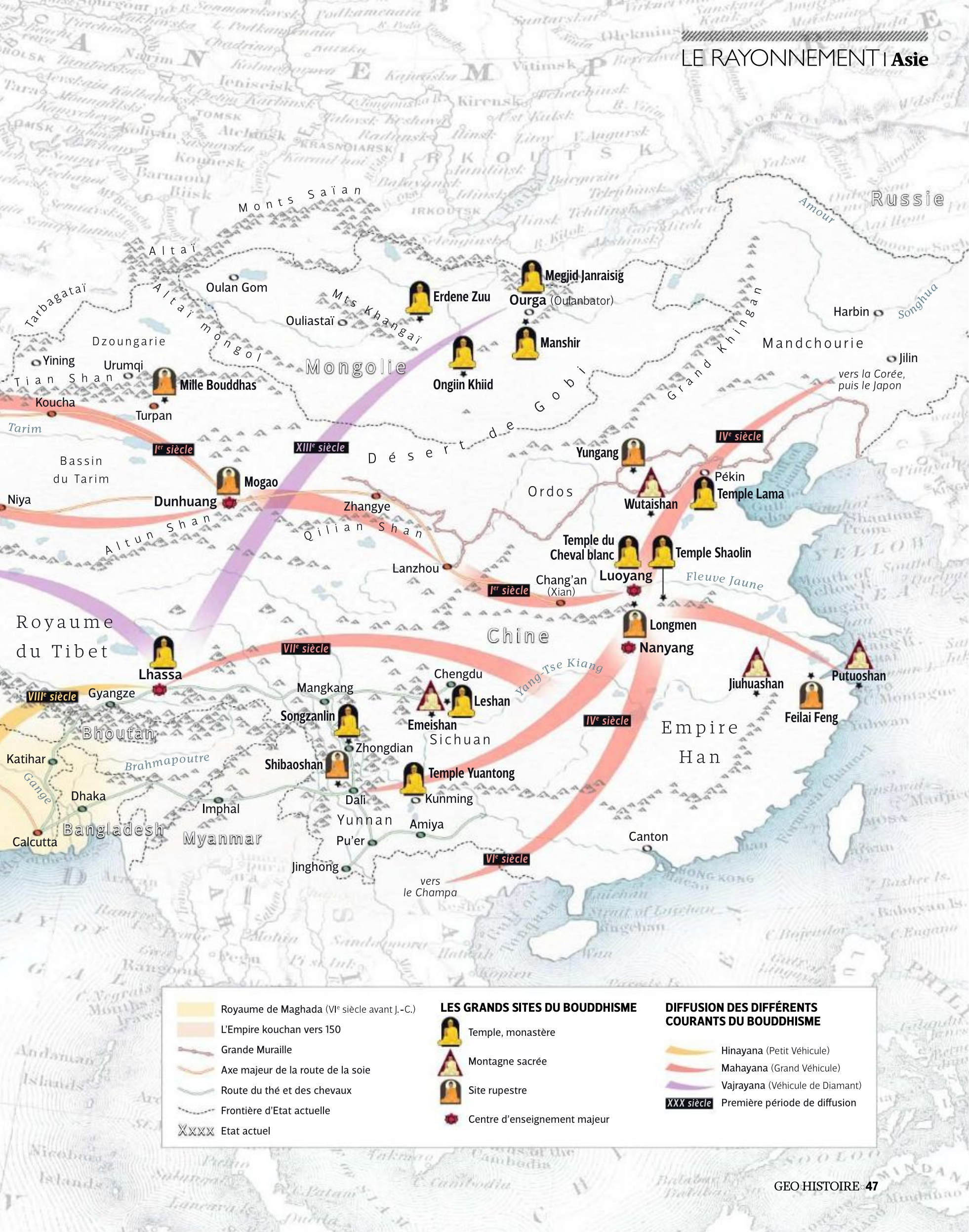
Selon le «Mouzi Lihou-lun», un classique de la littérature sacrée chinoise, le bouddhisme serait arrivé en Chine après que l'empereur Ming (58-75) eut rêvé d'un homme «doré comme le soleil» et flottant dans les airs. Ce qui est sûr, c'est que la construction du Temple du Cheval blanc, la plus ancienne structure religieuse du pays, remonte au I^{er} siècle de notre ère. A cette époque, sous la prospère dynastie Han, la route de la soie avait acquis une importance économique cruciale. Elle traversait alors le Gandhara et l'Empire kouchan (englobant le Pakistan et l'Afghanistan), centre névralgique du bouddhisme indien, et c'est tout naturellement que des moines se mirent à l'arpenter toujours plus loin vers l'est, finissant par s'installer à Luoyang ou à Nanyang (aujourd'hui dans le Henan), où ils fondèrent des communautés très actives. Là, ils traduisirent les textes du sanscrit au chinois, utilisant des notions issues du confucianisme ou du taoïsme pour exprimer des concepts bouddhiques qui devinrent rapidement populaires.

Dès le début du IV^e siècle, de nombreux convertis chinois effectuèrent, à l'image du moine Xuanzang, le trajet en sens inverse pour bénéficier d'un enseignement de première main dans les temples indiens. Et rapportèrent ensuite avec eux de nouvelles doctrines contribuant à l'épa-

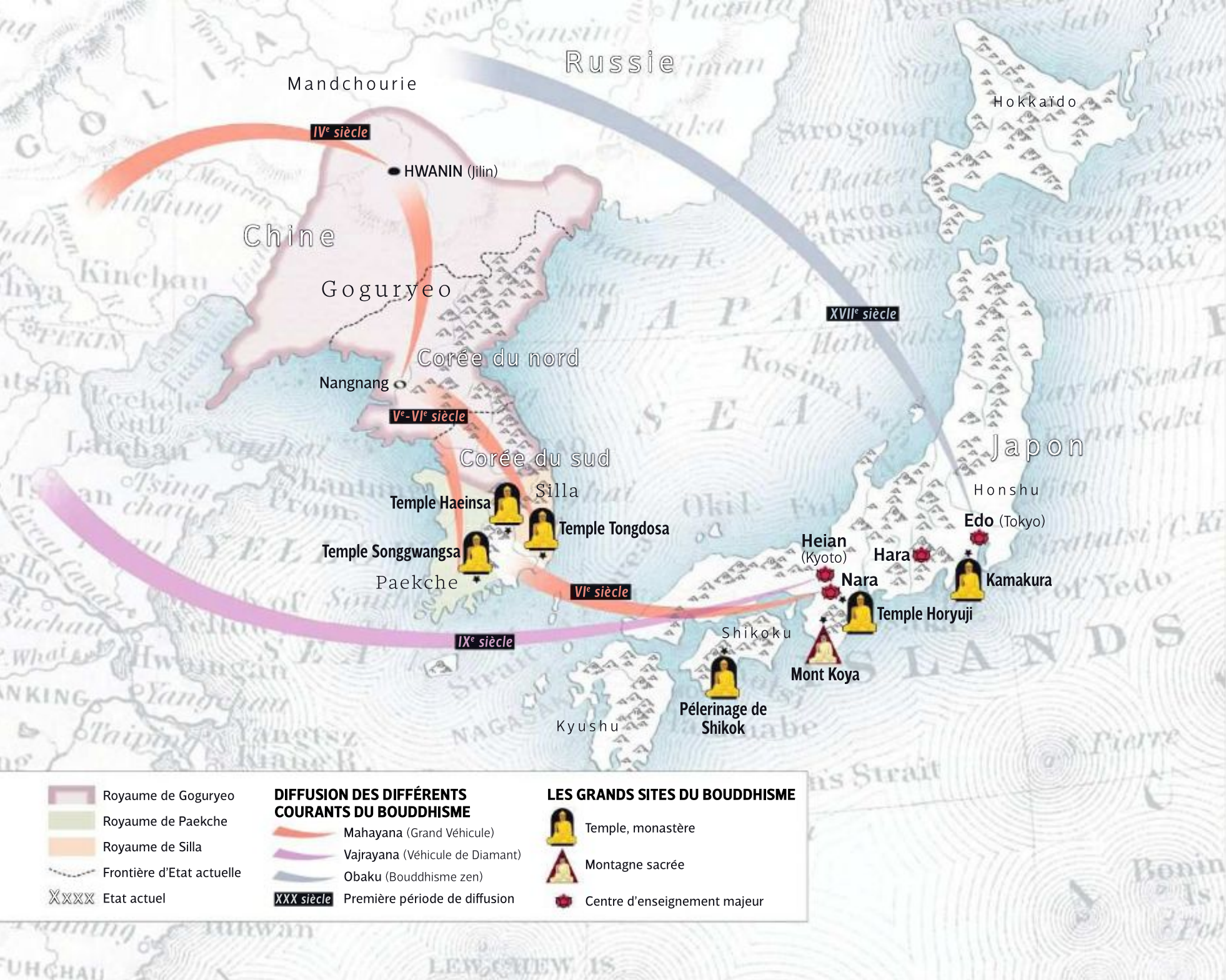
nouissement du bouddhisme en Chine. A partir du VII^e siècle, les Tibétains, d'abord hostiles à cette religion, se laissèrent sensibiliser par les missionnaires chinois, avant de se tourner directement vers l'Inde. Dans le même temps, malgré les répressions de 845 ordonnées par l'empereur Wuzong (dynastie Tang), et qui contraignirent des dizaines de milliers de moines à devenir paysans, le bouddhisme continua son expansion dans l'empire. Sa popularité était notamment assurée par le courant Chan – qui donnera plus tard le zen japonais –, pour lequel fut édifié le monastère Shaolin, qui devint au tournant du premier millénaire, la principale école.

Vers le XIII^e siècle, des missionnaires tibétains entrèrent en contact avec l'Empire mongol, qui fit du bouddhisme sa religion d'Etat au XVI^e siècle. Quatre siècles plus tard, la Mongolie tomba aux mains de Staline, qui y interdit toute religion. En Chine, après la prise du pouvoir par Mao Zedong, les ordres bouddhiques furent d'abord contrôlés, puis supprimés lors de la Révolution culturelle (1966-1976), avec une sanglante répression au Tibet. Depuis, le bouddhisme réapparaît lentement en Chine, sous le contrôle vigilant du gouvernement, qui estime aujourd'hui à 100 millions le nombre de ses pratiquants. ■





<p> Royaume de Maghada (VI^e siècle avant J.-C.)</p> <p> L'Empire kouchan vers 150</p> <p> Grande Muraille</p> <p> Axe majeur de la route de la soie</p> <p> Route du thé et des chevaux</p> <p> Frontière d'Etat actuelle</p> <p> Etat actuel</p>	<p>LES GRANDS SITES DU BOUDDHISME</p> <p> Temple, monastère</p> <p> Montagne sacrée</p> <p> Site rupestre</p> <p> Centre d'enseignement majeur</p>	<p>DIFFUSION DES DIFFÉRENTS COURANTS DU BOUDDHISME</p> <p> Hinayana (Petit Véhicule)</p> <p> Mahayana (Grand Véhicule)</p> <p> Vajrayana (Véhicule de Diamant)</p> <p> XXX siècle Première période de diffusion</p>
---	---	--



A partir de 1868, le Japon détruisit ses temples

Le premier moine bouddhiste à avoir débarqué en Corée, en 372, était chinois. La famille royale du Goguryeo (l'un des trois royaumes de la péninsule, à l'époque) embrassa immédiatement cette nouvelle foi... et la fit adopter par ses sujets. Le bouddhisme gagna ensuite deux autres royaumes, non sans s'être entre-temps mélangé aux traditions animistes de la péninsule coréenne, intégrant notam-

ment le culte des esprits de la nature dans ses cérémonies. Une fois la Corée unifiée, la doctrine devint religion d'Etat sous la dynastie Goryeo (918-1392). Mais à la fin du XIV^e siècle, pendant l'ère Joseon, le bouddhisme fut supplanté par le confucianisme. Le nombre de ses temples passa d'un millier à une trentaine. Toutefois, à la faveur de l'occupation japonaise à partir de 1910, le bouddhisme fit son retour.

Le bouddhisme débarqua au Japon au VI^e siècle par la mer, via les Trois Royaumes de Corée. Le clan Soga, fervent partisan de la nouvelle religion, l'emporta alors sur le clan Mononobe, défenseur des traditions. Les six grandes écoles bouddhiques chinoises implantèrent leur temple autour de l'ancienne capitale Nara. Durant la période troublée de Kamakura (1185-1333), où le pouvoir impérial s'effrita

au profit des samouraïs, deux autres écoles commencèrent à se développer : la Terre pure et le zen. Lors de la restauration de Meiji (à partir de 1868) qui rendit à l'empereur ses pouvoirs, une politique antibouddhique conduisit à la destruction de milliers de temples. Au XX^e siècle, avec l'ouverture sur le monde extérieur, le bouddhisme est revenu progressivement, et en particulier son courant zen. ■

À CHACUN SON BOUDDHISME

Le message de l'Eveillé a donné naissance à des doctrines qui visent toutes le nirvana, mais de façon très différente. Voici quatre des principales d'entre elles. **PAR CHRISTÈLE DEDEBANT**

Le Petit Véhicule (Hinayana)

C'est par l'expression dédaigneuse de «Petit véhicule» que les tenants du «Grand Véhicule» ont voulu marquer leur ascendant sur le premier courant du bouddhisme, autrement connu sous le nom de Theravada («Ecole des Anciens»). Répandu en Asie du Sud-Est (Sri Lanka, Birmanie, Thaïlande, Laos, Cambodge et Vietnam du Sud), il compte aujourd'hui 100 millions de fidèles. Ce «bouddhisme primordial», comme il aime à se décrire, a en fait été réformé au cours des siècles. Selon la tradition, il s'appuie sur des textes fondateurs datés du début de l'ère chrétienne, rédigés sur l'île de Ceylan en langue pali – la langue présumée de Bouddha. En réalité, le canon actuel, qui comprend 15 000 pages, est une compilation de textes d'origines et d'époques variées. Les adeptes du Petit Véhicule affirment que la vie n'est qu'illusion et que seul le moine pratiquant la méditation et les préceptes de la Loi peut prétendre au statut d'«arhat», c'est-à-dire de saint promis au nirvana. Cette libération est théoriquement inaccessible au laïc dont le seul horizon est d'accumuler des mérites (en faisant l'aumône aux monastères, par exemple) pour espérer, au terme d'existences successives, devenir moine à son tour. Cet élitisme s'accompagne d'un certain individualisme car c'est sa délivrance que l'arhat cherche à obtenir. Enfin, pour le Petit Véhicule, il n'existe qu'un bouddha par «kalpa» (période cosmique de plusieurs milliards d'années) : dans la kalpa actuelle, c'est Siddhartha Gautama. Bien que parvenu à l'Eveil, ce dernier est un homme de la même nature que les autres hommes. En cela, ce bouddhisme premier est parfois perçu comme une philosophie.

Le Grand Véhicule (Mahayana)

Apparu en Inde aux environs du I^{er} siècle de l'ère chrétienne, le mouvement du Grand Véhicule, s'est implanté en Chine, au Japon, en Corée et au Vietnam du Nord pour regrouper de nos jours quelque 300 millions d'adeptes. Courant schismatique, il se conçoit comme un dépassement du Petit Véhicule. Dépassement du canon pali, puisque avec ses 100 000 pages le canon mahayaniste est sept fois plus volumineux. Dépassement aussi de l'idéal de l'arhat (le saint) au profit de celui du bodhisattva (le «candidat» à l'Eveil). Dans le bouddhisme antérieur, l'arhat est un moine «élu» qui travaille à son salut – et son salut seulement. Le Grand Véhicule s'affirme à la fois plus démocratique et plus altruiste : tout individu – laïc ou religieux – peut prétendre au statut de bodhisattva s'il accumule un nombre de vies et de mérites suffisants et s'il place le salut d'autrui avant sa propre délivrance. Pour œuvrer au bien de l'humanité, le bodhisattva revient sur terre, reportant en quelque sorte son entrée dans le nirvana. Autre différence cruciale : il y a eu des bouddhas (êtres ayant reçu l'illumination) avant Siddhartha Gautama, il y en aura après lui et il y en a en ce moment même. Enfin, Bouddha n'a pas seulement un corps humain, comme l'affirme le Petit Véhicule, mais également un corps céleste, perceptible par les seuls bodhisattvas, ainsi qu'un corps «éternel» ou «absolu» que chaque fidèle possède en puissance.

Le Véhicule de Diamant (Vajrayana)

Egalement connu sous le nom de bouddhisme tantrique, le Véhicule de Diamant – qui rassemble 25 à 50 millions de fidèles dans les pays himalayens (Tibet, Népal, Bhoutan...) ainsi qu'en Mongolie, en Chine et au Japon – s'est développé autour du VII^e siècle de notre ère. Du Mahayana qui l'a précédé, il reprend plusieurs fondamentaux : le potentiel du Bouddha dans chaque être vivant, la valeur de la compassion et la prépondérance des bodhisattvas. Mais son panthéon s'est nettement féminisé puisque les multiples bodhisattvas et les bouddhas qui le peuplent sont souvent représentés avec leur «shakti», leur complément féminin auquel ils sont unis. Ce n'est pas sa seule spécificité : là où les autres véhicules conduisent à l'Eveil après un nombre incalculable d'existences, le Véhicule de Diamant permet d'y parvenir bien plus rapidement, potentiellement en une seule vie. Cette perspective ne le rend pas plus abordable. Bien au contraire. Ce qui était auparavant accessible par la réflexion, l'éthique et la méditation, est désormais obtenu par la voie occulte sous la direction d'un maître qualifié (gourou ou lama). Affirmant qu'il n'y a pas de différence réelle entre l'esprit et la matière, le bouddhisme tantrique se propose d'agir tant sur le physique que sur le mental grâce à certains rites, incantations et autres supports codifiés : mandalas (représentations symboliques du cosmos), mantras (syllabes sacrées), mudras (mouvements destinés à activer l'énergie du corps), etc. Enfin, plutôt que de proscrire les émotions perturbatrices, comme le préconisent les deux autres Véhicules, ce bouddhisme tardif invite à utiliser leur potentiel sur la voie de l'Eveil.

LE BOUDDHISME DE LA TERRE PURE

Formellement identifiée en Chine au IV^e siècle de notre ère, cette école a pris une ampleur toute particulière au Japon où elle réunirait aujourd'hui près de 20 millions de fidèles. Le courant de la Terre pure («Jodo» en japonais) plonge ses racines dans la dévotion à l'un des bouddhas majeurs du Grand Véhicule : le Bouddha Amitabha (en sanscrit, «Lumière infinie») connu sous le nom d'Amida en japonais. Dans une existence antérieure, ce «bouddha des bouddhas», comme on l'appelle parfois, aurait été un «roi mendiant» ayant embrassé la carrière de moine pour se consacrer au bien d'autrui. Après avoir exploré tous les royaumes de l'univers, il aurait entrepris de créer le sien dit de la «Terre pure de l'Ouest».

Véritable «champ de rayonnement de Bouddha», ce territoire idéal, parfois qualifié de paradis, constitue la dernière étape avant le nirvana. Dénué de toute souffrance, il est aussi dépourvu de femmes. L'horizon n'est pourtant pas bouché pour ces dernières : elles renaîtront en tant qu'hommes dans ce royaume... Mais l'on n'accède pas facilement à la Terre pure. Il faut une foi profonde – plus que les mérites ou la discipline – pour l'atteindre sans passer par de multiples renaissances. Pour le fidèle, le cœur de la pratique consiste à fixer son attention sur Amida en répétant la formule rituelle du Nembutsu («Namu Amida Butsu» : «Honneur au Bouddha Amida»).

LE SANCTUAIRE FANTÔME

Il a fallu mener de longues recherches archéologiques et s'aider des récits anciens de voyageurs pour percer le mystère de Muaro Jambi. On sait maintenant que ce site indonésien abritait une communauté de moines érudits, entre le VII^e et le XIV^e siècle.

PAR ELISABETH D. INANDIAK

UNE UNIVERSITÉ RELIGIEUSE ET SCIENTIFIQUE

Au sud-est de Sumatra, près de l'actuelle ville de Palembang, le site de Muaro Jambi, où l'on a identifié 84 édifices religieux (dont le temple que nous voyons ici), s'étend sur 2 000 hectares. Jusqu'au XIII^e siècle, des milliers de lamas y auraient étudié les «84 000 méthodes d'enseignement de Bouddha», mais aussi la physique et la botanique.



LE RAYONNEMENT

DE SUMATRA



AU VII^E SIÈCLE, UN VOYAGEUR CHINOIS DÉCRIVAIT DÉJÀ L'ÎLE «AUX MILLE MOINES»

En l'an 671, le pèlerin chinois Yi-Tsing quitta le port de Canton à bord d'un navire persan pour se rendre en Inde, à la source du bouddhisme. C'était l'exemple de Xuanzang (lire notre article page 67), le célèbre moine et traducteur chinois décédé quelques années auparavant, qui lui avait donné le courage d'entreprendre ce voyage périlleux. Mais contrairement à son compatriote, Yi-Tsing n'emprunta pas la fameuse route continentale de la soie.

En effet, depuis 551, Byzance avait développé avec succès la sériciculture. Aussi la demande de soie chinoise était-elle en forte baisse. Cet itinéraire moins fréquenté était donc aussi moins fréquentable à cause des conquêtes musulmanes qui avaient, dès le début du VII^e siècle, bloqué le chemin terrestre traversant l'Iran. Le commerce fut même interrompu entre la Chine et le Sindh (province actuelle du Pakistan) du fait des guerres incessantes opposant, en Asie centrale, les dynasties arabe des Omeyyades et chinoise des Tang, les Tibétains et les Turcs orientaux. Marchandises et pèlerins chinois devaient donc désormais transiter par mer, à travers le détroit de Malacca, qui était déjà l'une des grandes voies de commerce international.

Yi-Tsing devint le premier chroniqueur de cette nouvelle route maritime qui fut également celle de diffusion du bouddhisme. Dans son «Mémoire composé à l'époque de la grande dynastie Tang, sur les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident», il rapporta qu'après vingt jours de mer, il fit escale

dans une cité fortifiée inconnue, qu'il appela Fo-Che, édifée sur une île. Il loua la science des mille moines qui l'habitaient. Après neuf années passées à étudier à Nalanda (dans l'actuel Etat du Bihar, en Inde), ville abritant alors la plus grande université bouddhique, Yi-Tsing retourna encore deux fois dans ce mystérieux royaume insulaire de Fo-Che, qu'il appelait aussi San-fo-ts'i ou Mo-lo-yeou. Là, toujours selon son «Mémoire», il recopia des centaines de manuscrits sanscrits, avant de rentrer définitivement en Chine en 694. Quel était donc ce mystérieux royaume de Fo-Che ?

L'énigme est restée entière pendant plus de douze siècles. C'est seulement en 1918 qu'un épigraphiste de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Georges Coedès (1886-1969), a identifié ce royaume comme étant celui de Sriwijaya, sur l'île de Sumatra, dans l'actuelle Indonésie.

Vers 1980, des fouilles révèlent un royaume bouddhique

Pour arriver à cette conclusion, le chercheur français s'est non seulement appuyé sur les écrits de Yi-Tsing mais aussi sur plusieurs récits de marchands ou de lettrés arabes, tels ceux du géographe Al-Masudi qui, au X^e siècle, parlait du roi de Sriwijaya comme d'un «maharadjah» dont les terres enchantées produisaient le camphre, l'aloès, le girofle, le santal, la muscade, la cardamome et le poivre.

Dans les années 1980, des fouilles archéologiques ont confirmé que le port fluvial de Palembang, au sud de Sumatra, avait bien été, jusqu'au XI^e siècle, la capitale politique et militaire d'un puissant royaume bouddhiste situé le long du détroit de

Malacca, à la confluence des échanges commerciaux maritimes entre l'Arabie, l'Inde et la Chine. Reste que si l'on a découvert une colossale statue de Bouddha sur la colline au centre de Palembang, on n'a en revanche trouvé aucune trace probante de ce grand centre d'études bouddhiques, «aux mille moines», où Yi-Tsing avait transcrit ses précieux manuscrits... L'université fantôme, si elle avait réellement existé, était ailleurs. Dès le XVIII^e siècle, les fonctionnaires hollandais de la Compagnie des Indes Orientales (VOC) avaient notifié au nord de Palembang, à une trentaine de kilomètres de l'embouchure du Batang Hari, le plus long fleuve de Sumatra, un immense site archéologique couvrant ses deux rives : celui de Muaro Jambi.

Les fouilles lancées à partir des années 1970 par le gouvernement indonésien ont permis d'établir que, sur plus de 2 000 hectares, un ensemble de 84 temples en briques rouges, reliés entre eux par un ingénieux réseau de canaux, avait été bâti. Huit de ces bâtiments ont été excavés, ainsi que plusieurs statuaire et de nombreuses poteries et céramiques chinoises, de différentes époques (VII^e-IX^e siècles). On n'y a en revanche découvert pratiquement aucune épigraphie attestant d'une quelconque transmission écrite de savoir, si bien que les archéologues n'ont pas osé parler ouvertement d'«université». Pour ces derniers cependant, tout comme pour l'Unesco (le site est inscrit depuis 2009 sur la liste indicative des candidats au Patrimoine mondial), les temples de Muaro Jambi ont bien été «entre le VII^e et le XIV^e siècle, un centre de prière et d'enseignement bouddhique», pour reprendre les mots de l'organisation internationale.

Les chercheurs ont étayé leurs conclusions sur un autre récit de voyage, écrit en tibétain à la première personne : celui d'Atisha, l'un des moines indiens les plus érudits de son temps. Ce dernier raconte qu'en l'an 1012, il quitta l'université de Nalanda pour partir à la rencontre de son maître le plus cher, Serlingpa, qu'il désigne

en tibétain comme «l'homme de l'île d'or». La route maritime du bouddhisme étant aussi celle des épices et de l'or, Atisha prit la mer à bord d'un lourd navire en teck avec des marchands du royaume indien du Gujarat, eux aussi en quête de cette île réputée pour ses richesses. Après avoir navigué quatorze mois et bravé de terribles tempêtes, Atisha longea le détroit de Malacca, trois siècles après Yi-Tsing et en sens inverse, et débarqua sur cette fameuse île d'or, appelée «Suvarnadvipa» en sanscrit. C'était, en fait, la même île mystérieuse que celle où Yi-Tsing avait posé le pied plus de trois siècles auparavant : l'actuelle Sumatra. Une fois encore, c'est l'épigraphiste Georges Coedès qui l'établit au début des années 1920. De nombreux historiens et archéologues allaient confirmer ultérieurement la thèse de l'épigraphiste français, en se fondant notamment sur le surnom donné par Atisha : l'île d'or... De fait, les régions occidentales de Sumatra étaient connues à l'époque pour être très riches en or.

Au XIII^e siècle, ce centre religieux périlite mystérieusement

Le récit du moine voyageur allant à la rencontre du maître Serlingpa a permis de voir qu'après avoir débarqué sur l'île, il était remonté le long du fleuve Batang Hari. Ce récit a aussi permis de localiser le centre religieux dont il fait longuement la description au terme de son voyage et où se trouve Serlingpa : Muaro Jambi. Atisha souligne notamment le nombre considérable de moines qui y résident et l'excellence des textes ésotériques qui y sont enseignés. «Je vis alors, écrit-il, des moines avancer de loin dans une procession, à la suite de leur maître. Ils étaient au nombre de 535 et possédaient l'allure pacifiée des arahats (des saints, ndlr)... Je pris ensuite résidence dans le palais du parasol d'argent et poursuivis mes pratiques d'écoute, de concentration et de méditation. Lama Serlingpa me guida tout au long de ces pratiques.»

Atisha resta douze années auprès de son maître indonésien pour étudier la Bodhicitta (ou

l'esprit d'Eveil), une précieuse pratique qu'il rapporta ensuite en Inde, puis transmit au Tibet lorsqu'il fut invité pour y restaurer le bouddhisme alors en pleine décadence. Le moine voyageur vécut treize ans au Tibet avant d'y mourir en 1054, laissant des enseignements fondamentaux sur «l'entraînement de l'esprit» et un genre littéraire, dit «lamrim», réconciliant toutes les écoles du bouddhisme en une clarté synthétique magistrale, telle une lampe dans la tempête.

Si la présence de lamas aussi renommés confirme l'importance qu'eut ce sanctuaire du savoir, il reste encore de nombreux mystères à élucider. En effet, passé le XIII^e siècle, datation de l'une des plus importantes statues liées au bouddhisme Mahayana trouvée sur le site, Muaro Jambi semble avoir sombré dans l'oubli. Pourquoi et comment ? Une chose est sûre : contrairement aux grands monastères indiens du Bihar qui ont été ruinés par les troupes turco-afghanes, Sumatra et l'ensemble de l'archipel indonésien ne furent pas l'objet d'invasions musulmanes. L'engloutissement de Muaro Jambi ne peut donc être imputé à l'islam, religion aujourd'hui dominante dans la région.

Sept siècles après son mystérieux déclin, Muaro Jambi a subi de nouvelles menaces. En mars 2012, une pétition a été lancée par des intellectuels indonésiens pour dénoncer l'extension des mines de charbon et des plantations de palmiers à huile, qui ont commencé à encercler le site, mettant particulièrement en péril les ruines des temples bâtis sur la rive sud du fleuve Batanghari. Au même moment, le moine Tashi-la, maître des cérémonies tantriques du dalaï-lama, est venu sur le site. Aux jeunes villageois musulmans, qui l'ont accueilli dans une de leurs maisons sur pilotis, et lui ont demandé pourquoi il était venu de si loin, le moine a répondu : «Depuis mon enfance, j'ai étudié les enseignements et la vie d'Atisha. Je rêvais de cette île d'or comme d'une île imaginaire. Et voilà, j'y suis, ce n'était pas un rêve.» ■

ELISABETH D. INANDIAK



ATISHA PASSA DOUZE ANS SUR CE «CAMPUS»

C'est pour rejoindre son maître Serlingpa, enseignant à Muaro Jambi, que l'Indien Atisha (983-1054) rallia Sumatra en navire. Sur place, il étudia pendant douze ans la «bodhicitta», ou l'esprit d'Eveil avant de repartir en Inde. Ensuite, il se rendit au Tibet pour y restaurer le bouddhisme alors en pleine décadence.

LES MILLE VISAGES DE LA FOI

A travers les siècles et les différentes civilisations, les représentations de l'Eveillé et de ses disciples ont connu de surprenantes métamorphoses. Nous vous les présentons à travers ce condensé de l'art bouddhique.

PAR FABRICE MIDAL

Cette image, peinte au XVIII^e siècle au Tibet, ne représente pas un monstre ! C'est l'un des nombreux visages de Bouddha. Celui-ci a pris diverses apparences au cours des siècles. On l'a d'abord représenté par des symboles, puis comme un homme à la beauté parfaite, enfin en mettant l'accent sur l'une de ses qualités : compassion, sagesse ou bienveillance. Il a aussi pris un air courroucé (comme ici), manifestant le courage, certes empreint de compassion, mais déterminé...

Gilles Mermet/La Collection





BOUDDHA

MALGRÉ LEUR APPARENTE DIVERSITÉ,
CES ŒUVRES POURSUIVENT TOUTES LE MÊME BUT :
EXPRIMER LA PERFECTION DE L'ÉVEILLÉ.

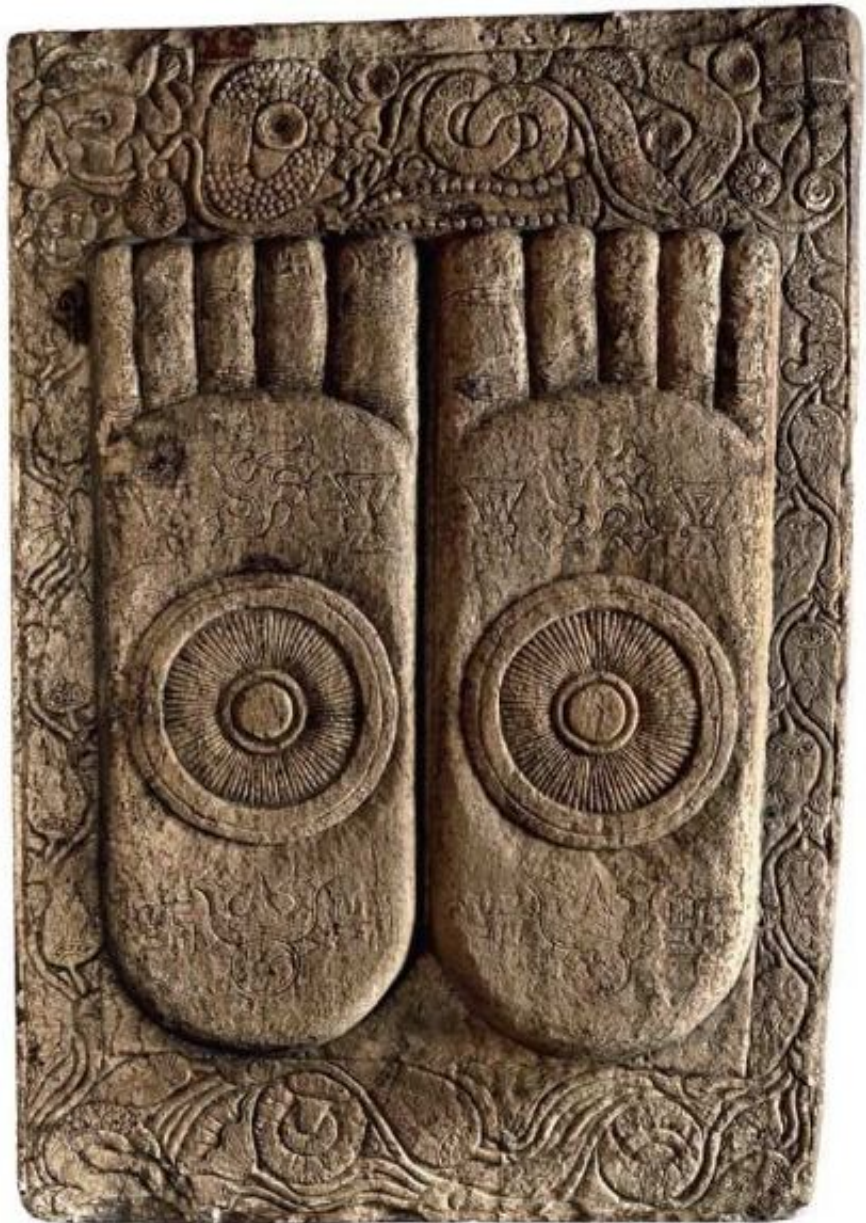




Musée Guimet, Paris/dist. RMN

LE MÉDECIN DU CORPS ET DE L'ESPRIT

Cette peinture tibétaine semble, au premier abord, présenter l'image canonique de Bouddha, assis en méditation, l'air serein. Mais sa couleur bleue, sa robe rouge et le bol – rempli de plantes médicinales – qu'il tient de la main gauche, indiquent qu'il s'agit en fait d'un «Bouddha de médecine» (Bhai-shajyaguru). Sous cette forme, Bouddha guérit les maux du corps comme ceux de l'esprit. Son rôle est d'accorder une longue vie au patient et de le préserver des maladies afin qu'il ait davantage d'occasions d'atteindre l'Eveil. Cette mission est d'autant plus en accord avec l'enseignement de Bouddha que celui-ci, en un sens profond et ultime, est un médecin. Il s'attache à diagnostiquer la maladie suprême : la souffrance indéfiniment recommencée du cycle des vies et des morts. Et comme tout bon médecin, il en cherche les causes et prescrit, par son enseignement, le remède qui permettra au patient-disciple de guérir.



Erich Lessing/AKG Images

DEBOUT SUR LA ROUE DE L'EXISTENCE, IL DOMINE LE MONDE

Pendant les premiers siècles qui ont suivi la mort du Bouddha historique, il n'y eut aucune représentation de lui. Il s'était libéré des entraves du corps, et personne n'aurait eu l'idée de l'emprisonner à nouveau, par l'art, dans une enveloppe charnelle. On vénait donc les signes rappelant son enseignement – l'arbre sous lequel il avait pratiqué la roue, le lotus, un parasol, un trident, son cheval ou, comme sur cette sculpture indienne datant du I^{er} siècle avant J.-C., l'empreinte de ses pieds. Cette représentation symbolise la domination de Bouddha sur le monde, c'est-à-dire la prééminence du spirituel sur le temporel. La roue que l'on voit dessinée sur chaque pied représente la loi du Dharma, le but de l'existence. Bouddha se tient sur son axe, surmontant ainsi la vanité du temps qui tourne en vain. On a commencé à représenter Bouddha sous une forme humaine idéalisée un peu plus tard, dans l'art du Gandhara, un royaume qui s'est établi au nord-ouest de l'actuel Pakistan et à l'est de l'Afghanistan, du I^{er} siècle avant J.-C. au X^e siècle. Sous l'influence grecque, qui s'est étendue avec les conquêtes d'Alexandre le Grand, des statues de Bouddha ont alors fleuri. Elles entendaient témoigner, par leur beauté inépuisable, de son enseignement miraculeux.

BOUDDHA



The Metropolitan Museum of Art/dist. RMN

SIDDHARTA DANS SON COSTUME DE PRINCE

Cette sculpture de Bouddha est un magnifique exemple d'une représentation typique de l'époque Gupta, du nom de cette dynastie indienne qui régna du IV^e au VI^e siècle de notre ère. Au cours de cette période qui constitua «l'âge d'or» de la civilisation indienne, on assista à un épanouissement sans précédent des arts. Les souverains Gupta étaient adeptes du vishnouisme, mais ils furent tolérants envers le bouddhisme Mahayana. Les statues de Bouddha datant de cette dynastie adoptent une attitude plus spirituelle qui les éloignent des représentations humanisées des premiers siècles. Les traits de Bouddha sont indianisés et sereins, les formes sont fluides. Les lobes des oreilles sont allongés, distendus par le poids des bijoux – tels que Siddharta en a porté durant sa jeunesse princière. Le sourire est doux et pensif, intérieur. La ligne des sourcils est fine. Les cheveux ne sont plus ondulés mais formés d'une infinité de petites boucles en escargot tournant dans le sens solaire. Bouddha a le corps d'un jeune homme dévoilé par une fine tunique plissée. Sa robe couvre ses épaules. Plus tard, elle cédera la place à la robe de moine découvrant une épaule.

LE SAUVEUR QUI SUCCÉDERA À GAUTAMA

Sur cette statue du monastère de Thiksey, au Ladakh, dans l'extrême nord de l'Inde, l'œil ouvert et serein qui regarde droit devant est celui de Maitreya. Au moment de quitter ce monde, Bouddha avait dit à ceux qui se désolaient de sa disparition prochaine : «Je vous laisse ma Loi ; elle sera votre héritage.» Certains disciples vécurent en se fondant sur cette parole, mais d'autres, particulièrement les laïcs, eurent beaucoup de mal à supporter le vide d'un «monde sans Bouddha». Alors naquit l'espoir qu'un nouveau bouddha viendrait un jour. Selon cette conception, développée par l'école Mahayana, un bouddha règne à chaque grande époque ; la nôtre est celle de Gautama. Mais après lui, il y aura d'autres bouddhas. Le prochain s'appelle Maitreya («Celui qui aime»). Il sera chargé de régénérer la Loi (le Dharma) lorsque celle-ci sera sur le point de disparaître. Pour certaines écoles, la venue de Maitreya devrait survenir 5 000 ans après celle de Gautama, c'est-à-dire dans un peu moins de 2 500 ans. Tout au long de l'Histoire, d'autres bouddhistes ont cependant pensé que sa venue pourrait être imminente.

Laurent Goldstein/La Collection



LES ARHATS

DÈS LA NAISSANCE DE LA DOCTRINE, CES SAINTS
ONT ÉTÉ DÉSIGNÉS POUR EN ÊTRE LES GARDIENS ET
LA PRÉSERVER DES ALÉAS DE L'HISTOIRE.



Musée Guimet, Paris/dist. RMN

ILS ATTENDENT LE PROCHAIN BOUDDHA

Les arhats sont les saints du bouddhisme, ceux qui ont parfaitement accompli l'enseignement de Bouddha sans pour autant avoir atteint la délivrance finale. Et leur rôle est, précisément, de ne pas l'atteindre, du moins pas tout de suite ! Lorsque Bouddha s'est apprêté à quitter la vie, une légende raconte qu'il a nommé parmi ses disciples ceux qui devaient préserver sa doctrine. Il leur a demandé de renoncer à l'Eveil pour perpétuer les enseignements de Bouddha, même en temps de corruption religieuse



ou de crise politique. Dans ce but, ils ont le pouvoir et le devoir de ne pas mourir avant que le bouddha du futur, Maitreya, ne vienne. En Chine, il est d'usage de représenter les arhats comme des personnages excentriques, différents les uns des autres, ayant un aspect fortement humain. Mais dans cette peinture chinoise, intitulée «Cinq cents arhats traversant la mer», l'accent est d'abord mis sur leur mission collective. Le chiffre lui-même n'a qu'une valeur symbolique : il signifie qu'ils sont très nombreux.

LES BODHISATTVAS

PARVENUS AU SEUIL DU NIRVANA, ILS
RESTENT VOLONTAIREMENT PRISONNIERS DE
LA VIE POUR VENIR EN AIDE AUX HUMAINS.



Domingie et Rabatti/La Collection

CE GUERRIER VEILLAIT SUR SIDDHARTA À SA NAISSANCE

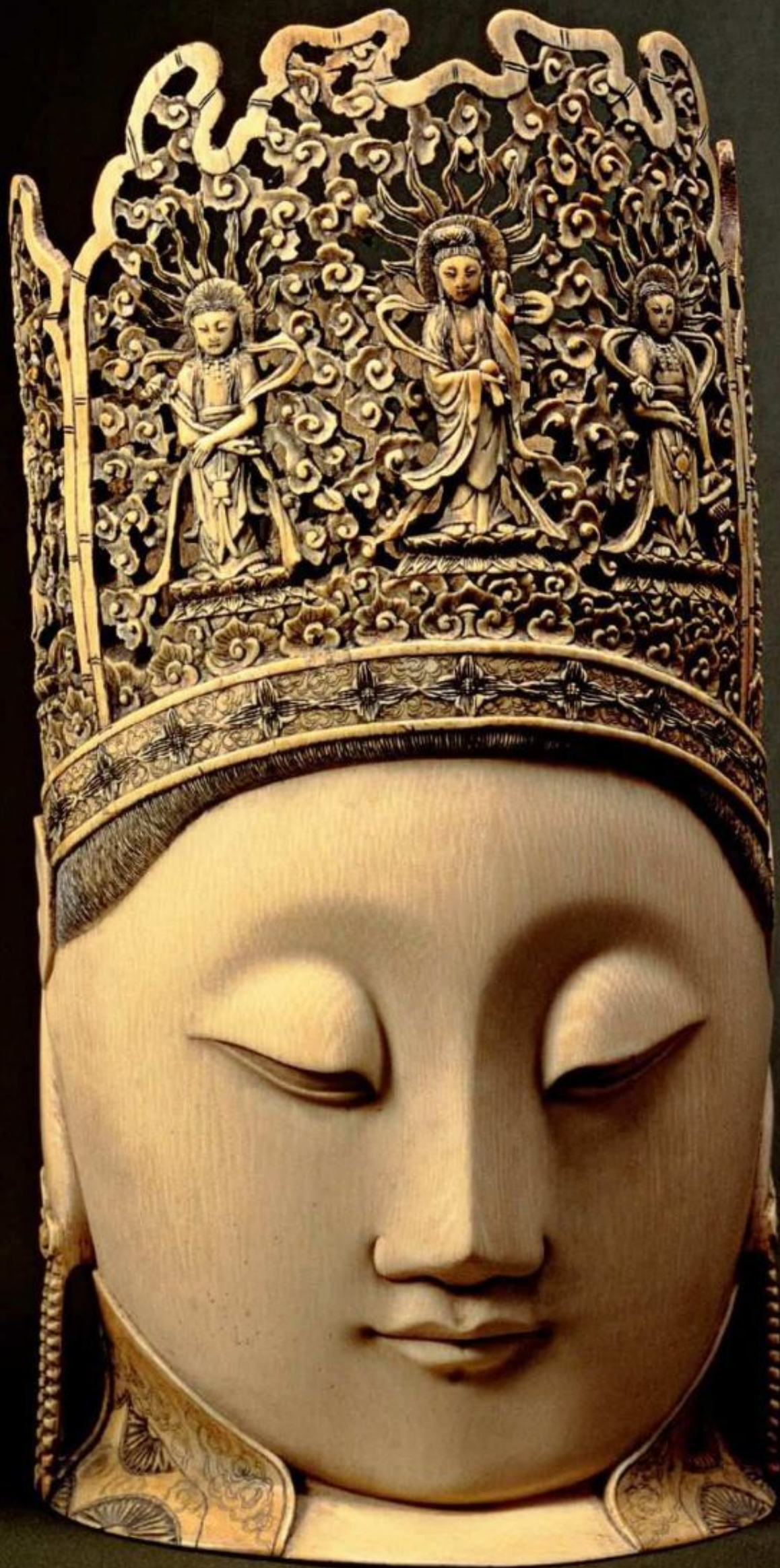
Outre Bouddha, être pleinement éveillé, les arhats, qui sont les saints, et les divers aspects de Bouddha (comme celui de la médecine), le bouddhisme a créé la figure du bodhisattva («le héros pour l'Eveil»). Il en existe un grand nombre, mais les principaux sont Vajrapani (ici représenté par une sculpture chinoise datant du VIII^e siècle), Manjushi et Avalokiteshvara. Les bodhisattvas ne sont pas des bouddhas pleinement accomplis mais des êtres qui ont renoncé à atteindre l'Eveil par amour pour les autres. Ils œuvrent à ce que tous les êtres soient délivrés avant eux de la souffrance et possèdent chacun une qualité propre : le courage, la sagesse ou la compassion. Vajrapani est le héros doué d'une grande force. Il est parfois représenté dans l'art gréco-bouddhique sous des traits semblables à ceux d'Hercule ou, comme ici, tel un guerrier courageux. Dans la tradition, il est le protecteur «puissant comme un éléphant» qui aurait veillé sur Gautama à sa naissance. Il est aussi le héros qui éloigne les obstacles. Pour cette raison, il tient généralement le «vajra-foudre» (qui est ici absent). Le vajra-foudre ne peut jamais manquer sa cible et revient dans la main de son propriétaire, après avoir accompli son œuvre. Il symbolise l'action parfaite.

LES BRAS SECOURABLES DE MAIOSHAN

Avalokiteshvara est le principal bodhisattva. En sanscrit, son nom est composé d'avalokita («qui observe») et d'ishvara («seigneur»). Il est «le seigneur qui regarde» car il ne laisse personne loin de sa vue. Il manifeste ainsi l'idéal de la compassion : n'abandonner personne dans l'affliction. A travers les différentes traditions bouddhiques, Avalokiteshvara prit la forme de plusieurs personnages, dont la princesse chinoise Miaoshan – ici représentée par une statuette du musée Henan, à Zhengzhou. Celle-ci avait choisi de devenir nonne plutôt que d'épouser le riche parti choisi par son père. Exaspéré, ce dernier mit le feu au monastère où elle résidait. Miaoshan éteignit l'incendie de ses mains sans souffrir de la moindre brûlure. Son père la fit finalement mettre à mort. Alors qu'elle quittait la vie, elle baissa la tête et vit la souffrance du monde. Elle décida d'y rester pour sauver les âmes en détresse. Son père étant tombé malade, elle sacrifia ses bras et ses yeux pour demander sa guérison. Aussitôt après son sacrifice, elle apparut brièvement dotée de mille bras et mille yeux. Cette histoire témoigne que chaque fois qu'Avalokiteshvara rencontre une difficulté, une maladie, un accident, un geste de violence, son infinie compassion fait naître un nouveau geste.







LES BODHISATTVAS

QUAN YIN, LA FIGURE MÊME DU DÉVOUEMENT

On retrouve des représentations d'Avalokiteshvara d'un bout à l'autre de l'Asie. Cette sculpture chinoise de la dynastie Qing le montre sous les traits d'un personnage nommé Quan Yin, «Celle qui écoute avec attention». Car en quittant le monde indien, Avalokiteshvara est devenu une femme ! Mais, quoique d'un aspect différent, sa nature est la même. Un peu comme un océan possède plusieurs caractéristiques – humide, salé, rafraîchissant –, l'esprit d'Eveil peut revêtir divers aspects... Autrement dit, la multiplicité des visages des bouddhas ou des bodhisattvas n'altère en rien leur unité première. De manière très singulière pour un Occidental, le bodhisattva est d'ailleurs tout à la fois un être existant réellement que l'on peut invoquer et une qualité de notre propre esprit – et ce, d'une manière indissoluble. Les bodhisattvas ne sont pas représentés sous des traits ascétiques mais comme des princes d'apparence délicate et parés de bijoux, en gloire et en majesté. En effet, ils n'ont pas renoncé à agir dans le monde.



Bildarchiv Steffeno/AKG Images

AU FIL DE SON ÉPÉE, MANJUSHRI FAIT JAILLIR LA SAGESSE

Manjushri, qui apparaît ici sur une peinture ornant un monastère du Ladakh, est l'un des grands bodhisattvas. Selon certaines légendes, il est né d'un rayon de lumière émis par le front de Bouddha. Le rayon a fendu un arbre, au cœur duquel est apparu Manjushri, paré de bijoux et de soieries. Son nom signifie littéralement «douce majesté» et on dit de lui que «sa beauté est charmante». Il représente la «prajña». Ce mot intraduisible désigne l'intelligence claire, l'intuition parfaite, la capacité de l'esprit à discerner. Manjushri est éternellement jeune. On le représente sous les traits d'un adolescent paisible, car l'intelligence est toujours neuve et altière. Avec noblesse et douceur, il voit la réalité telle qu'elle est, pourfend l'ignorance et favorise la connaissance spirituelle. Manjushri tient de la main droite une épée flamboyante. Elle est levée, prête à trancher l'ignorance. L'ignorance, dans le bouddhisme, consiste à préférer la confusion confortable à la brillance de la vérité. L'intelligence de l'Eveil la pourfend, libérant ainsi la sagesse qui réside au cœur de chaque être.

LES DÉITÉS

CES CRÉATURES FABULEUSES DÉPLOIENT
LEURS POUVOIRS POUR COMBATTRE LES IDÉES
FAUSSES ET FAIRE TRIOMPHER LA SAGESSE.



Musée Guimet, Paris / dist. RMN

CAKRASAMVARA TERRASSE LE NIHILISME

Cette peinture tibétaine du XVI^e siècle représente Cakrasamvara, un des visages de la compassion. Il est bleu, car il personnifie des moyens habiles de l'action compatissante, et il embrasse Vajrayogini. Nous avons ici l'une des figures classiques du bouddhisme tantrique – qui cherche à permettre au pratiquant de réaliser l'unité intrinsèque de l'Éveil. Pour ce faire, celui-ci est invité à s'identifier à une déité en union sexuelle. Ce fait a donné lieu à de nombreux malentendus. Pourtant, ce symbolisme n'a rien d'érotique, il désigne l'union de la sagesse et de la compassion, du masculin et du féminin. Tous les détails de cette image ont un sens symbolique. Le personnage qui est écrasé sous le pied droit de Cakrasamvara figure le nihilisme tandis que celui qui se trouve sous son pied gauche est «l'éternalisme» (la croyance en l'éternité). Car l'enseignement de Bouddha est la Voie du milieu qui ne se tient dans aucun extrême.



Musée Guimet, Paris / dist. RMN

LE MAHAKALA TRIOMPHE DE LA CONFUSION

Le Mahakala (ici sur un bronze du Tibet) est une forme courroucée qu'Avalokiteshvara a décidé de prendre pour mieux aider les humains. Dansant au milieu d'un halo de flammes, vêtu d'une dépouille d'éléphant et d'une peau de tigre, il est paré d'ornements funèbres symbolisant la mort de l'égoïsme. Brandissant diverses armes, roulant d'énormes yeux et découvrant ses canines, il veille farouchement sur ceux qui suivent le chemin de Bouddha. Sous ces traits, la compassion est animée d'une vigueur que rien ne peut arrêter ou décourager.

Le Mahakala est entouré de flammes représentant le déploiement continu de son énergie. Le diadème de crânes qu'il porte symbolise la négativité des émotions. Loin de les détruire, de les abandonner ou de les condamner comme étant mauvaises, le Mahakala les porte comme une parure. Le bouddhisme tantrique, en effet, ne nie pas les émotions mais vise à les transformer. Comme le sait l'achimiste, c'est dans le plomb de la confusion que se cache l'or de la sagesse...



Ivy Close Image/Alamy-Hemis.fr

Un «passeur» de livres sacrés

Chargé de manuscrits en sanscrit ramenés d'Inde, le moine Xuanzang retrouva la Chine en 645. Sa collecte permit d'enrichir considérablement la littérature bouddhique disponible dans l'empire du Milieu.

Xuanzang

LE GRAND VÉRIFICATEUR

En 627, ce moine chinois entreprit un voyage de trois ans qui allait le mener dans les plus importants monastères de l'Inde. Sa mission : retrouver les textes sacrés et les retraduire, afin de donner des fondements plus sûrs au bouddhisme dans son pays.

Trois ans pour atteindre l'Inde

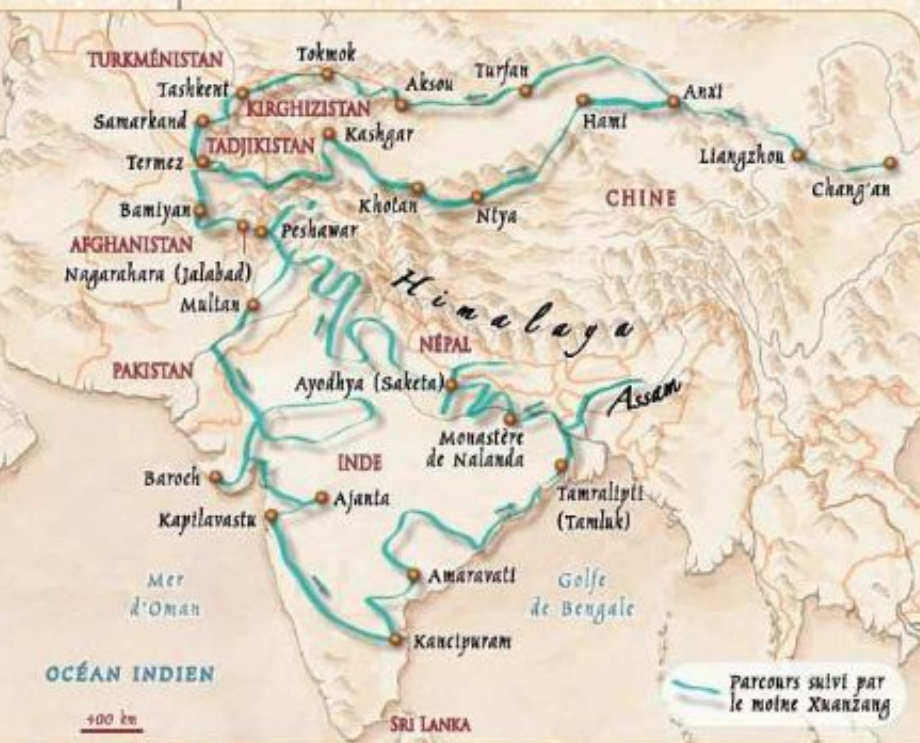
Quittant la capitale impériale de Chang'an, le moine mit trois ans pour traverser l'Asie centrale et rejoindre l'Inde. Là, il séjourna dans les principaux lieux associés à la vie de Bouddha, étudiant en particulier au monastère de Nalanda.

Son histoire a inspiré «Le Voyage en Occident», l'un des chefs-d'œuvre de la littérature chinoise, écrit au XVI^e siècle. Ce moine bouddhiste, qui vécut dans la première moitié du VII^e siècle, est aussi le héros d'innombrables films, bandes dessinées et jeux vidéo. Xuanzang est ainsi devenu l'une des plus célèbres figures de l'empire du Milieu. En l'an 626 de notre ère, Xuanzang était un jeune moine étudiant les langues étrangères à Chang'an, capitale impériale des Tang, située en Chine centrale, à la confluence des rivières Jing et Wei. Le bouddhisme chinois était alors en crise : les textes originaux de la doctrine, rédigés en sanscrit, étaient lacunaires et incohérents. Et, même lorsque les sources s'avéraient accessibles, leur traduction posait problème – comme l'explique le chercheur François-Bernard Huyghe dans «Les Routes du bouddhisme chinois», article paru dans la revue «Hermès». Les moines chinois éprouvaient alors de grandes difficultés à transposer en idéogrammes les concepts sanscrits, du fait de l'écart entre les systèmes de pensée indien et chinois et entre les deux langues. Ils devaient ainsi se contenter de traduire «bodhi» (éveil) par «dao» (voie), ou «nirvana» (extinction) par «wuwei» (non-agir). Ces approximations semblaient d'autant plus gênantes à Xuanzang qu'il s'intéressait déjà de près au Yogacara, l'école bouddhique maniant des notions extrêmement rigoureuses et affûtées.

Si Taizong, le premier empereur de la dynastie Tang, qui régnait alors, se montrait plutôt favorable au bouddhisme, la doctrine de l'Eveil n'en était pas moins activement concurrencée par le confucianisme et le taoïsme. Pour beaucoup de Chinois, la «Voie du milieu», perçue comme une religion étrangère, menaçait l'équilibre de la société en

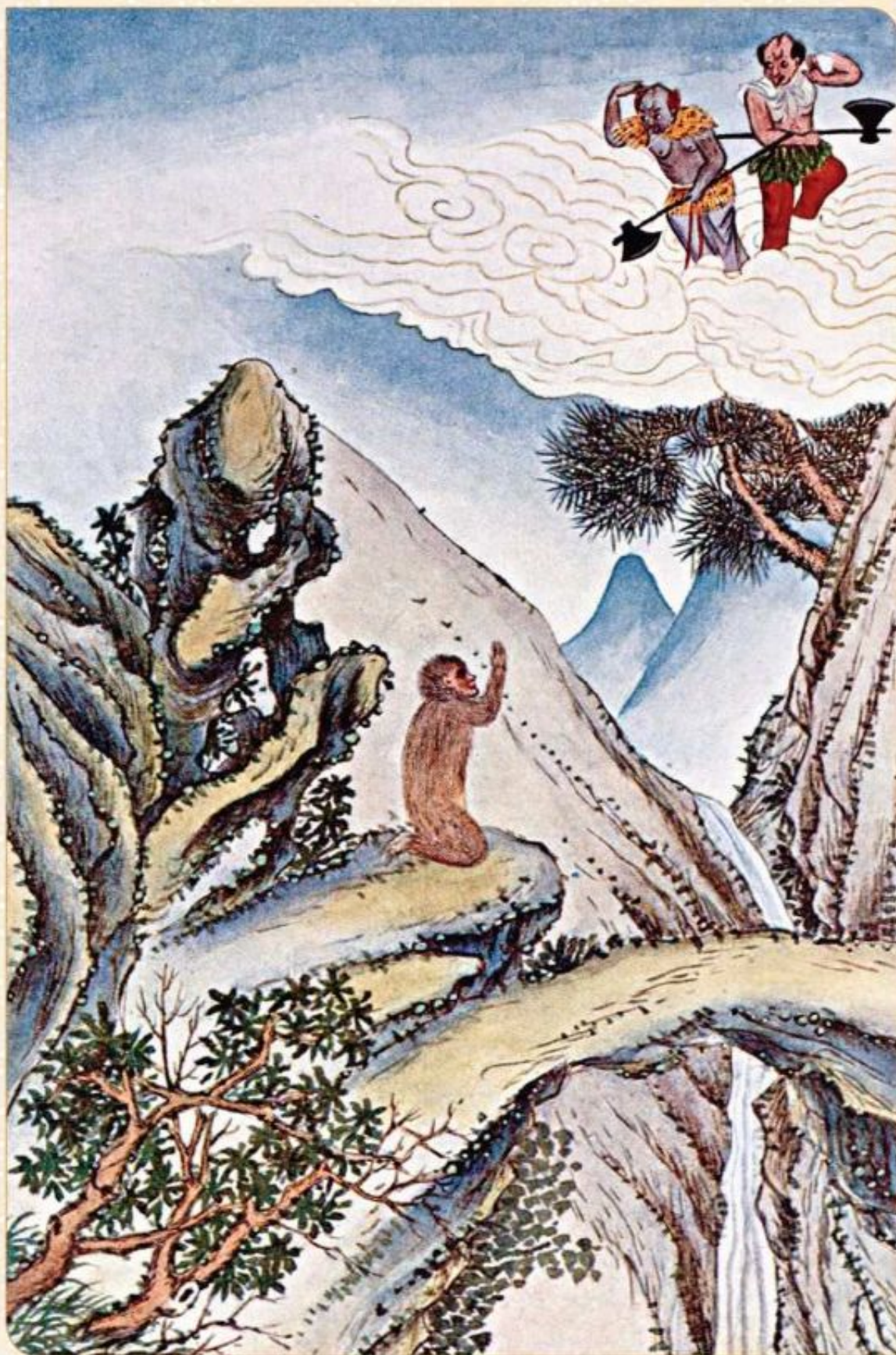
incitant les jeunes religieux au célibat et à la mendicité. Et les taoïstes tentaient de récupérer la figure de Bouddha, dont ils faisaient un vague disciple de Lao Tseu, fondateur de leur philosophie. En l'absence de sources fiables, les bouddhistes chinois étaient mal armés pour contre-carrer ces manœuvres. C'est ce qui incita Xuanzang à prendre sa grande décision : pour clarifier le corpus bouddhique, et par là même affermir la foi des fidèles, il partirait vers l'Asie centrale et l'Inde, à la source des textes canoniques. Il pourrait alors se livrer à une «grande vérification» de la doctrine, pour reprendre le terme de François-Bernard Huyghe.

«Je traduirai les écritures, mais pour ce faire, j'irai les chercher à la source», se promet le religieux à l'âge de 26 ans. Par trois ●●●

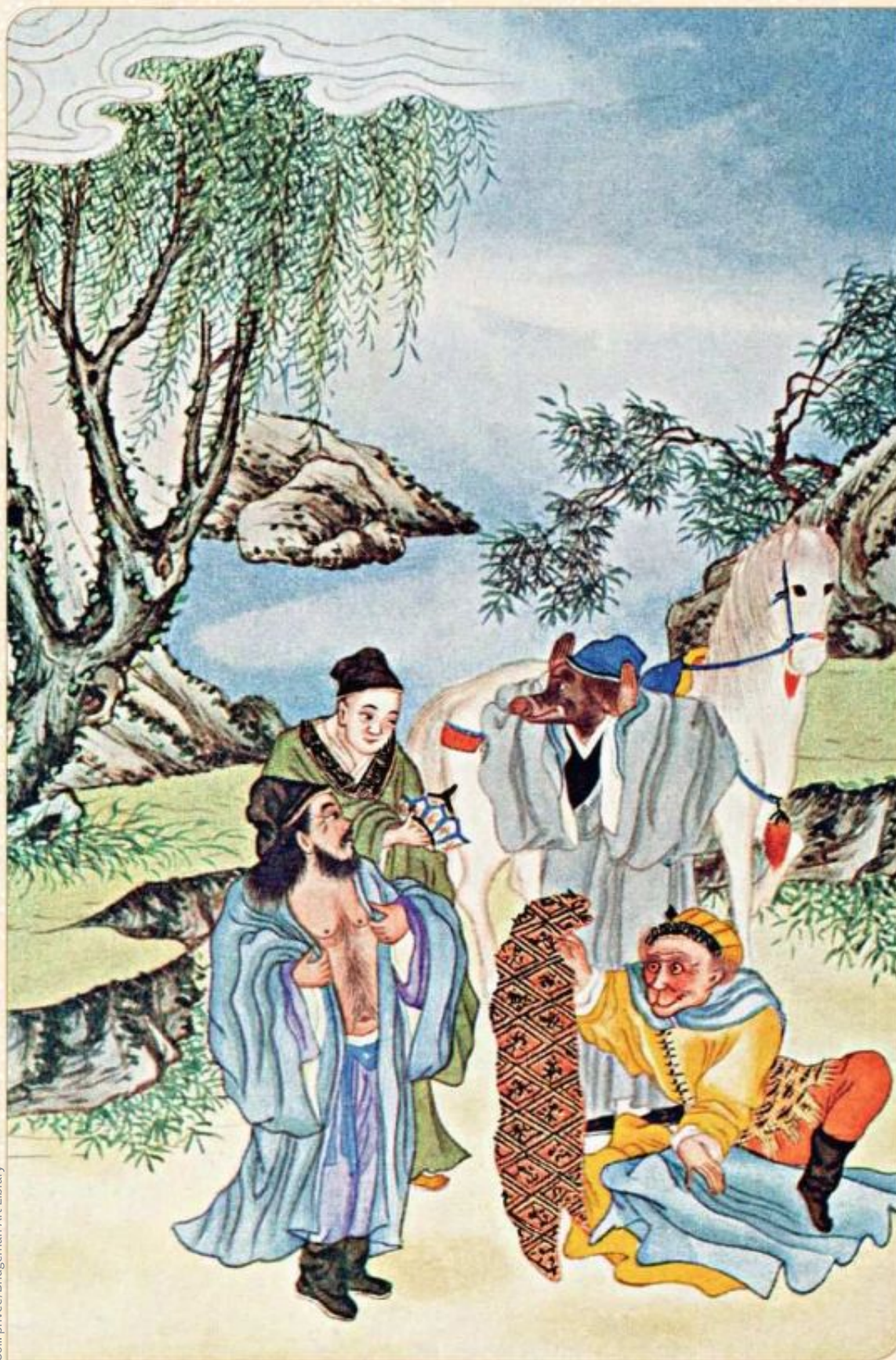


Léonie Schloesser

**Un singe
pour disciple**
La vie de Xuanzang
a donné lieu à un
conte, «Le Voyage
en Occident»,
célèbre dans la
Chine entière. Dans
celui-ci, le moine
rejoint l'Inde en
compagnie d'un
singe nommé
Sun Wukong. Il est
né d'un rocher
frappé par la foudre
(ci-contre).



Coll. privée/Bridgeman Art Library



Coll. privée/Bridgeman Art Library

Un bouddhisme teinté de féerie

Dans cet épisode du «Voyage en Occident», le singe offre à son maître un vêtement qu'il a volé. L'animal porte une couronne d'or imposée par le moine. Lorsque celui-ci enfreint les préceptes bouddhiques, elle rétrécit, infligeant une terrible douleur à l'animal.

●●● fois, il demanda à l'empereur l'autorisation de s'aventurer dans les lointaines contrées de l'Ouest. Mais Taizong demeura inflexible dans son refus. En conflit avec les tribus turques sur les marches occidentales de son territoire, il y interdisait tout déplacement tant que la situation ne serait pas stabilisée. Finalement, le jeune religieux se décida à quitter Chang'an en secret, une nuit de 627. Il s'engagea vers l'ouest en suivant la route de la soie, dont la capitale des Tang était alors le point de départ. Cinq siècles plus tôt, le message de Bouddha avait emprunté le même itinéraire en sens inverse pour se diffuser dans l'empire du Milieu. Pour relier la Chine intérieure à l'Asie centrale, cette route des caravanes passait notamment par le corridor de Gansu, situé entre le plateau tibétain et le désert de Gobi. Il fallut plusieurs mois à Xuanzang, les lèvres sèches comme du cuir racorni, pour traverser ces régions arides. «Je préfère mourir en essayant d'atteindre le pays des brahmanes plutôt que de revenir sur mes pas», confiait-il aux moines qu'il croisait sur son chemin. Trompé par la chaleur et les reflets, il voyait apparaître des bataillons de soldats et des chameaux hérissés de bannières. Autant de mirages qui faisaient écho aux principes de l'enseignement Yogacara : «La conscience est le spectateur, le théâtre et le danseur à la fois.» Cette école affirme en effet que le monde extérieur n'existe pas : les phénomènes sont considérés comme une illusion de l'esprit.

Six siècles avant Marco Polo, Xuanzang explore le pays de Gengis Khan

On peut aujourd'hui reconstituer l'odyssée de Xuanzang grâce au récit qu'il en donna, bien des années après son retour en Chine. A l'instar de Marco Polo six siècles plus tard, le voyageur a en effet retracé son périple dans un ouvrage intitulé «Rapport du voyage en Occident à l'époque des Grands Tang». Il y décrit avec minutie les pays traversés : dimensions des villes, religions, calendriers... Entre ces informations précises et rationnelles, l'érudit insère de nombreux épisodes fantastiques, où il est question d'ombres douées de parole, de dragons sommeillant au fond des lacs ou de singes cueillant des fruits à donner en offrande... Après un peu moins d'un an de route, Xuanzang parvint à franchir la frontière occidentale de l'empire chinois. Il aborda l'Asie centrale par le désert du Taklamakan, aujourd'hui situé dans la région autonome ouïgoure du Xinjiang. Le moine ayant été précédé par sa réputation, le roi de Gaochang, fervent bouddhiste, lui réserva un accueil somptueux. Par sa rigueur, sa mémoire et l'ampleur de ses connaissances, cet homme forçait le respect. D'après Huili, disciple de Xuanzang qui laissa une biographie de son maître, «il lui suffisait d'entendre un livre une seule fois pour le comprendre tout entier». Séduit, le roi de Gaochang tenta de le retenir contre sa volonté. «Je prie sa Majesté de ne pas m'infliger le poids d'une amitié excessive», répondit Xuanzang. Se ravisant, le souverain lui offrit une escorte pour continuer sa route et assez de richesses pour couvrir ses frais de voyage pendant vingt ans : onces d'or, myriades de pièces d'argent, rouleaux de satin...

Poursuivant son chemin vers l'ouest, au cœur de l'Asie centrale, l'érudit et son équipage rallièrent les steppes de l'actuel Kirghizistan, où ils furent accueillis par le grand khan chamaniste de la vallée de Chuy. La caravane mit ensuite le cap vers les sables rouges du désert de ●●●

Pour calculer
le temps qui
passe, le moine
récite des prières
en marchant...

●●● Kyzylkoum pour rejoindre Samarkand, important carrefour commercial qui vivait alors sous l'influence des Perses. Si Xuanzang avait pris la peine de pousser jusqu'ici, plutôt que de rejoindre directement l'Inde depuis la Chine en enjambant la chaîne de l'Himalaya, c'était dans l'espoir d'y rencontrer d'éminents traducteurs. Suivant lui aussi la route de la soie, le bouddhisme s'était répandu dans le nord-est de l'Asie centrale dès le I^{er} siècle avant J.-C. : les premiers traducteurs en chinois

des sutras, les sermons du Bouddha, avaient donc vécu dans ces vallées. Sur la route depuis plus d'un an, Xuanzang dut pourtant se rendre à l'évidence : la plupart des monastères étaient en ruines. Après avoir connu son apogée entre les III^e et VI^e siècles, le bouddhisme périclitait en Asie centrale. Les caravaniers s'adonnaient pour l'essentiel au culte de Zoroastre (Zarathoustra), prophète ayant réformé, en l'épurant, le mazdéisme, l'antique religion iranienne. «En ce temps, l'esprit de la Perse murmurait à travers toute l'Asie», résume Mishi Saran, auteure indienne partie sur les traces de Xuanzang («Par-delà les montagnes célestes, un voyage sur les traces de Xuanzang, le moine pèlerin», éd. Noir sur Blanc, 2011). A l'ouest du massif de l'Hindu Kush, dans le royaume de Gandhara, aujourd'hui situé entre le Pakistan et l'Afghanistan, le moine découvrit à nouveau des monastères vides et délabrés. Déception d'autant plus amère que les fondateurs de l'école Yogacara, si chers à Xuanzang, étaient originaires de cette région. Le religieux trouva une consolation dans la vallée de Bamiyan, centre bouddhique en plein essor, où il put admirer les fameux bouddhas géants sculptés à flanc de falaise (détruits en 2001 par les talibans, ndlr).

Le moine marchait en récitant des prières, ce qui lui permettait d'évaluer avec précision le temps nécessaire pour couvrir chacun de ses trajets. Cette méthode est encore utilisée de nos jours par les Tibétains pour mesurer les distances parcourues dans les montagnes. A la recherche des canons de la doctrine, Xuanzang méditait sur la mystérieuse trajectoire des textes et des croyances dans l'espace. En ce temps, l'expansion spirituelle marchait au pas, progressant lentement en suivant le parcours hasardeux des caravansérails et les aléas du relief. Dans chaque royaume, les écritures étaient traduites et interprétées : l'énoncé originel subissait d'innombrables altérations. Sur la carte invisible de ces métamorphoses, était-il encore possible de repérer la source exacte de la doctrine ?

«Ils pratiquent la religion de Bouddha et certains croient à d'autres doctrines [...], nota Xuanzang en abordant le nord de l'Inde. Ils sont très soucieux de leur hygiène corporelle et ne tolèrent aucun laisser-aller dans ce domaine.» Le pèlerin touchait au but : après avoir traversé vingt-quatre royaumes, il avait atteint le «pays des brahmanes». Du Cachemire jusqu'aux terres où Bouddha avait vécu et prêché – aujourd'hui entre le Népal et l'Etat indien de l'Uttar Pradesh –, l'érudit fit de longues haltes pour perfectionner sa connaissance du sanscrit et étudier les écritures. L'esprit aiguisé comme une lame, il épanouissait son talent dans des joutes orales avec les brahmanes ou les adeptes du bouddhisme Hinayana (le Petit Véhicule) alors dominant en ●●●

Le terme de son odyssée

A la fin du conte, comme dans la réalité historique, Xuanzang revient en Chine. Sur cette estampe, on le voit arriver avec ses compagnons à la cour de Chang'an, la capitale de la dynastie des Tang.



Coll. privée/Bridgeman Art Library

●●● Inde. D'une étape à l'autre, il reportait consciencieusement sur ses carnets ce qu'il voyait : ces notes constituent aujourd'hui l'une des rares sources d'information dont les historiens modernes disposent sur le sous-continent au VII^e siècle.

Près de trois ans après avoir quitté sa Chine natale, Xuanzang se présenta enfin à la célèbre université-monastère de Nalanda, dans l'actuel Etat du Bihar. Dix mille moines étaient réunis au sein de cette institution, alors considérée comme le plus grand centre intellectuel de l'Inde. Ils appartenaient à l'école Mahayana (le Grand Véhicule), mais étudiaient aussi les Védas hindous et une multitude d'autres textes. C'est ici que le pèlerin aboutit à ses recherches au pays des brahmanes : le volumineux corpus du «Yogacarabhumi», l'un des canons majeurs de l'école Yogacara. Xuanzang passa ensuite plus de dix ans dans le grand monastère et ses alentours en quête d'éclaircissements sur les sutras les plus subtils. Au terme de son dernier séjour à Nalanda, il entama une longue boucle vers le sud de l'Inde, sans toutefois parvenir à gagner le Sri Lanka, haut lieu du bouddhisme hinayaniste.

Six cent cinquante-sept ouvrages : c'est le butin que Xuanzang rapporta en Chine au printemps de l'an 645. A Chang'an, la capitale des Tang, il fut accueilli en héros. «Les gens venaient se prosterner devant lui, tentant de [...] glaner un peu de sagesse dans la poussière de ses ourlets», précise Mishi Saran. Il s'attela à la traduction des 600 chapitres du «Maha Prajnaparamita Sutra», texte essentiel du Mahayana. Ce travail titanesque allait être à l'origine d'un profond renouvellement doctrinal du bouddhisme en Chine, alors même que cette religion avait déjà entamé son déclin en Inde. Cependant, le maître avait profondément changé après ses dix-sept années de voyage. Xuanzang vivait dans le double souvenir d'une Chine qu'il ne reconnaissait pas et d'une Inde qu'il ne reverrait plus. La légende veut qu'un jour, se penchant au-dessus d'un puits, il eut un geste de recul, étonné de voir le visage d'un Chinois à la surface de l'eau...

ALEXANDRE KAUFFMAN

Une préface de l'empereur

A son retour, Xuanzang traduisit en chinois les sutras en sanscrit qu'il avait ramenés d'Inde. Ce corpus nommé «Saints Enseignements», fut préfacé par l'empereur en personne. Ici, une copie du manuscrit original.

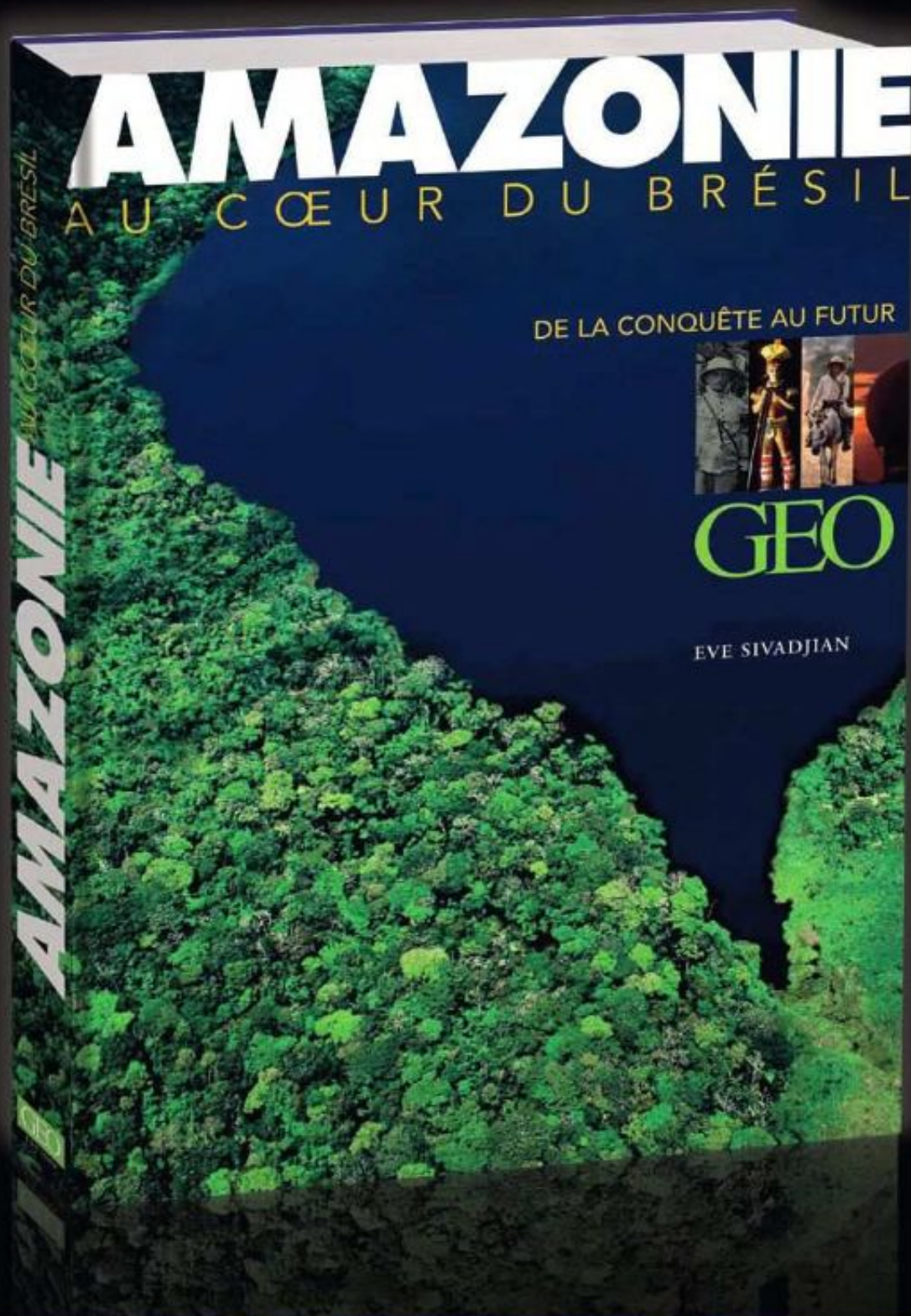


BNF, Paris

POUR LA PREMIÈRE FOIS REVIVEZ LA SAGA DE L'AMAZONIE

Avec

GEO



Un livre unique
sur l'incroyable histoire
de cette terre d'explorateurs,
créé avec les meilleurs
journalistes et photographes

DVD INCLUS :

2 documentaires (1h45)

La ruée sauvage et L'ultime frontière
vus sur France 5



- L'auteure : Eve Sivadjian, grand reporter
- Plus de 250 photographies, cartes et documents d'hier et d'aujourd'hui



Flashez et découvrez des vidéos
et les secrets de réalisation du livre !

Disponible en librairie - Un livre grand format de 224 pages incluant 1 DVD de 2 films - 45 € - www.editions-prisma.com

ET L'OCCIDENT TOMBA SOUS

A partir du XIX^e siècle, l'Europe, en plein désarroi spirituel, s'ouvre au message de Bouddha. Celui-ci va conquérir artistes et intellectuels, des romantiques allemands aux poètes américains de la Beat Generation.

PAR JEAN-BAPTISTE MICHEL



Taisen Deshimaru (1914-1982), maître zen japonais, a fondé plus de 200 dojos en Occident. Il a notamment créé la Gendronnière, près de Blois, le plus ancien et plus important temple zen en Europe. Le voici en 1975, conduisant un «mondo» – les disciples questionnent le maître sur des points d'enseignement –, au couvent bénédictin de L'Arbresle, près de Lyon.

LE RAYONNEMENT

LE CHARME



C'est peut-être Jules Michelet (1790-1869) qui exprime le mieux ce que fut en Occident, aux XIX^e et XX^e siècles, la découverte de l'Inde et du bouddhisme : «Tout est étroit dans l'Occident. La Grèce est petite, j'étouffe. La Judée est sèche, je halète. Laissez-moi un peu regarder du côté de la haute Asie, vers le profond Orient.» Cette invocation frémissante pourrait être reprise par tous ceux qui, des romantiques allemands dans les années 1820 aux jeunes «routards» de la Beat Generation dans les années 1960, en passant par le philosophe Arthur Schopenhauer, le psychanalyste Carl-Gustav Jung, le romancier Hermann Hesse ou l'exploratrice Alexandra David-Néel, ont contribué à introduire en Occident la sagesse du Bouddha.

Cette soudaine fortune occidentale du bouddhisme a ses lointaines prémices au XIV^e siècle avec le témoignage de Marco Polo qui, dans «Le Devisement du monde» (récit des aventures du jeune marchand vénitien en Asie), disait son admiration pour Bouddha qu'il n'hésitait pas à comparer à Jésus. Trois siècles plus tard, dans les années 1690, un envoyé de Louis XIV à la cour du roi de Siam, Simon de la Loubère, rapporta de son périple aux antipodes une étude sur le bouddhisme d'une remarquable précision, qui fit sensation à la cour de Versailles. Mais ces informations fragmentaires, réservées à une élite, restèrent sans grand écho.

malaya les origines de la nation hongroise, y séjourne de 1823 à 1842. Il s'immerge dans la langue et la religion tibétaines et devient même un bodhisattva, un «moine sur le chemin de l'Eveil» dans le bouddhisme Mahayana. Csoma transmet à l'Europe, en plus d'une grammaire et d'un dictionnaire tibétain-anglais, des textes d'un incomparable intérêt pour comprendre le bouddhisme indien primitif. Ce corpus, augmenté d'une centaine d'ouvrages récupérés au Népal par son ami, le diplomate anglais Bryan Hodgson, constitue le matériel que va exploiter un savant français hors du commun, Eugène Burnouf. Publiés en 1844 et 1852, les deux épais volumes de son «Introduction à l'histoire du bouddhisme indien» sont un événement scientifique, littéraire et religieux salué dans l'Europe entière.

En 1875, Jules Ferry salue devant les députés «cette morale qui tient debout toute seule»

Le bouddhisme survient dans un Occident instable, qui oscille entre monarchie et république, et qui se dégage peu à peu de la rigidité du dogme catholique. On se passionne pour cette «religion sans Dieu», pour ce «Christ du vide» qu'est Bouddha, pour ces «pieux athées» (Ernest Renan) que sont ses adeptes. Le débat gagne même la politique. En 1875, sept ans avant de faire voter la loi qui impose la laïcité dans l'enseignement public, Jules Ferry, contre ceux qui proclament qu'aucune morale ne tient sans une croyance en Dieu,

DÈS 1823, UN HONGROIS S'ENFONCE DANS

A la fin du XVIII^e siècle, le déchiffrement, puis les premières traductions du sanscrit ouvrent une nouvelle ère. Aux yeux de ces premiers modernes que sont les romantiques, l'événement est capital, égal à la redécouverte de l'Antiquité gréco-romaine par les hommes de la Renaissance. Le sanscrit, dont on découvre alors qu'il est apparenté aux langues européennes les plus anciennes, conduit en effet l'Occident à s'interroger sur ses possibles origines «indo-européennes».

Comme le note le philosophe René Girard, l'intérêt de nombreux Occidentaux pour «l'Orient spiritualiste» naît aussi d'une révolte contre le rationalisme et le machinisme à l'œuvre sur leur continent. Alors que le progrès s'accélère, étendant ses bienfaits et ses ravages jusqu'aux deux Amériques, poètes et artistes, particulièrement en Allemagne, se tournent de l'autre côté, vers le «profond Orient». Ils y voient le «berceau de l'humanité», y scrutent la «pureté des origines». Friedrich Schlegel déclare en 1800 : «C'est en Orient que nous devons chercher le romantisme suprême.» Mais cet emballement initial débouche très vite sur un orientalisme beaucoup plus scientifique. Un jeune Hongrois, Alexandre Csoma de Körös, persuadé de trouver dans les montagnes de l'Hi-

fait devant les députés médusés un vibrant éloge du bouddhisme, cette «morale qui tient debout toute seule».

Echappant peu à peu à l'examen subtil et prudent des savants, l'interprétation philosophique du bouddhisme donne lieu à de grandes controverses et à bien des contresens. Assimilée à une «religion du néant», la sagesse de Bouddha est bientôt confondue avec le pessimisme radical de Schopenhauer et rejetée comme telle par Nietzsche, qui voit dans la progression du bouddhisme en Europe un symptôme de la décadence de l'Occident. Le philosophe Roger-Pol Droit, dans le livre qu'il a consacré à cette question, «Le Culte du Néant» (éd. du Seuil, 1997), résume excellemment cette hantise de la fin du XIX^e siècle : «Sous couvert de comprendre une religion orientale nouvellement découverte et passablement déconcertante, l'Europe composa de Bouddha une image faite de ce qu'elle craignait d'elle-même : l'effondrement, l'abîme, le vide, l'anéantissement.»

Parallèlement à ces discussions et malentendus, le bouddhisme atteint le grand public par d'étonnantes témoignages. Publiés en 1850, les «Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine», du père Régis-Evariste Huc, un prêtre lazariste français envoyé en

mission à Lhassa, connaissent un foudroyant succès européen. Ses lecteurs athées, anticléricaux ou catholiques libéraux restent confondus d'admiration devant la tolérance du dalaï-lama tel qu'il apparaît dans ce livre. Huc relate en effet qu'il a exposé à ce dernier le but de sa mission, qui est d'évangéliser les Tibétains... Et il s'est entendu répondre par le dalaï-lama : «Si votre religion est la bonne, nous l'adopterons ; comment pourrions-nous nous y refuser ? Si, au contraire, c'est la nôtre, je crois que vous serez assez raisonnable pour la suivre.» Huc s'est même vu offrir une superbe maison au pied du Potala (le palais du dalaï-lama à Lhassa), avec autorisation d'enseigner sa religion comme il l'entendait !

Le bouddhisme apparaît dès lors comme «la plus tolérante des religions», et bien des rêveries occidentales s'envolent vers ce «toit du monde» où s'épanouit le «Tibet magique». L'une des plus ferventes lectrices du père Huc s'appelle Alexandra David-Néel. Née en 1868 à Paris, elle est la première femme occidentale à visiter Lhassa. Elle se fait ensuite la propagandiste mondiale du bouddhisme tibétain. L'immense succès de ses livres, où d'ensorcelantes descriptions s'appuient sur une réelle érudition, consiste aussi en ce qu'elle y présente le bouddhisme comme une sagesse moderne. «Il s'agit, écrit-elle dès 1911, dans "Le Bouddhisme du Bouddha", d'un enseignement vivant, proche des conclusions de la science d'aujourd'hui et, j'oserai le dire, de la science de demain.»

Au début du XX^e siècle, le bouddhisme en Occident intéresse moins les philosophes, mais il passionne les amateurs d'ésotérisme et surtout les psychologues dont la discipline connaît alors un développe-

ment révolutionnaire. Le psychanalyste suisse Carl-Gustav Jung voit dans Bouddha celui qui a su transformer «les dieux en concepts», un génial précurseur de la psychologie des profondeurs, et dans le bouddhisme une méthode pour atteindre un état de pleine conscience, une véritable liberté intérieure.

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, Aldous Huxley prophétise l'avènement du «New Age»

Les Asiatiques finissent par répondre à cet appel de l'Occident. L'importante immigration sino-japonaise aux Etats-Unis y facilite l'installation de groupes de méditation zen. Un érudit japonais, Daisetz Teitaro Suzuki, va s'en faire le vecteur privilégié. Il a passé onze ans aux Etats-Unis et en Europe et connaît la culture occidentale sur le bout des ongles. Il a même épousé une Américaine. Dans les années 1930, il publie des «Essais sur le bouddhisme zen» qui lui valent une notoriété mondiale en rendant cette pensée non seulement accessible aux Occidentaux mais attractive pour eux, car elle répond à leurs préoccupations. Le philosophe Martin Heidegger, alors au faîte de sa gloire, s'émerveille de reconnaître sa propre pensée dans cette mise

Tal/Rue des Archives



Régis-Evariste Huc (1813-1860)

Ce missionnaire lazariste français mena des expéditions jusqu'en Tartarie (Mongolie actuelle) et au Tibet. Le récit de ce périple, «Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine» (1850), traduit en douze langues, eut un immense succès en Europe.

en cause du primat de la raison et du progrès comme horizon unique pour l'humanité, dans cette critique de la notion d'ego, dans cette confrontation de la pensée «méditante» et de la pensée «calculante» qui «ne s'arrête jamais et ne rentre pas en elle-même».

Bientôt, c'est la naissance du «New Age», tel que l'a prophétisé le romancier britannique Aldous Huxley. Dans «La Philosophie éternelle» (1945), il a senti poindre la recherche d'une sagesse universelle, transcendant les religions, et imaginé que le bouddhisme en serait l'instrument. La pratique dépouillée, adaptable à tous les milieux de la «méditation assise», le zazen, achève de populariser le bouddhisme en Amérique et en Europe. Les centres zen se multiplient des deux côtés de l'Atlantique. Inspiré par la vie de Bouddha, le roman «Siddhartha» d'Hermann Hesse (1922) sert de bréviaire à une jeunesse qui, derrière Allen Ginsberg, Jack Kerouac et les poètes de la «Beat Zen Génération», part vers l'Orient, sac au dos, loin de «l'American way of life», de sa funeste guerre du Vietnam, de son hypocrisie morale, de son accablant matérialisme. Alors que le zen connaît un âge d'or en Occident, les pionniers de la Beat Generation se tournent déjà vers l'Inde, où l'écrasement du Tibet par la Chine a exilé des lamas au rayonnement spirituel exceptionnel. Allen Ginsberg rencontre le dalaï-lama en Inde dès 1962, et devient le disciple d'un autre grand lama, Chögyam Trungpa Rinpoché, lorsque celui-ci s'installe aux Etats-Unis au début des années 1970. L'engouement grandissant des Occidentaux pour le bouddhisme tibétain – outre la sympathie que suscite le martyre du Tibet – tient à sa dimension traditionnelle, enracinée dans les rites d'une pratique vieille de treize siècles. Prix Nobel de la paix en 1989, le dalaï-lama prête son visage souriant et apaisé de «pape moderne» ou d'«antipape» à cette «raison ouverte» par laquelle, selon le sociologue Edgar Morin, l'Occident retrouve peu à peu, et comme nécessairement son «Orient refoulé». Et celui-ci s'inscrit désormais dans le paysage occidental, à travers les temples qui, de Vincennes à Hacienda Heights, près de Los Angeles, accueillent des millions de fidèles. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

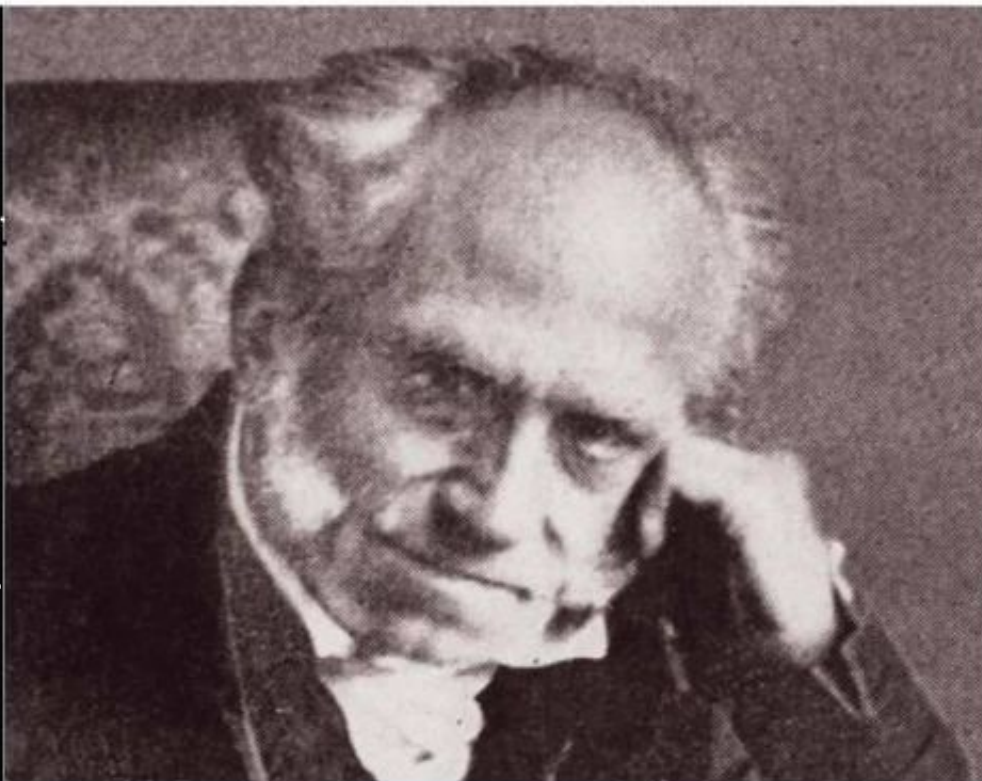
L'HIMALAYA

ARTHUR SCHOPENHAUER

Il fut bouddhiste... sans le savoir

C'est à l'âge de 30 ans, en 1819, que le philosophe allemand publia son grand œuvre : «Le Monde comme volonté et comme représentation». En écrivant ce texte, il ne connaissait pas encore le bouddhisme, mais il n'allait cesser par la suite de souligner la concordance miraculeuse entre sa propre doctrine et la religion de Bouddha – par exemple au sujet de l'acceptation sereine de la mort. A noter, cependant, qu'il contribua à diffuser en Occident une vision nihiliste du bouddhisme...

Archives Charmet/Bridgeman



Selva/Leemage

ODILON REDON

L'Eveillé lui servit souvent de modèle

Amateur de sciences occultes, le peintre symboliste né en 1840 se passionna pour les travaux de la Société théosophique dès sa création, en 1880, par Helena Blavatsky. Cette secte ésotérique se prétendait (abusivement) héritière du bouddhisme. C'est par son truchement que, comme de nombreux artistes de son temps, Redon fit la connaissance de la figure de Siddharta, auquel il consacra plusieurs toiles, dont «Le Bouddha» (1908, musée d'Orsay).

ALEXANDRA DAVID-NÉEL

Elle rencontra le dalaï-lama en 1912

Cette Franco-Belge née en 1868 s'est convertie au bouddhisme dès l'âge de 21 ans, en 1889. Initiée aux langues sanscrit et tibétaine, elle rencontra le treizième dalaï-lama en 1912. Puis elle devint en 1924 la première Européenne à se rendre – incognito – à Lhassa. A son retour en France, elle ouvrit le premier sanctuaire lamaïste du pays, dans sa maison de Digne-les-Bains, où elle s'éteignit à 101 ans.

Roger-Viollet





1819-1938 :

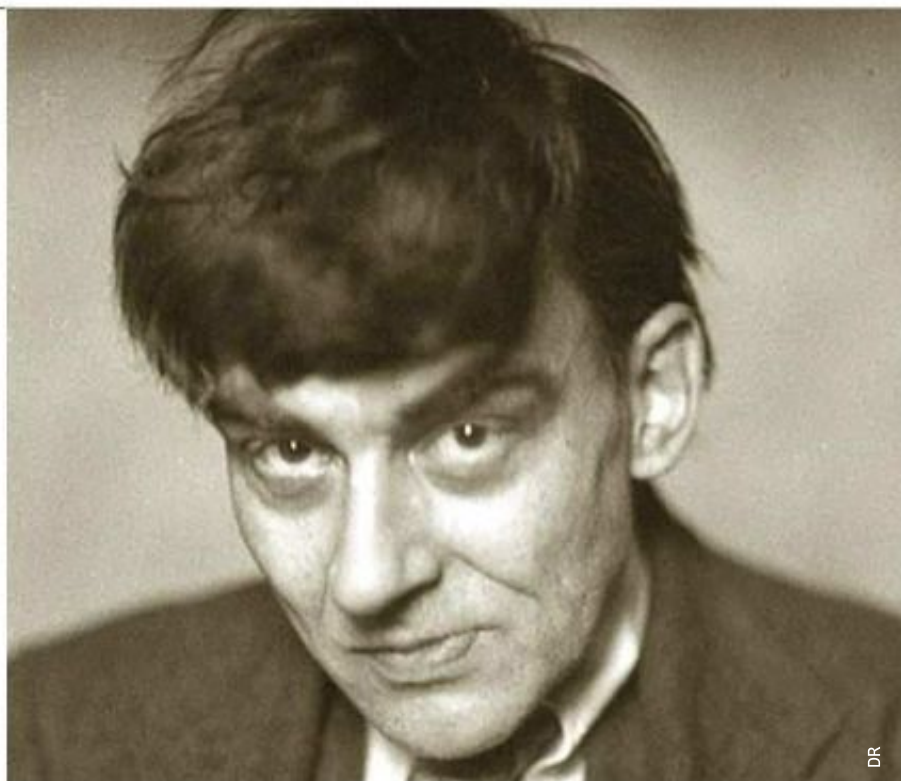
LES PIONNIERS

S'INITIENT

À LA PENSÉE

DE «L'ORIENT

PROFOND»



DR

ALLAN BENNETT

Il a été le premier moine européen

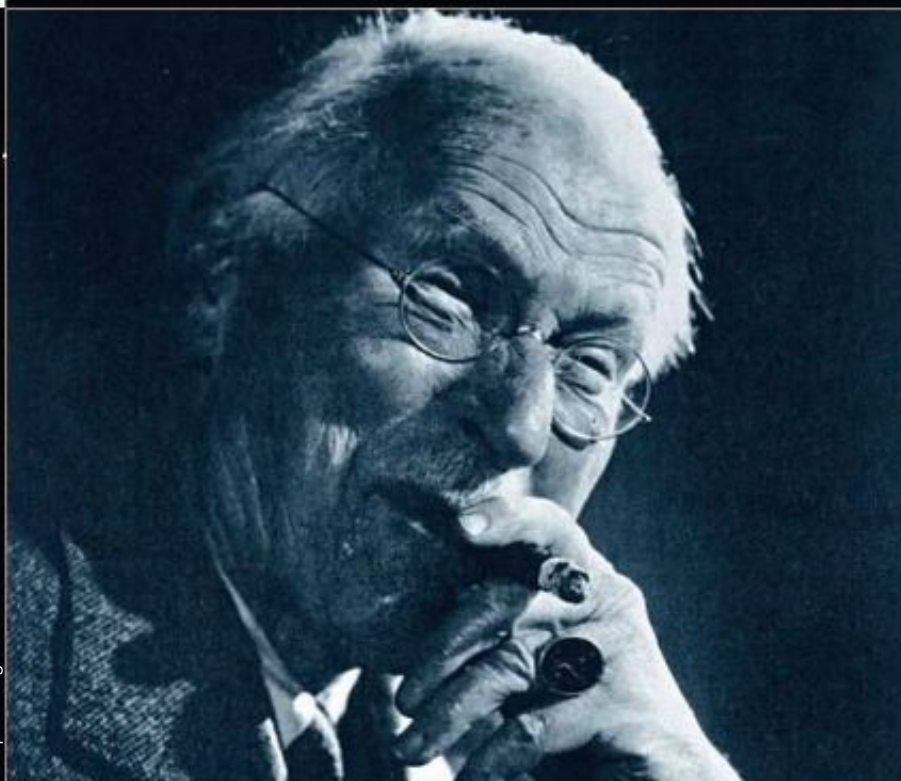
Ce Britannique né en 1872 fut d'abord adepte de l'occultisme alors en vogue. Après avoir rompu avec cette pratique au tournant du XX^e siècle, il partit pour Ceylan. En 1902, c'est en Birmanie, à Akyab, qu'il fut ordonné moine bouddhiste, prenant le nom ecclésiastique d'Ananda Mettaya. Deux ans plus tard, à Rangoon, le grand violoniste allemand Anton Gueth suivait son exemple. Les premiers d'une longue liste.

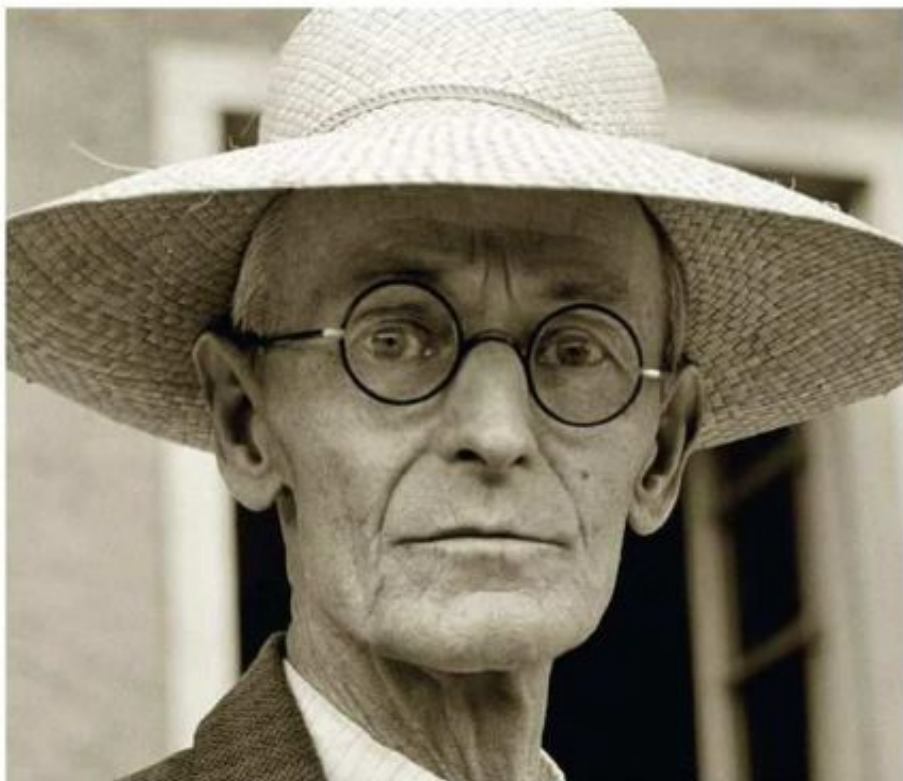
CARL-GUSTAV JUNG

Sa thérapie passait par les mandalas

Le psychanalyste suisse, collaborateur puis rival de Freud, fit en 1937-1938 un voyage en Inde qu'il qualifia de «moment décisif» de sa vie. Il y découvrit le bouddhisme qui le passionna en tant que thérapeute. Dans un texte de 1955, il louait «l'enseignement du Bouddha (qui) a pour thème central la guérison de la douleur grâce à un développement suprême de la conscience». Jung s'appuya en plusieurs points sur cet enseignement. Il préconisa, par exemple, la contemplation de mandalas dans la thérapie de la schizophrénie.

TopFoto/Roger-Viollet





Keystone/MaxPPP

HERMANN HESSE

«Siddhartha» lui valut le prix Nobel

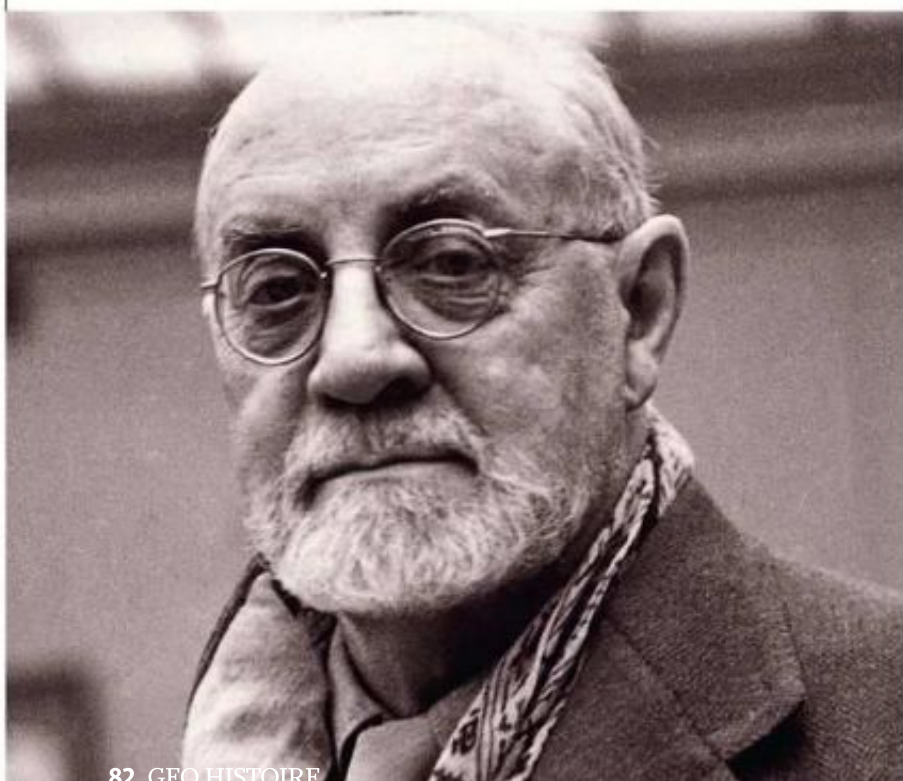
Né en 1877, ce descendant d'une famille de missionnaires allemands piétistes s'éloigna du christianisme pour plonger dans l'écriture. Après un voyage à Ceylan en 1912, il développa une œuvre marquée par sa quête spirituelle, dont le bouddhisme fut un jalon important. En témoigne son livre «Siddhartha», qui s'inspire du cheminement philosophique du futur Eveillé. Prix Nobel de littérature en 1946, Hesse est mort en 1962.



1912 – 2012 : CES ARTISTES

NOURRISSENT LEURS CRÉATIONS

D'INFLUENCES ZEN OU TIBÉTAINES

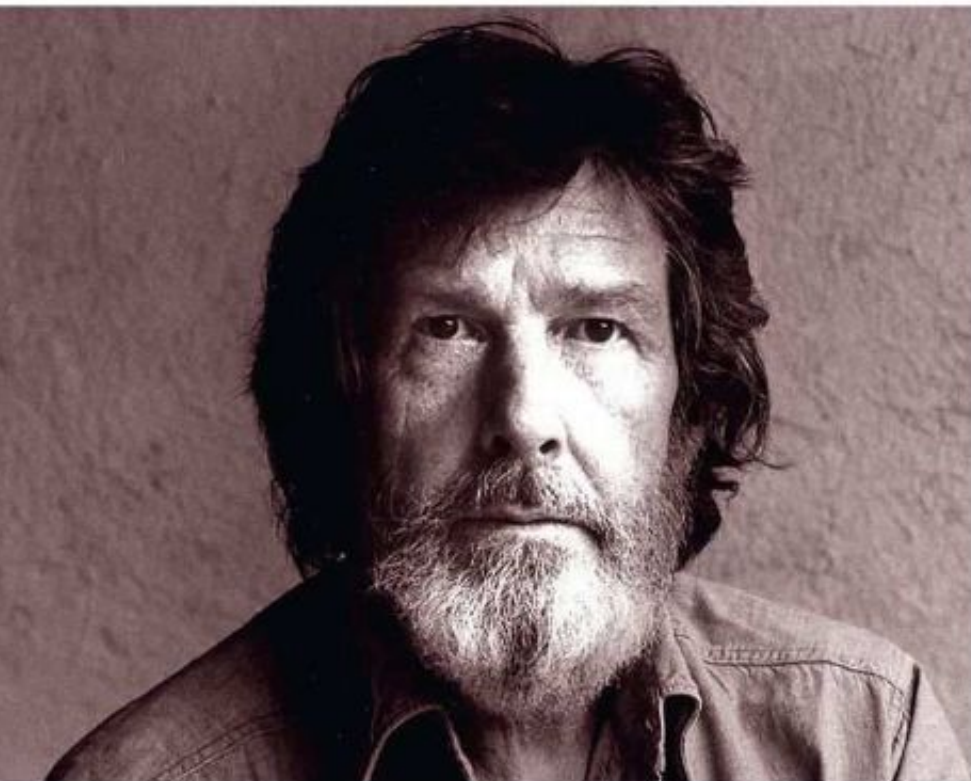


AGIP/Rue des Archives

HENRI MATISSE

En 1939, il dessina Bouddha au fusain

Ayant succombé, comme de nombreux peintres, à l'attraction pour les arts japonais, il rencontra à Nice, pendant la Première Guerre mondiale, le peintre Yoshio Aoyama, maître nippon de la couleur, qui devint son disciple et lui ouvrit les portes des spiritualités asiatiques. L'enseignement de Bouddha semble l'avoir marqué. Matisse dessina même en 1939 une tête de l'Eveillé au fusain. Engagé dix ans plus tard pour peindre la chapelle de Saint-Paul-de-Vence, il lança à Picasso : «Je ne sais pas si j'ai ou non la foi. Peut-être suis-je plus bouddhiste ? L'essentiel est de travailler dans un esprit proche de la prière.»



Ullstein Bild/Roger-Viollet

JOHN CAGE

Il s'est mis en quête du nirvana musical

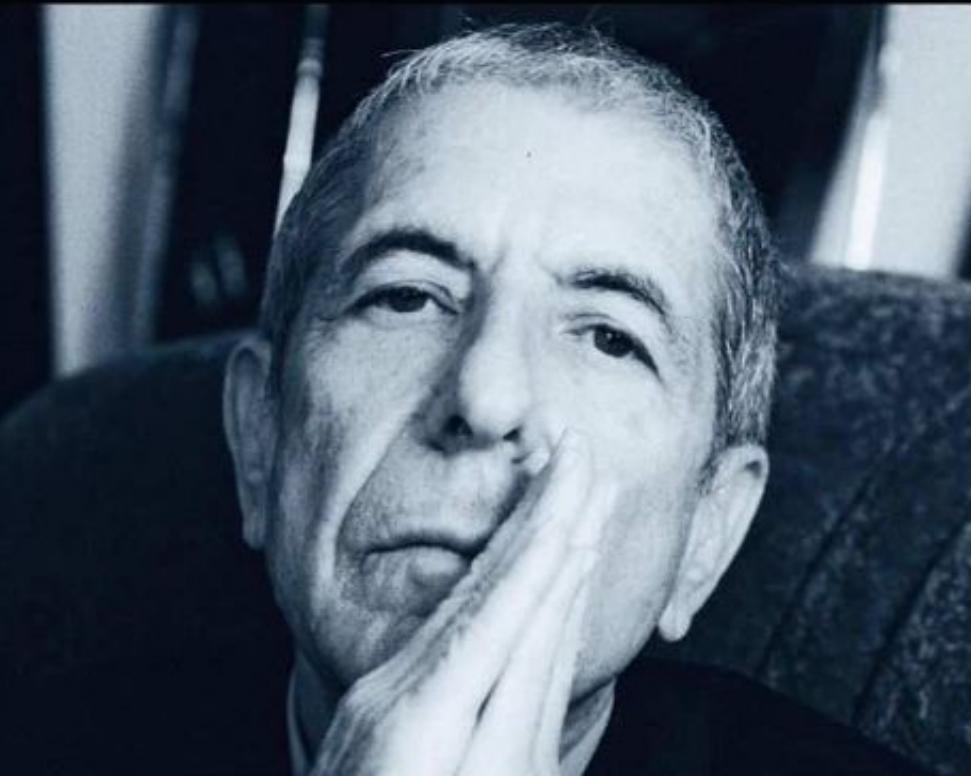
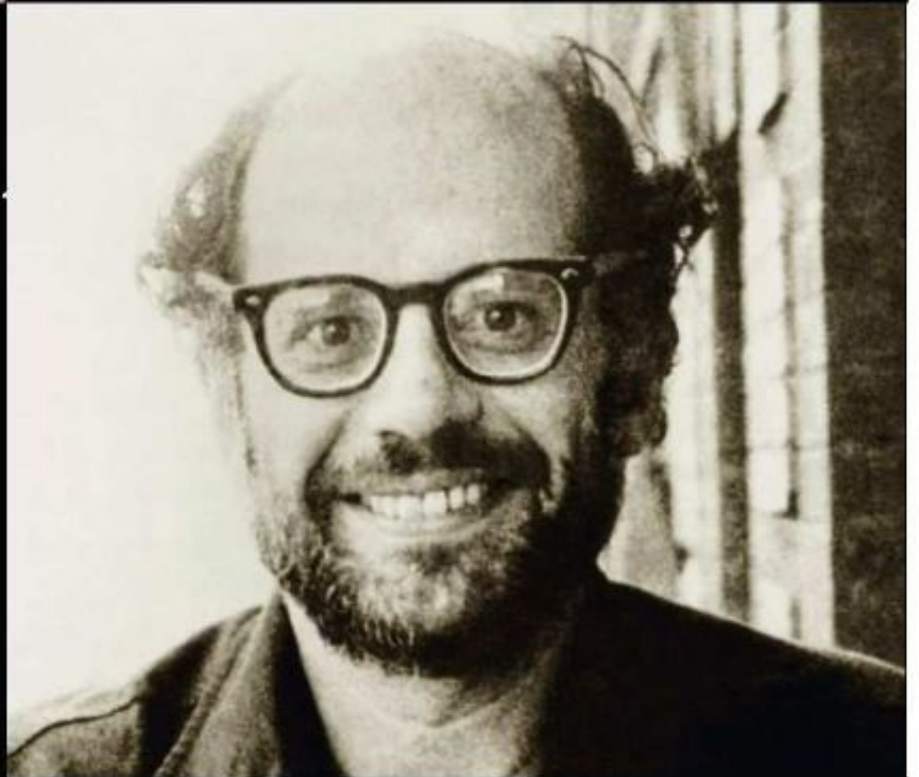
Né en 1912, le compositeur américain, élève de Schoenberg, fut initié au bouddhisme zen par l'essayiste japonais Daisetz Teitaro Suzuki, dont il suivit les cours à l'université Columbia de New York au début des années 1950. Sa fameuse pièce silencieuse «4'33» (créée en 1952), transcrite sur une partition vierge de toute note, peut être vue comme une illustration de la notion bouddhique du «non-agir».

ALLEN GINSBERG

Jack Kerouac l'a mené sur la Voie

Né en 1926, le poète américain, figure emblématique de la Beat Generation, fut initié par son ami Jack Kerouac. Approfondissant sa connaissance du bouddhisme, mais aussi de l'hindouisme, à l'occasion de ses voyages, il en nourrit ses écrits. «Le bouddhisme, déclara-t-il, est comme la poésie, une invitation à la méditation, une forme d'exercice spirituel.» Dans le milieu des années 1970, avec son maître, le sage tibétain Chögyam Trungpa, il créa l'université bouddhique Naropa, à Boulder (Colorado).

BCA/Rue des Archives



The Kobal Collection

LEONARD COHEN

Devenu moine, il est resté juif pratiquant

Cet auteur-compositeur-interprète célèbre, qui est aussi romancier et poète, est né à Montréal en 1934. En 1994, il s'est retiré dans un monastère bouddhique pendant cinq ans. Au Mount Baldy Zen Center, en Californie, il est devenu moine, sous le nom de Jikan («le Silencieux»). Tout en continuant à pratiquer la religion juive – les deux croyances n'étant absolument pas incompatibles à ses yeux.



**Au service
de l'armée**

Des moines bouddhistes transportent un faux blessé sur un brancard au cours d'un entraînement, en décembre 1941. Bientôt, la participation du clergé zen à l'effort de guerre sera plus active.

LA DÉRIVE

Dès la fin du XIX^e siècle, tournant le dos à leur doctrine pacifique, les bouddhistes japonais ont soutenu les agressions menées par leur pays en Chine et en Russie. Lors de la Seconde Guerre mondiale, ils ont même encouragé les opérations kamikazes.

FANATIQUE DU ZEN

«L'intrépidité des soldats japonais
face à la mort, écrit un moine, vient
de l'esprit et de la pratique du zen»





**Dernière prière
avant le sacrifice**

Ces kamikazes se recueillent devant un temple shinto, avant leur départ pour le combat, en 1944 ou 1945. Les religions furent utilisées par le pouvoir pour promouvoir sa politique. Les moines bouddhistes se montrèrent particulièrement zélés. Seule une infime minorité d'entre eux refusa de collaborer.

Pourquoi le bouddhisme zen, pacifique et tolérant, a-t-il connu des épisodes historiques si violents ? Pour mieux comprendre, revenons à ses origines. Il est issu du bouddhisme chan (du sanscrit «dhyana», méditation), apparu en Chine au tournant du VI^e siècle après J.-C. La tradition raconte que le premier maître chan, Bodhidharma, un vieux moine venu d'Inde, rencontra l'empereur des Wei du Nord et le stupéfia par ses réponses déroutantes. Puis il se retira pour méditer pendant neuf ans face à un mur. Durant cette période, il transmet son enseignement à Huike, son premier disciple, qu'il mena à l'éveil par un simple dialogue. Au bout de neuf ans, par la force de son regard, la muraille qui se dressait devant Bodhidharma s'effondra... Sa biographie est émaillée de bien d'autres épisodes fabuleux.

S'appuyant sur ce mythe fondateur, le Chan a affiné ses règles au fil des siècles. Les principes de base en sont l'accès à l'éveil par la méditation, qui supplante l'étude des sutras (les textes compilant l'enseignement de Bouddha). Chaque être humain a la possibilité d'atteindre l'illumination et l'usage des questions-réponses est privilégié pour y parvenir. Fort de cette démarche radicale, ce bouddhisme introspectif, méditatif, se répandit dans toute l'Asie orientale. En 1191, de retour de Chine, le moine japonais Eisai créa dans son pays l'école Rinzai, qui mêle zazen (méditation) et «koan», ces sentences poétiques, énoncées par les maîtres pour provoquer le satori (l'éveil). Trente ans plus tard, le moine Dogen fonda l'école Soto, qui s'appuie sur la pratique du zazen. Avec l'école Obaku plus récente (XVII^e siècle), le Soto et le Rinzai forment aujourd'hui les trois courants zen présents au Japon.

C'est au XX^e siècle que le zen a rencontré l'Occident. Des «passseurs» comme le professeur Daisetz Teitaro Suzuki (1870-1966) et le moine Taisen Deshi-

maru (1914-1982) ont sillonné l'Amérique du Nord et l'Europe pour propager la bonne parole. Nombre d'Occidentaux se sont alors enthousiasmés pour cette religion prônant la tolérance, le pacifisme et la compassion. Les dojos, havre de recueillement, se sont multipliés. Porté par la douce représentation des jardins de pierre, de la méditation, de la cérémonie du thé et des «koan», le zen a gagné une image de bienveillance, de sagesse et de sérénité.

Et voilà qu'en 1997, cette douceur vole en éclats. La publication du livre «Le Zen en guerre» (éd. du Seuil), par Brian Victoria, interloque adeptes et sympathisants occidentaux du zen. L'ouvrage de l'universitaire néo-zélandais, lui-même moine soto, décrit en effet un clergé zen aux antipodes des préceptes censés le guider. Il lève le voile sur la période 1868-1945, durant laquelle les autorités zen et les différents théoriciens de cette école ont soutenu la politique expansionniste impériale japonaise. Ils ont justifié notamment les nombreuses guerres que leur pays a déclenchées. Les conflits armés contre l'empire chinois (1894-1895), la Russie (1904-1905), la République de Chine (1937-1945) puis les États-Unis (1941-1945) ont bénéficié d'un soutien toujours plus actif et inconditionnel des autorités bouddhistes.

En 1941, les écoles Soto et Rinzai ont offert des avions à l'armée

Au-delà du réconfort spirituel aux populations civiles et aux combattants, que l'on était en droit d'attendre d'eux, les moines ont célébré des cérémonies pour favoriser les victoires militaires. Ils ont encadré les soldats dans des pratiques du zazen visant à «augmenter leur puissance de combat», et même mené des collectes de fonds pour soutenir l'effort de guerre. En 1941, l'école Soto a ainsi offert un avion de combat et deux avions-hôpitaux à l'armée, imitée peu de temps après par l'école Rinzai.

Pour comprendre un tel égarement, il faut remonter à la fin du XIX^e siècle. Tenu par le pouvoir comme une religion venue de l'étranger, n'incarnant pas pure-

TROIS GRANDES



Peter Newark's Pictures/Bridgeman

ment l'âme japonaise, le bouddhisme a subi dès le début de l'ère Meiji (1868) une persécution visant à l'éradiquer de l'archipel. Pour échapper à ce péril, le clergé zen s'est lancé dans une surenchère nationaliste : il a choisi la soumission et le zèle doctrinal, afin de démontrer sa fidélité à son «pays d'adoption». Et ce ne sont pas les rares opposants, comme la Ligue des jeunes bouddhistes pour le renouveau (1931-1937), qui ont troublé la belle unanimité. Ainsi, une abondante littérature s'est attachée à faire coïncider le bouddhisme zen avec la politique expansionniste du gouvernement impérial. Au début du XX^e siècle est apparu le concept de «bouddhisme de la voie impériale», dédié à la cause de l'État, et donc de l'empereur. A partir des années 1930, les écoles zen se sont ralliées à cette doctrine. Plus encore, le leitmotiv de la pensée zen de l'époque a été de légitimer l'usage de la force par le pouvoir. Le concept de «zen martial», à première vue oxymore absolu, a fleuri dans les textes. Dès la fin du XIX^e siècle, des moines n'ont pas hésité à affirmer que certaines guerres étaient acceptables, voire souhaitables, si elles étaient menées au nom d'une juste cause. La collaboration à la politique impériale a poussé les théoriciens zen à des démonstrations à l'opposé d'une école «enseignant l'amour

FIGURES AU SERVICE DE L'EMPEREUR ET DE BOUDDHA

L'amiral protégé par un bouddha

Togo Heihachiro (1848-1934) devint un héros lors des guerres contre la Chine et la Russie. Il affirma par la suite qu'Avalokiteshvara, le bouddha de la Compassion, l'avait protégé durant les batailles.



La Collection

L'officier qui exaltait le sacrifice

Sugimoto Goro (1900-1937), militaire et moine, fut tué au combat en Chine. Son livre, «Taigi» («Le Grand Devoir»), où il développa l'idée de guerre sainte et de sacrifice pour l'empereur, servait de bréviaire aux forces armées.



La Collection

Un grand moine devenu soldat

Parti sur le front comme aumônier bouddhiste lors de la guerre russo-japonaise, le moine Shaku Soên (1860-1919), admirateur du bushido, affirmait qu'accomplir son devoir sur un champ de bataille était un acte religieux.

et la miséricorde» (selon les propres mots de Suzuki).

La collusion des écoles bouddhiques avec les autorités n'était d'ailleurs pas un phénomène nouveau. «Ces écoles ont toujours été associées avec le pouvoir au Japon, explique l'orientaliste François Lachaud, directeur d'études à l'Ecole française d'Extrême-Orient. D'ailleurs, la critique du clergé bouddhiste est un thème récurrent depuis le XIII^e siècle. Au XVIII^e siècle, un moine zen qui retourne à la vie laïque à Kyoto pour se consacrer à l'art du thé écrit : "Huit ou neuf moines sur dix que je rencontre sont corrompus, ne fréquentent que des grandes familles et sont très fiers de posséder de luxueux services à thé." Cette idée du clergé zen associé aux élites et volontiers collaborateur est assez conforme à la vérité.»

Mais ce n'est pas seulement par intérêt que le zen s'est mis au service du pouvoir impérial. Il y a peut-être eu aussi une confusion entre la spiritualité de cette école bouddhique et le projet belliciste japonais. Dans le Japon impérial des XIX^e et XX^e siècles, «on demandait à l'Etat d'être un grand corps où l'individualité devait être résorbée, poursuit François Lachaud. L'idée d'abandon de soi présente dans le zen se prêtait peut-être plus facilement à une dérive idéologique que d'autres écoles.» Ce «lâcher-prise», cet abandon de

soi propre à la spiritualité zen, et l'indifférence à la mort qui y est professée avaient d'ailleurs déjà nourri les guerriers japonais à travers le bushido, le code d'honneur des samourais, dès le XII^e siècle. En 1906, Suzuki rappelait ce lien entre zen et bushido dans son essai «La Secte zen du bouddhisme» : «La philosophie de la vie du bushido ne diffère en rien de celle du zen. Le calme, pour ne pas dire la joie du cœur au moment de la mort, qu'on peut aisément observer chez les Japonais, l'intrépidité que les soldats japonais montrent en général face à la mort, le fair-play envers l'adversaire, tellement recommandé par les enseignements du bushido, tout cela vient de l'esprit de la pratique du zen, en aucun cas de la conception aveugle et fataliste de la vie qu'on prête parfois aux Orientaux.»

Aujourd'hui, le clergé a fait son mea culpa sur cette période

Lorsque éclata la guerre du Pacifique, le zen renoua avec cette rhétorique martiale, l'amplifiant jusqu'à la folie... Ainsi, le moine Harada Daiun Sogakun, préparant en 1939 ses compatriotes au combat : «Si on vous ordonne de marcher : une, deux, une, deux ! Ou de tirer : bang, bang ! C'est là la manifestation de la plus haute sagesse de l'éveil. L'unité du zen et de la guerre se propage jusqu'aux confins de la guerre sainte qui est

maintenant en cours.» Et, aux derniers mois du conflit, après la création des Unités spéciales d'assaut et la généralisation des kamikazes, le clergé bouddhiste persista dans sa fuite en avant. Ainsi, les kamikazes devinrent-ils aux yeux du moine soto Masunaga Reiho (1902-1981) la manifestation du zen sans ego et même une façon de parvenir à l'éveil : «La source de l'esprit des Forces spéciales d'assaut réside dans la négation du soi individuel et la renaissance de l'âme qui prend sur elle-même le fardeau de l'Histoire.»

Après la capitulation de 1945, il fallut plusieurs décennies aux autorités du clergé zen pour reconnaître ces errements. Puis le repentir vint, lucide. Cherchant à explorer ce «trou noir» du bouddhisme zen, Otaki Myôgen, le directeur administratif de l'école Soto, écrivit notamment : «A partir de l'ère Meiji, notre secte a coopéré aux entreprises guerrières et fait cause commune avec l'Etat(...). Nous nous sommes trompés à deux égards. Tout d'abord, nous avons subordonné les enseignements bouddhiques aux doctrines qui sous-tendaient la politique nationale. Ensuite, nous avons entrepris de priver d'autres peuples de leur dignité et de leur identité nationale. Nous promettons solennellement de ne plus jamais renouveler ces erreurs.» ■

THIERRY LEMAIRE



BHIMRAO RAMJI AMBEDKAR

Il rendit
aux intouchables
leur dignité

**Enfin prophète
en son pays...**

Ambedkar (ici en 1946) a réintroduit le bouddhisme en Inde, où il avait quasiment disparu. Rebaptisée en 2003, sa ville natale de Mhow (Etat du Madhya Pradesh) porte aujourd'hui son nom.

Le 14 octobre 1956, pour échapper à l'humiliant système des castes, 400000 hindous se convertirent au bouddhisme. A leur tête, un politicien charismatique qui avait renoncé à son poste de ministre pour défendre leur cause.



Les ambiguïtés du Mahatma Gandhi

A Bombay, fin 1931, un prêtre célèbre ici une « prière du feu » pour Gandhi. Ce dernier menait alors une grève de la faim pour dénoncer la situation des intouchables. Pourtant, il ne voulait pas s'attaquer au système des castes.

AMBEDKAR, EN TANT
QU'INTOUCHABLE,
AVAIT SUBI LUI-MÊME
D'INNOMBRABLES
VEXATIONS DANS
SON ENFANCE

La ville de Nagpur, située au centre de l'Inde, s'éveille au son d'une rumeur qui, bientôt, se fera entendre à des kilomètres à la ronde. Depuis l'aube, des centaines de milliers d'intouchables se dirigent vers le parc Diksha Bhumi. Venus en train, en voiture, à mobylette, ils arrivent de toutes les provinces du pays. Certains ont même fait le voyage à pied : en famille, par villages entiers, ils ont marché pendant des semaines. La plupart ont vendu le peu de biens qu'ils possédaient. Vêtus de blanc, ils avancent par milliers, des chants plein la bouche et le cœur gonflé d'espoir et de joie. Ce jour, le 14 octobre 1956, est celui de leur renaissance. Dans quelques heures, 400 000 d'entre eux, hommes, femmes, enfants, vont prêter serment à Bouddha. Dans quelques heures, ils ne seront plus des intouchables, mais deviendront des êtres humains à part entière. Leurs banderoles et leurs cris de joie sont dédiés à la gloire de Bouddha et de Babasaheb, leur leader, de son véritable nom Bhimrao Ramji Ambedkar. L'histoire de cet homme est celle de la lutte contre une injustice érigée en système social immuable.

Né en 1891, dans la province du Maharashtra, Ambedkar est un intouchable. Dans la société hindoue, ces «dalits», «opprimés» comme on les désigne aujourd'hui officiellement, sont exclus du système des castes. Dès lors, ils sont non seulement soumis à une discrimination économique, sociale et juridique mais souffrent de vexations quotidiennes. Leur contact est réputé «polluer» les autres hindous, y compris de manière indirecte. Ainsi, un brahmane (membre de la caste la plus haute) ne toléra même pas que l'ombre d'un intouchable l'effleure.

A l'époque où Ambedkar était enfant, l'accès à l'école était impossible pour les hors-castes et l'apprentissage du sanscrit, la langue des dieux et des «Védas» (le corpus des textes révélés de la tradition hindoue), leur était interdit. Néanmoins, en raison de son statut particulier de fils d'un soldat de l'Empire britannique, le jeune Ambedkar put entamer un parcours scolaire. Et connaître ses premières humiliations. Contraint de s'asseoir en dehors de la classe, à même le sol, il était l'objet du dégoût de ses camarades comme de ses professeurs qui refusaient de lui adresser la parole ou de corriger ses exercices. Son intelligence et la volonté de fer dont il faisait preuve attirèrent cependant l'attention de

K.A. Keluskar, l'un des enseignants, qui, avec l'appui du maharadjah de Baroda, allait dès lors le soutenir dans son parcours. Ambedkar put ainsi entamer une carrière universitaire, jusqu'alors impensable pour un hors-caste, avant d'aller parfaire son éducation aux Etats-Unis, à l'université de Columbia, puis en Angleterre, à la London School of Economics. Il étudia la philosophie, l'anthropologie, la sociologie, l'économie, et rentra en Inde en 1923, avec un diplôme d'avocat et une foi profonde en la démocratie.

Déterminé à faire de l'émancipation des hors-castes le combat de sa vie, il commença par fonder l'Association des victimes de l'ostracisme, dont le but était de favoriser l'éducation des intouchables. Devenu leur porte-parole, il mena de grandes campagnes pacifiques pour revendiquer le droit de boire aux fontaines publiques et l'accès aux temples hindous. En 1927, devant des milliers d'intouchables, il brûla le «Manusmriti», le livre de loi hindou, et appela à l'abolition des castes. Ambedkar galvanisait les foules et rassemblait de plus en plus de partisans lors d'actions de désobéissance civile qui se poursuivirent jusqu'en 1935. ●●●



Margaret Bourke-White/Time & Life Pict.-Getty

178 millions de hors-castes en 1996

Au centre de l'image, cet intouchable porte la coiffe du nouveau marié, dans la roulotte familiale, vers 1946. Si le terme «intouchable» a été interdit par la Constitution, en 1996, les hors-castes étaient encore 170 millions.

Roger-Viollet

●●● Convaincu que le pouvoir politique était la seule voie d'émancipation, il réclama un électorat séparé et des sièges réservés pour les intouchables. Son éloquence avait un large impact auprès des Britanniques, qui le soutinrent dans sa démarche. En revanche, le Parti du Congrès, parti indépendantiste dirigé par Nehru, s'opposa fermement à son projet. Gandhi, alors emprisonné, jugeait que ce statut électoral particulier menaçait l'unité des Indiens. Bien qu'ayant toujours défendu la cause des intouchables (qu'il appelait «harijan» – enfants de Dieu) et ayant participé à de nombreuses campagnes pour autoriser leur accès aux temples, Gandhi était attaché à la tradition et au système des castes dans lequel il voyait un gage d'harmonie. Si ce système aboutissait à l'exclusion d'une partie du peuple, c'était, à ses yeux, parce qu'il avait été perverti. Il prôna donc une réforme pour intégrer les intouchables au système des castes. Mais s'il s'attaquait ainsi à la discrimination religieuse, il ne remettait nullement en cause la hiérarchie sociale. Dans son livre «Dr Ambedkar, leader intouchable et père de la Constitution indienne» (Presses de Sciences-Po, 2000), Christophe Jaffrelot, politologue et spécialiste de l'Asie du Sud, va jusqu'à parler de «préjugés de haute caste» chez Gandhi. Pour Ambedkar, l'intouchabilité et l'existence de castes constituaient bien un seul et même problème, consubstantiel à l'hindouisme. Il n'y avait pas de salut pour les intouchables dans cette religion, et il aurait été vain d'abolir l'intouchabilité sans abolir les castes.

Ambedkar a été l'architecte principal de la première Constitution de l'Inde libre

Le bras de fer entre les deux hommes dura plusieurs mois et donna lieu à une série de rencontres. Face à la pression du Parti du Congrès, Ambedkar fut contraint de renoncer à ses revendications et, en septembre 1932, il signa le pacte de Poona qui, s'il accordait des sièges aux intouchables dans les assemblées provinciales, rejetait le principe de l'électorat séparé, qui leur aurait garanti une meilleure représentation. Après cet échec, Ambedkar commença à réfléchir à l'impact politique d'une conversion de masse. En 1935, à Yeola, il déclara que, bien que né hindou, il ne mourrait pas hindou. Il étudia la possibilité d'une conversion au christianisme, à l'islam ou au sikhisme. Le bouddhisme n'était pas encore cité. Sa démarche inquiéta les leaders du Parti du Congrès : une conversion en masse des intouchables signifierait une baisse considérable du poids numérique des hindous et une mise en péril de leur pouvoir politique, en faveur des autres communautés religieuses. Finalement, Ambedkar ne prit pas ce risque et céda une nouvelle fois. Mais il poursuivit son combat politique. En 1947, Nehru le nomma ministre de la Justice dans le premier gouvernement de l'Inde indépendante et le propulsa à la tête du comité chargé de rédiger la Constitution. Ironie de l'histoire : un

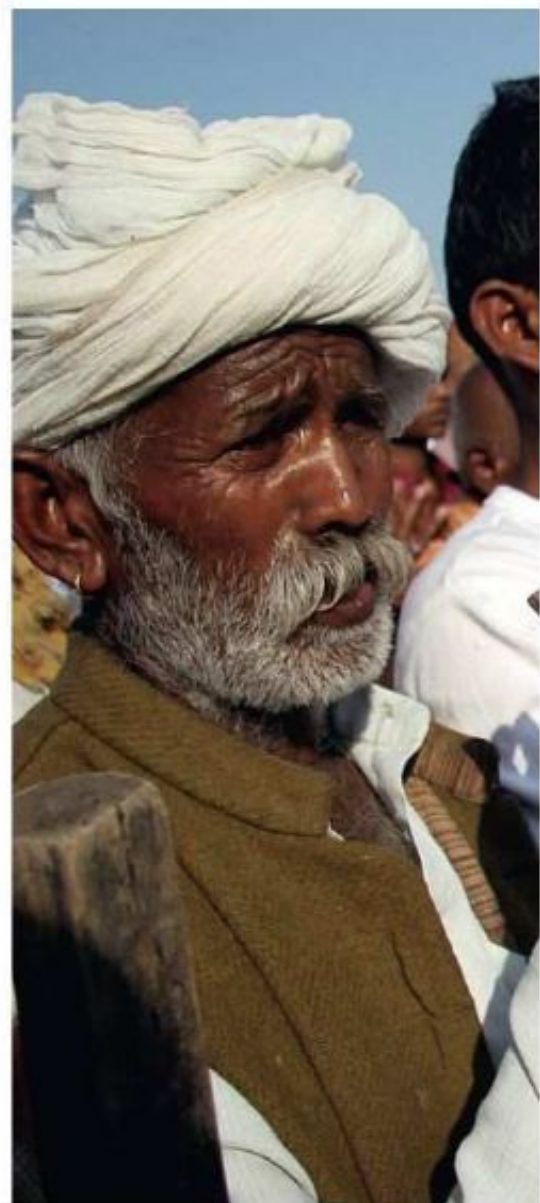
intouchable devenait l'architecte principal de la première Constitution de l'Inde libre. Promulguée le 26 janvier 1950, celle-ci abolissait l'intouchabilité et condamnait toute discrimination fondée sur la caste, la race ou le sexe. Pour Ambedkar, cependant, cela n'était pas suffisant. Il pressentait en effet que les traditions seraient plus fortes que la loi. Pour réformer en profondeur la société, il proposa un code civil d'inspiration occidentale qui remettait en cause les pratiques traditionnelles, notamment celles touchant au mariage, au divorce et à la succession. Nehru, qui partageait sa volonté de modernisation de la société indienne, soutint ce projet. Cependant, sous la pression des traditionalistes, il finit par reculer. Le 27 septembre 1951, Ambedkar démissionna du gouvernement.

Durant toutes ces années de lutte politique, Ambedkar n'avait pas oublié la promesse faite en 1935, et sa quête spirituelle l'avait finalement conduit vers le bouddhisme. Sa rencontre avec cette religion était ancienne puisqu'à l'âge de 16 ans, il s'était vu offrir une biographie de Bouddha par

Les conversions se poursuivent

Ces milliers d'intouchables ont décidé de se tourner vers le bouddhisme. Symboliquement, leur conversion, à Nagpur, a été organisée le 14 octobre 2006, jour du 50^e anniversaire de celle d'Ambedkar.

Pour protéger l'hindouisme et son système social de ce genre de défection massive, plusieurs Etats indiens ont promulgué des lois rendant plus difficile le changement de religion.



APRÈS HUIT SIÈCLES D'ABSENCE, LE BOUDDHISME A REPRIS PIED EN INDE GRÂCE À CET HOMME



Keluskar, son professeur. En Inde, le bouddhisme avait quasiment disparu à la fin du XII^e siècle, mais depuis les années 1870, on constatait un regain d'intérêt chez certains intellectuels anglophones, tel Keluskar, le maître et protecteur d'Ambedkar. Ce mouvement vers le bouddhisme était la conséquence notamment des travaux d'archéologues, tel Alexander Cunningham, qui rappelaient à l'Inde qu'elle était la terre natale de Bouddha.

Dès 1948, dans son livre «The Untouchables», Ambedkar développa une théorie selon laquelle les intouchables avaient été les premiers habitants de l'Inde, avant sa conquête par les peuples aryens. Et ces autochtones, toujours selon lui, avaient été les premiers à suivre l'enseignement de Bouddha au VI^e siècle avant notre ère, de même que les derniers à demeurer fidèle à sa doctrine lorsque l'hindouisme avait supplanté le bouddhisme. Selon cette théorie, l'intouchabilité était ainsi le résultat de la réaction brahmanique contre ces populations bouddhistes refusant de se soumettre.

Il a respecté in extremis son vœu, prononcé vingt et un an plus tôt, de ne pas mourir hindou

Dès lors, le retour au bouddhisme permettrait aux intouchables de renouer avec leur héritage culturel et historique tout en s'émancipant de l'oppression hindoue. A partir de 1951, Ambedkar commença à rédiger «The Buddha and His Dhamma», ouvrage dans lequel il expliquait le bouddhisme dans un langage clair. Il consacra les années suivantes à la propagation de cette doctrine. Puis le 14 octobre 1956, ce chemin vers la conversion trouva son accomplissement. Ce jour-là, Ambedkar prit refuge dans les Trois Joyaux – Bouddha, le Dharma (son enseignement) et le Sangha (la communauté des bouddhistes) – et fit sien les cinq préceptes : ne pas tuer, ne pas voler, s'abstenir de relations sexuelles illégitimes, ne pas mentir et ne pas consommer d'alcool. A sa suite, les 400 000 intouchables rassemblés à Nagpur prêtèrent le même serment. Bhimrao Ramji Ambedkar mourut en décembre de la même année, à 64 ans. Il n'avait été bouddhiste que pendant huit semaines – assez, cependant, pour respecter son vœu de ne pas mourir hindou. En 1956, au moment de son décès, 700 000 intouchables étaient déjà devenus bouddhistes, libérés de l'enfer des castes. Des centaines de milliers suivirent. D'après le moine Sangharakshita, auteur de «Ambedkar and Buddhism», on comptait plus de 3 millions de bouddhistes en Inde en 1961, en majorité d'anciens intouchables. Sur ce nombre, 2,8 millions vivaient dans l'Etat du Maharashtra, terre d'origine d'Ambedkar, où ils n'étaient que 2 400 dix ans auparavant. D'après le recensement de 2001, ils sont désormais 7,9 millions en Inde. Grâce à Ambedkar, après huit siècles de silence, la voix de Bouddha a trouvé un nouvel écho sur la terre de ses origines. ■

VALÉRIE KUBIAK



TIBET

Le conservatoire de la sagesse

Le petit royaume himalayen adopta le bouddhisme à partir du VII^e siècle et en fit peu à peu sa religion d'Etat. Symbolisé par le dalaï-lama, il devint un phare spirituel pour les croyants du monde entier.

PAR FABRICE MIDAL (AVEC CYRIL GUINET)



Cette fresque du monastère tibétain de Drepung retrace l'histoire de Tshongkhapa (1357-1419), fondateur de l'école bouddhique Gelugpa, dite aussi des Bonnets jaunes. Avec le soutien militaire des Mongols, ses héritiers finirent par s'imposer au XVII^e siècle face à l'école dite des Bonnets rouges qui ne reconnaissait pas l'autorité du dalaï-lama.

Au VII^e siècle de notre ère, Songsten Gampo, trente-troisième roi du Tibet, a maté des révoltes seigneuriales, unifié les tribus belliqueuses de son pays, conquis le Népal et même une partie de l'empire chinois. Ce n'est pourtant pas grâce à ses mérites militaires que l'histoire a retenu son nom, mais bien parce qu'il est à l'origine de la première diffusion du bouddhisme au «Pays des neiges». Née sur les contreforts de l'Himalaya, la doctrine de Bouddha s'était répandue au sud dans tout le sous-continent indien, à l'est et au nord de la Chine, et à l'ouest du Pakistan, mais jamais, avant Gampo, elle n'avait atteint le Toit du monde. Les «Annales tibétaines», une longue chronique historique rédigée en tibétain ancien sur un rouleau de plus de 4 mètres de long, retrouvé en 1900 dans une grotte, racontent comment ce pays s'est très lentement converti au bouddhisme.

Tout commence en 641. Après plusieurs années de guerre, l'empereur de Chine propose la paix à Songsten Gampo. Pour sceller l'accord, il lui offre une de ses nièces en mariage, la princesse Wencheng. La nouvelle épouse s'installe au Tibet, apportant avec elle les premières briques de thé séché, l'alcool de riz, la bière, le papier et l'encre, mais aussi une statue de Siddhartha Gautama, témoignage de sa foi. Le roi Gampo doit être séduit par la doctrine du Bouddha, puisqu'il fait construire douze temples, dont le célèbre Jokhang à Lhassa, et couvre son pays de monuments religieux. Et comme la langue tibétaine ne possède pas encore de forme écrite, il dépêche une délégation en Inde, chargée de la concevoir sur le modèle du sanscrit. Ce qui permettra de traduire plus aisément, et plus fidèlement, l'ensemble des textes indiens sacrés.

Les guerriers de l'Himalaya furent d'abord hostiles à cette religion

Cependant, entré au Tibet grâce à ses élites, le bouddhisme peine tout d'abord à conquérir le peuple. En effet, celui-ci reste attaché au bön (on prononce beun), la religion ancestrale du pays, qui mêle animisme et chamanisme. Les Tibétains d'alors sont, en outre, des guerriers que la non-violence prônée par le bouddhisme rebute. Aussi, à la mort de Gampo, en 650, retournent-ils rapidement à leur ancienne foi.

Ce sont les Arabes qui, un siècle plus tard, vont provoquer indirectement le

retour du bouddhisme au Tibet. En 751, l'expansion islamiste pousse les populations bouddhistes du Turkestan chinois à chercher refuge sur le plateau himalayen. Par chance pour eux, le souverain Trisong Détsen, qui règne à cette époque sur le Tibet, est attiré par cette doctrine. Il invite à sa cour le moine et lettré indien Shantarakshita, et surtout Padmasambhava, «Né du lotus», un érudit qui sera considéré plus tard comme le deuxième bouddha par les Tibétains. C'est à lui qu'on attribue la paternité du «Bardo Thodol», dont une partie sera traduite et publiée au début des années 1930 en Occident, et qui connaîtra un immense retentissement sous le titre de «Livre des morts tibétain»...

Padmasambhava supervise également la construction de Samyé, le premier monastère du pays, au sud-est de Lhassa, qui devient, dès 774, un grand centre de culture bouddhique. Les sept premiers moines tibétains y sont consacrés, et une assemblée de traducteurs s'y installe pour collectionner, compiler et traduire les textes sacrés venus de Chine ou d'Inde. Selon le tibétologue Per Kværne, «la traduction en un temps étonnamment court de la vaste littérature du bouddhisme en langue tibétaine et la restitution précise de toute la terminologie technique et philosophique extrêmement compliquée sont à mettre au rang des grandes réussites intellectuelles de l'histoire de l'humanité.» Les Tibétains fondent ainsi un véritable conservatoire du bouddhisme, on pourrait même parler d'une arche de Noé spirituelle, car aujourd'hui certains écrits décisifs de cette tradition ne nous sont connus que dans leur traduction tibétaine – les originaux en sanscrit ayant tous été détruits.

En 779, sous le règne de Trisong Détsen, le bouddhisme devient religion d'Etat. Comme dans tous les pays où elle s'est diffusée, loin de nier les dieux qui lui préexistent, ou de chercher à les détruire, la tradition bouddhique les

intègre. Au Tibet, elle s'enrichit donc des apports du bön. Sous son influence, elle adopte plusieurs concepts nouveaux, comme par exemple celui de l'existence d'un royaume des morts. Et cette fois, le bouddhisme ne disparaît pas lorsque cède le roi qui l'a imposé. Au IX^e siècle, un nouveau monarque extrêmement pieux, Tri Ralpachen, poursuit l'œuvre de son grand-père, Trisong Détsen. Il commande des nouvelles traductions des textes sacrés, insistant auprès des lettrés pour qu'ils les rendent accessibles au plus grand nombre. La légende prétend que Tri Ralpachen aurait fait construire, durant son règne, un millier de temples dans son royaume.

En 842, le roi Langdarma fut assassiné par un moine

Les chiffres réels sont certainement moindres mais l'expansion du bouddhisme est à l'époque bien réelle et provoque des heurts entre les bouddhistes et les pratiquants restés fidèles à la religion bön. Ces discordes existent au sein même de la famille royale. En 838, le roi Tri Ralpachen meurt, assassiné par son frère, Langdarma, farouche adversaire du bouddhisme. Par rejet des croyances de son frère, Langdarma fait profaner les temples, oblige les moines à se défroquer, et bannit les philosophes indiens. Quatre ans plus tard, en représailles, Langdarma est à son tour tué par un moine bouddhiste. Suivant les témoins, ce dernier lui aurait tendu un piège, l'approchant en cachant un arc sous ses vêtements.

Il s'ensuit un siècle de luttes politiques marquant la fin de la première diffusion du bouddhisme au Tibet. Mais une fois de plus, cette foi renaît de ses cendres, deux siècles plus tard, lorsque les tensions politiques se sont apaisées. La deuxième phase de diffusion de la foi débute avec l'arrivée au Tibet du moine indien Atisha, en 1042. A la même époque, apparaît un nouveau grand maître, Jetsun Milarepa, qui sera vénéré ultérieurement comme saint bouddhiste ●●●

CERTAINS TEXTES CRUCIAUX DE
LA TRADITION N'EXISTENT PLUS
QUE DANS LEUR VERSION TIBÉTAINE

XII^e siècle

LE YOGI MILAREPA EST VÉNÉRÉ COMME UN SAINT



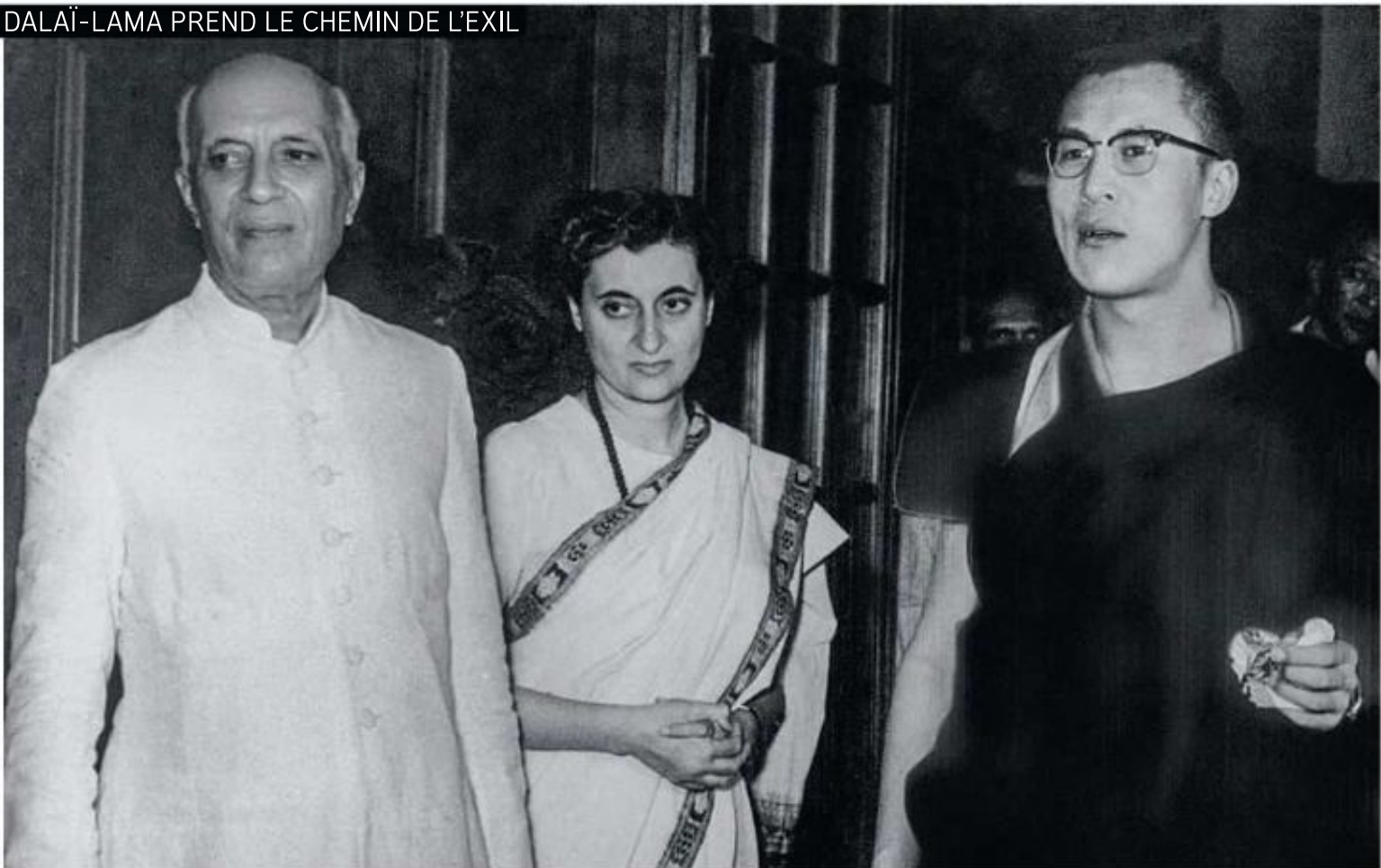
Ce thangka (peinture portative tibétaine) datant de la fin du XVIII^e siècle évoque la figure du grand maître Jetsun Milarepa (1052-1135). Cet ermite, vénéré comme un saint, joua un rôle majeur dans la deuxième phase de diffusion du bouddhisme au Tibet. Ses «Cent Mille Chants» comptent parmi les textes majeurs de la poésie mondiale : ils ont en particulier influencé le Français René Char.

Musée Guimet, Paris/RMN - Grand Palais

1959

LE QUATORZIÈME DALAÏ-LAMA PREND LE CHEMIN DE L'EXIL

Le dalaï-lama rend visite au Premier ministre indien Nehru (ici avec sa fille Indira Gandhi). Intrônisé un mois après le début de l'intervention de l'armée chinoise au Tibet en 1950, Tenzin Gyatso a été forcé de s'exiler en Inde en mars 1959. Près de 80 000 de ses compatriotes l'ont suivi vers sa nouvelle résidence de Dharamsala, en Inde, devenue le siège du gouvernement tibétain en exil.



AGIP/Rue des Archives

1991

IL INCARNE LA RÉSISTANCE AUX YEUX DU MONDE ENTIER

Dans sa résidence de Dharamsala (extrême nord de l'Inde), le dalaï-lama offre à Danielle Mitterrand, présidente de l'association France Libertés, la khata (l'écharpe blanche). Figure du dialogue inter-religieux, le saint homme a été élu prix Nobel de la paix en 1989. En mars 2011, il a mis fin à son mandat politique. Il considère l'institution des dalaï-lamas dépassée, estimant qu'elle doit laisser place à la démocratie.



Douglas Curran/AFP

●●● du Tibet – au même titre que Padmasambhava. Sa vie sera racontée plus de trois siècles après sa mort. Dans cette version, forcément enrichie de merveilleux, Milarepa apprend auprès d'un sorcier la magie noire qu'il utilise pour se venger de son oncle, ce dernier ayant usurpé ses biens. Après avoir rencontré Marpa, un maître bouddhiste et grand traducteur, Milarepa part vivre nu, en anachorète, dans les montagnes de l'Himalaya... Difficile de faire la part du vrai dans ce récit, mais ce qui est certain, c'est que Milarepa fut un grand pratiquant de la méditation et qu'il a dispensé son enseignement sous forme de chants poétiques, qui ont été ensuite colportés à travers le pays par des disciples, des saltimbanques et des troubadours. Le «Gourboum» («Les Cent Mille Chants»), recueil des poèmes qui lui sont attribués, deviendra un texte majeur du bouddhisme, et au-delà, de la spiritualité et de la poésie mondiales : il influencera directement, au XX^e siècle, des artistes comme le poète René Char, ou le sculpteur Constantin Brancusi. Milarepa présente ainsi la figure d'un criminel devenu saint, le premier Tibétain à avoir mené sa quête du nirvana sans s'être rendu en Inde.

Les Bonnets jaunes bénéficiaient du soutien de l'Empire mongol

Cette fois, plus rien ne viendra contre-carrer l'expansion bouddhique au Tibet. Partout des monastères s'établissent. Ils ne sont pas seulement des lieux de retraite et de prière, mais participent d'un système qui présente certains points communs avec le système féodal du Moyen Âge occidental. Les moines, qui ont reçu des terres par dotation, les font exploiter et l'on trouve une situation fortement hiérarchisée. Au XIV^e siècle, le bouddhisme s'est définitivement imposé et la société tibétaine est devenue largement monastique : un homme sur cinq appartient au clergé.

Au XV^e siècle, le réformateur Tsong Khapa crée l'ordre des Gelugpas, les «Vertueux», qui met l'accent sur la discipline éthique la plus scrupuleuse. Pour bien se différencier des moines traditionnellement coiffés de rouge, les Gelugpas portent un bonnet de couleur jaune. Afin d'asseoir leur suprématie, les Bonnets jaunes vont bientôt bénéficier d'un allié de poids : l'Empire mongol. Depuis plusieurs siècles, les lamas (hauts dignitaires du bouddhisme tibétain) entretiennent de bonnes relations avec les guerriers des steppes. En 1578, Altan

À LA MANIÈRE DU VATICAN, LE TIBET EST DEVENU UN SYMBOLE RELIGIEUX UNIVERSEL

Khan, un des chefs mongols, décide de se convertir au bouddhisme. Tout son peuple est sommé d'en faire autant. Le supérieur du monastère de Drépoung, le lama Seunam Gyamtso, est chargé de la cérémonie qui se déroule dans un faste incroyable, sur les rives du lac Kokonor (aujourd'hui lac Qinghai Hu), au nord-est du Tibet. Le lama en profite pour déclarer qu'Altan Khan est la réincarnation de Kubilaï Khan, le petit-fils de Gengis Khan, ce qui lui confère aussitôt prestige et autorité sur les autres dirigeants.

Echange de bons procédés, Altan Khan nomme Seunam Gyamtso, à son tour, «Lama grand comme l'océan». En mongol, océan se dit «dalaï». Le religieux devient ainsi le premier dalaï-lama de l'histoire. Le soutien des Mongols ne suffit cependant pas aux Bonnets jaunes pour prendre le pouvoir dans l'église tibétaine, car les bonnets rouges refusent de reconnaître l'autorité de ce dalaï-lama. La situation s'envenime jusqu'à ce que, au début du XVII^e siècle, tout le pays bascule dans la guerre civile. Les Bonnets jaunes appellent alors leur allié mongol à la rescousse. En 1640, l'empereur Güshi Khan envahit le pays et place le Lobsang Gyatso, cinquième dalaï-lama, à la tête de l'Etat. Celui-ci concentre dès lors entre ses mains les pouvoirs temporel et spirituel.

Après 1949, les maîtres exilés en Occident ont fait des milliers d'émules

La première et unique théocratie bouddhique de l'histoire est née. Lobsang Gyatso fait construire à Lhassa le somptueux palais de Potola, célèbre pour sa façade rouge et blanche et son dôme à lamelles d'or, qui devient dès lors la résidence des dalaï-lamas. Une forteresse que Tenzin Gyatso, quatorzième et actuel dalaï-lama, a dû fuir dix ans après l'invasion de son pays par la Chine communiste.

Intronisé en 1950, un mois après le début de l'invasion du Tibet par l'armée

rouge, ce moine de l'école Gelugpa s'est exilé en 1959 à Dharamsala, dans l'extrême nord de l'Inde, où il a fondé le gouvernement tibétain en exil. Ayant longtemps milité pour l'indépendance, il a fini par adopter une position moins radicale et défend aujourd'hui l'autonomie du Tibet comme province au sein de la République populaire de Chine.

Considéré par un grand nombre de ses compatriotes comme une émanation de Tchenrezi, le bodhisattva de la compassion, Tenzin Gyatso, l'actuel dalaï-lama, est devenu une personnalité spirituelle d'envergure planétaire, sans doute grâce à son charisme propre et à son discours, imprégné de sa foi millénaire. Alors qu'on s'attendrait de sa part à des paroles haineuses, ou tout au moins de revanche, contre ceux qui oppriment son pays, le dalaï-lama tient, au contraire, un discours d'amour et de paix qui frappe les esprits malgré l'exiguïté du royaume dont il est issu. Il a d'ailleurs reçu le prix Nobel de la paix en 1989.

Son exil et celui d'un nombre important de grands maîtres ont permis à l'Occident de découvrir la richesse du bouddhisme tibétain, qui a intégré les traditions les plus diverses de cette foi : par son monachisme, il se rattache à la tradition la plus ancienne de l'Hinayana, «le Petit Véhicule». Par sa philosophie et son éthique, il appartient au Mahayana, «le Grand Véhicule». Enfin, ses diverses pratiques tantriques, qui ont peu à peu disparu partout ailleurs en Asie, le rattachent au Vajrayana, «le Véhicule de Diamant».

Ainsi, comme le Vatican et la chapelle Sixtine incarnent le génie du christianisme, le Tibet incarne celui du bouddhisme, avec ses innombrables manuscrits uniques, ses chants sacrés mystérieux, ses arts statuariques ou encore ses thangkas (peintures sur soie portatives)... Des richesses artistiques et spirituelles qui ont changé la vie de centaine de milliers d'Occidentaux. ■

PAR FABRICE MIDAL (AVEC CYRIL GUINET)



«Shangri-La par la route du thé et des chevaux», de Michael Yamashita, National Geographic, 39,90 €.



PHOTOGRAPHIE

EN CHEMINANT VERS LHASSA

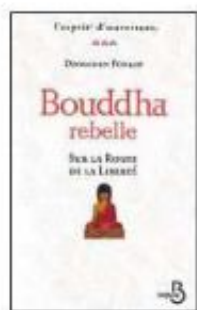
A partir du X^e siècle, et durant mille ans, le réseau de sentiers muletiers de la Chamagudao, littéralement «la route du thé et des chevaux», relia Lhassa, capitale du Tibet, aux provinces du Sichuan et du Yunnan (Chine occidentale). Long de 3000 kilomètres, ce chemin portait ce nom car les voyageurs y convoiaient du thé chinois qu'ils troquaient contre des montures tibétaines. Cette route commerciale fut aussi un centre d'échanges spirituels et culturels entre l'empire du Milieu et la future théocratie bouddhiste. La Chamagudao, telle une voie mystique qui mène au Shambhala (lieu du bonheur paisible),

longeait des couvents isolés avant d'aboutir à Lhassa. Michael Yamashita a mis trois ans, de 2008 à 2011, pour réaliser ce beau livre. Il a dû cheminer lentement sur les sentiers à flanc de montagne et interrompre son travail plus d'une fois car l'accès à la région autonome du Tibet est autorisé au compte-gouttes par les autorités chinoises. Le résultat est à couper le souffle, et pas seulement à cause des paysages et des monastères tutoyant le ciel. Le photographe nous plonge dans un pays à la fois ancien et moderne, religieux et touristique, raffiné et réaliste, où la culture chinoise absorbe de plus en plus vite les traditions. ■

ESSAI

SIDDHARTA REVISITÉ

Celui qui s'exprime ici est un «rinpoché», c'est-à-dire un «précieux». Dans la tradition du bouddhisme tibétain, cela signifie que Dzogchen Ponlop, que GEO a pu rencontrer lors de son passage à Paris en septembre dernier, est la nouvelle incarnation d'un grand maître décédé. S'il porte la robe traditionnelle des lamas, Dzogchen Ponlop est néanmoins un moine moderne qui avoue, avec un large sourire, apprécier la musique des Rolling Stones (notamment la chanson «Sympathy for the Devil») et les films du réalisateur américain Quentin Tarantino.



Pour lui, le bouddhisme est résolument actuel et il le démontre en transposant de nos jours l'histoire du prince Siddharta : rebaptisé «Sid», celui-ci est ici le fils d'un couple aisé new-yorkais, qui grandit au sein de l'élite sociale et politique américaine. Toute la seconde partie du livre de Dzogchen Ponlop est une initiation à la méditation, telle que l'on peut la pratiquer chez soi le plus simplement du monde, sans statue de Bouddha, ni encens ni quelque autre décor faussement spirituel. ■

«Bouddha rebelle. Sur la route de la liberté», de Dzogchen Ponlop, Belfond, 18 €.

GUIDE

Une introduction à la doctrine



Qui était Bouddha ? Quels étaient ses enseignements et comment les inter-

préter aujourd'hui ? Comment les Occidentaux peuvent-ils appréhender le bouddhisme, comprendre ses fondamentaux et son évolution ? Théologien catholique spécialiste du bouddhisme, Dennis Gira (lire notre entretien p. 22) répond à ces interrogations. Il analyse aussi la position du bouddhisme sur les grands problèmes de notre société actuelle : l'euthanasie, l'avortement, la place de la femme...

Par leur extraordinaire précision et la simplicité qu'on a à les manier, les cinquante clés de Dennis Gira ouvrent bien des portes.

«Le Bouddhisme en 50 clés», de Dennis Gira, Bayard, 17,50 €.

BIOGRAPHIE

Sur les traces de l'Eveillé



De la naissance du prince Siddharta Gautama à son extinction, l'auteur, spécialiste

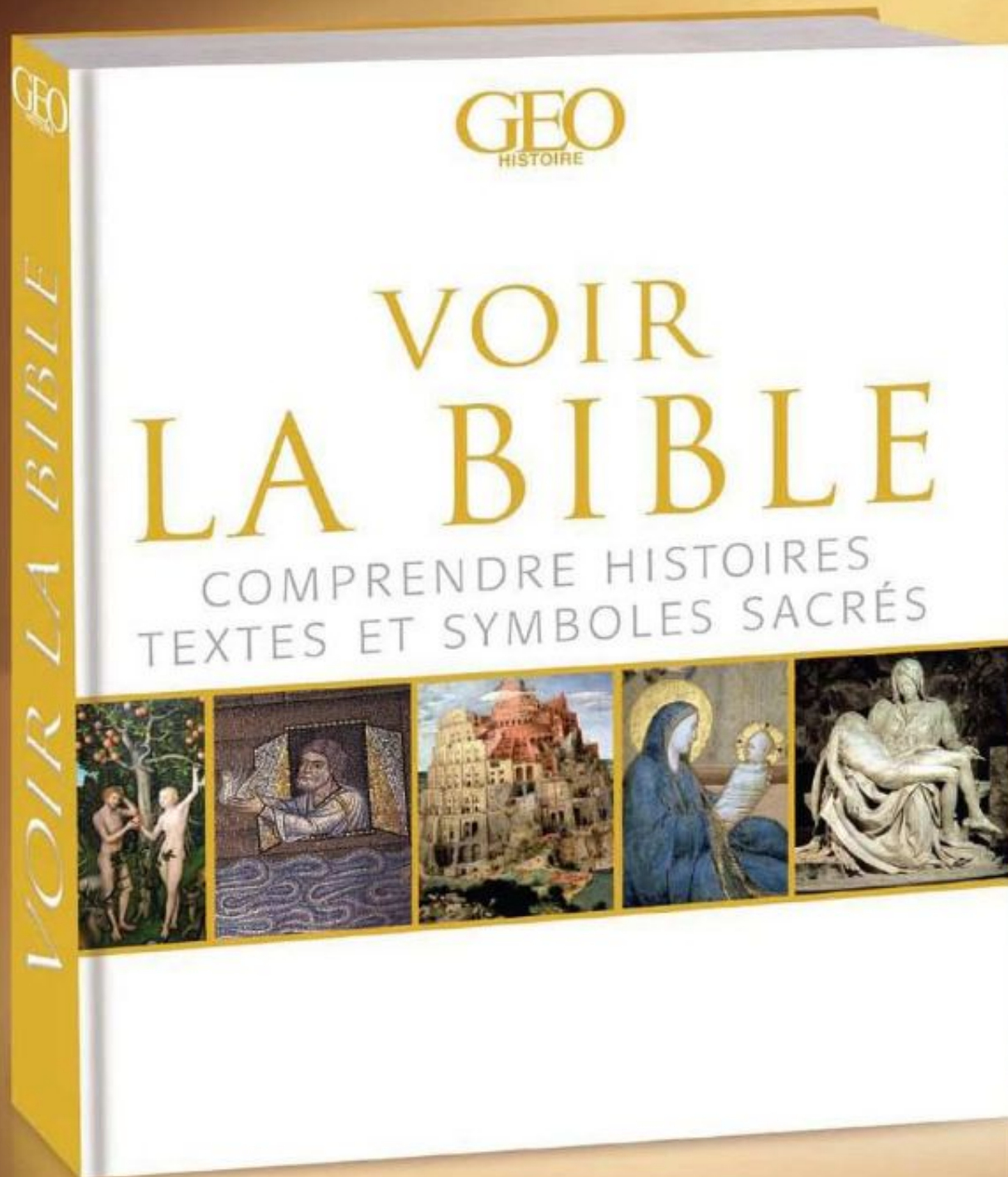
de l'Inde, nous entraîne dans les pas du Maître en compagnie des archéologues et philologues qui cherchent à retrouver ses traces historiques. Sophie Royer confronte ainsi les récits légendaires des textes sacrés aux découvertes scientifiques, et explique comment la doctrine de Bouddha a pu se répandre à travers le monde.

«Bouddha», de Sophie Royer, Folio biographies, 7,50 €.

GEO HISTOIRE

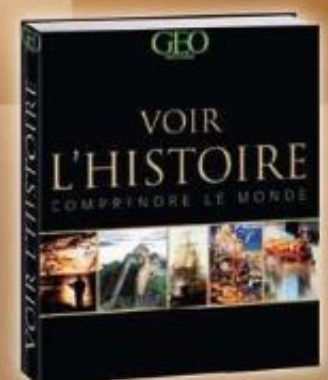
présente

La Bible comme vous ne l'avez jamais vue...



L'histoire de la Bible racontée en images pour comprendre les textes sacrés

- Un livre illustré, **de la création du Monde à la naissance de l'Église**
- Une **richesse documentaire** : cartes, œuvres d'art, photographies d'objets et de sites archéologiques...
- Des **points de repère** pour relier les différentes périodes et comprendre les grandes évolutions : encadrés avant/après, chronologies détaillées, références croisées...

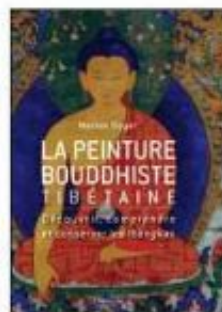


Dans la même collection

Des livres de référence de plus de 500 pages, disponibles en librairies et rayons livres - à partir de 49,95€
www.editions-prisma.com

PEINTURE

LES TRÉSORS DE LA TRADITION PICTURALE TIBÉTAINE



«La Peinture bouddhiste tibétaine. Découvrir, comprendre et conserver les thangkas», de Marion Boyer, Eyrolles, 39 €.

Les thangkas sont des peintures tibétaines portatives sur toile que l'on déroule pour servir de supports à la méditation. Elles représentent généralement des diagrammes symboliques, mais peuvent également figurer les divinités du panthéon bouddhique, qu'il s'agisse de Bouddha ou des arhats, les premiers disciples, ou encore de simples protecteurs. Tous sont «peints sur la toile» comme autant de «balises posées sur le chemin».

A l'origine accrochées sur les murs des monastères, ces représentations commencèrent à être déclinées sous forme de thangkas dès le XII^e siècle. Mais en Occident, ce n'est que

sept siècles plus tard, avec la constitution des premières collections européennes, dont celle du musée Guimet, que ces trésors ont commencé à être exposés. Ce bel ouvrage de Marion Boyer, restauratrice agréée des musées de France et grande spécialiste des thangkas, a pour vocation de nous initier à ces œuvres, souvent déroutantes de prime abord. La mission est accomplie. Cette passeuse sait aussi bien nous révéler la beauté de ces toiles que décrypter avec clarté leurs détails, de la faune aux ornements, des gestes symboliques (mudras) effectués par les bouddhas aux géométries des mandalas. ■

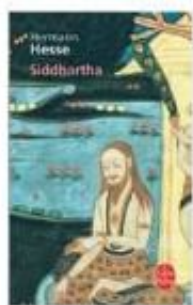
CLASSIQUE

LA SPIRITUALITÉ SELON HESSE

Dans ce roman publié en 1922, Hermann Hesse, que sa mère née en Inde avait très jeune initié aux philosophies orientales, dépeint un Siddhartha qui n'est pas Bouddha mais qui lui ressemble par bien des aspects. L'action se situe au VI^e siècle avant notre ère. Le héros est le fils d'un puissant brahmane promis à un bel avenir par ses origines, sa sagesse et son intelligence. Tourmenté par des questions spirituelles auxquelles il ne parvient pas à répondre, il quitte le foyer familial pour devenir pèlerin. Au cours de ses

aventures, il croise le véritable Bouddha, mais rejette ses enseignements.

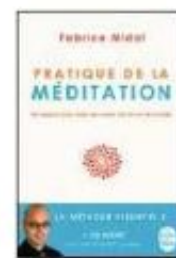
Radical, ce Siddhartha exclut toute doctrine au profit d'une profession de foi très individualiste : l'homme n'est pas l'instrument d'un conflit entre le nirvana et le samsara (le cycle des vies), et il ne peut trouver la paix intérieure qu'en suivant son propre chemin. Le libre arbitre est au cœur de la condition humaine. Ce conte philosophique est l'occasion d'un beau voyage. ■



«Siddhartha», d'Hermann Hesse, Le Livre de Poche, 3,60 €.

INITIATION

Six leçons à bien méditer



Pour Fabrice Midal, philosophe, spécialiste du bouddhisme et collaborateur de ce numéro,

«méditer consiste à être ouvert à tout ce qui se passe, aux sensations, aux pensées et aux émotions qui nous traversent». Dans cet ouvrage pratique, enrichi d'un CD, il nous explique comment parvenir à la «paix de l'esprit» en mettant en œuvre un parcours évolutif de six séances.

«Pratique de la méditation» de Fabrice Midal, avec un CD, Le Livre de Poche, 17,60 €.

ENQUÊTE

Les soldats du dalaï-lama



Les Khampas sont un peuple originaire des régions isolées du sud-est du Tibet. Des hommes

rudes que Gengis Khan avait enrôlés dans son armée, faute d'avoir pu les soumettre. Que ces combattants dans l'âme adhèrent à la doctrine de Bouddha peut paraître étonnant. Fervents croyants, les Khampas ont pourtant trouvé dans le bouddhisme un code d'honneur à leur convenance et ont prêté allégeance au dalaï-lama sans jamais faillir. Pour eux, tuer un ennemi équivaut à cueillir une fleur pour honorer un autel. L'auteur révèle les liens que les services secrets américains ont tissés avec ces hommes qui luttent toujours contre le pouvoir chinois. ■

«Les Guerriers de Bouddha», de Mikel Dunham, Actes Sud, 24,80 €.



RIA Novosti / AKG Images

106

Un soldat de l'Armée rouge lève le bras en signe de victoire... La bataille de Stalingrad a duré sept mois et fait un million de victimes.

116

Misia (ici, au centre) fut l'amie de Coco Chanel (à gauche) et lui souffla l'idée du parfum N° 5.



Tal/Rue des Archives

LE CAHIER DE L'HISTOIRE


STALINGRAD La maison Pavlov ne tombera pas p. 106 / **MISIA** La muse du Tout-Paris p. 116 / **ISHIWARA** L'homme qui aimait la guerre p. 129 / **BELLE EPOQUE** Les cocottes p. 130 / **ALEX CORTI** Les ténèbres viennoises p. 132



RÉCIT

STALINGRAD

La maison Pavlov ne



De septembre 1942 à février 1943,
la ville est le théâtre d'une effroyable
bataille. Symbole de la résistance
soviétique, un bâtiment en ruine,
occupé par une poignée de soldats de
l'Armée rouge, résiste aux assauts
allemands pendant 58 jours.

PAR CYRIL GUINET

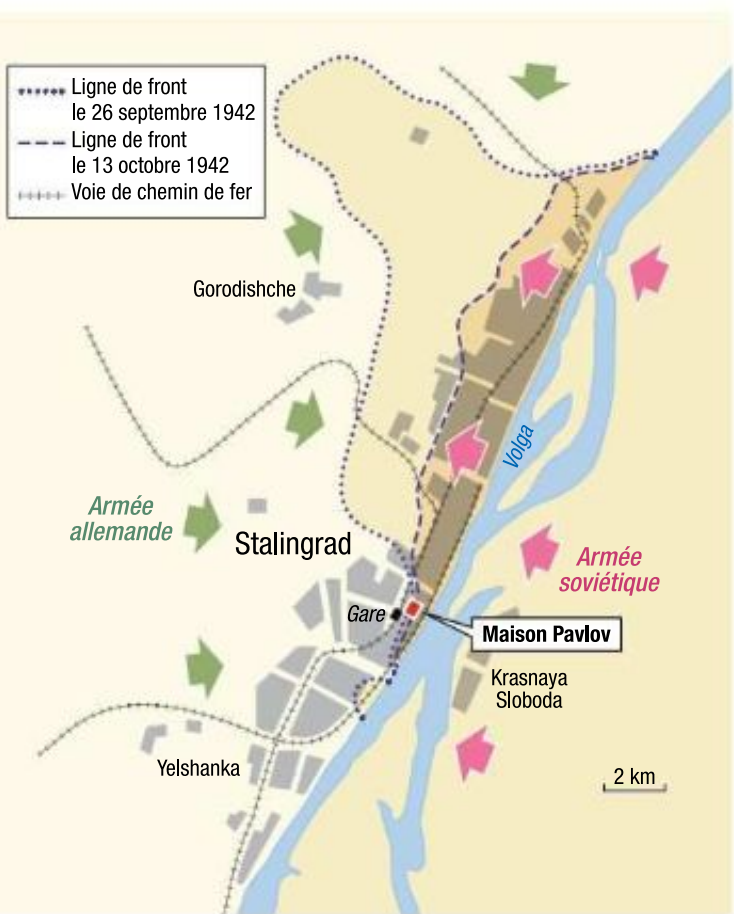
tombera pas !

La bataille de Stalingrad, cet effroyable bain de sang, a entraîné de nombreux actes de bravoure de la part des défenseurs de la ville. Une histoire résume leur acharnement : celle de la maison Pavlov. Elle a donné lieu à des exagérations – le pouvoir stalinien n'était pas avare de propagande. Mais si l'on excepte quelques détails peut-être inventés ou enjolivés, elle a bien eu lieu. Son principal acteur en a témoigné à plusieurs reprises (par exemple dans le livre français qui lui a été consacré, «La Maison du sergent Pavlov», de Serge Zeyons, Editeurs français réunis). D'autres participants de cette aventure l'ont racontée aussi sur un site russe d'anciens soldats de la bataille de Stalingrad (victory1945.rt.com/memoirs/stalingrad).

Nous sommes en septembre 1942. La bâtisse de quatre étages est située place du 9-Janvier, dans le centre de Stalingrad. Malgré un pignon écroulé et une partie du toit soufflée, les bombardements l'ont relativement épargnée. Depuis l'ancienne minoterie de la ville, un imposant bâtiment de briquettes rouges transformé en poste de commandement de l'armée soviétique, le lieutenant Naumov peut admirer la position stratégique de l'édifice : il offre une vue dégagée sur les alentours et protège l'accès à la Volga, qui coule 300 mètres plus bas. Si les Allemands réussissent à occuper cet immeuble, ils seront dans une position idéale pour tirer sur la ligne de chemin de fer ravitaillant l'Armée rouge, postée sur l'autre rive du fleuve. En revanche, s'il tombe aux mains des Russes, l'édifice constituera à la fois un remarquable observatoire... et une dent cariée ●●●

Un jeune sergent ingénieur

Yacob Pavlov avait 25 ans lorsque, avec trois frères d'armes, il prit possession de l'immeuble stratégique de quatre étages (ci-contre, un photomontage commémorant l'évènement). Pour pouvoir communiquer avec ses hommes d'un bout à l'autre du bâtiment, il fit percer cloisons et planchers.



Une bataille décisive

C'est sur les rives de la Volga, parmi les ruines de Stalingrad – dont celles de la maison Pavlov – que les soldats soviétiques menés par le général Tchouïkov résistèrent à l'assaut allemand durant l'automne 1942. Avant que la contre-offensive de l'Armée rouge, durant l'hiver 1942-1943, n'infligeât au III^e Reich une défaite dont il ne se remit jamais.



POUR LES RUSSES, CET ÉDIFICE
EST CRUCIAL : IL VERROUILLE
L'ACCÈS À LA VOLGA

Ria Novosti/AGF Images





LE 14 OCTOBRE 1942,

4 PANZERS ET 50 FANTASSINS ATTAQUENT L'IMMEUBLE

●●● plantée dans la mâchoire de la Wehrmacht. Encore faut-il s'en rendre maître... Voilà pourquoi, en cet après-midi du 27 septembre 1942, l'officier soviétique demande à Yacob Pavlov, un sergent tout juste âgé de 25 ans, de désigner trois soldats pour aller reconnaître les lieux avec lui. Deux cents mètres seulement séparent la minoterie de l'immeuble, soit une distance équivalente à deux terrains de football, mais que Pavlov et son peloton vont devoir traverser sous le feu des snippers allemands.

A la nuit tombée, le soldat Aleksandrov, un petit homme trapu dont Pavlov a déjà éprouvé le courage au combat, se met en route le premier. Le sergent le suit 10 mètres derrière. Enfin, Glushenko, un vétéran, et Tchernogolov, spécialiste des missions périlleuses, ferment la marche. A la queue leu leu, plaqués au sol, les quatre hommes rampent avec une infinie lenteur pour se fondre dans l'obscurité et éviter que leurs mouvements ne soient détectés par les sentinelles allemandes. Au-dessus de leurs têtes, les balles sifflent. Ont-ils été repérés ? Les Allemands tirent-ils au hasard ? Impossible à dire. Mais à l'arrivée, après une heure et demie de reptation, Pavlov s'aperçoit que sa capote a été trouée à deux endroits.

Le commando pénètre dans le bâtiment et, communiquant par signes pour ne pas faire de bruit, commence l'inspection des lieux. Le rez-de-chaussée est désert. Au sous-sol, en revanche, ils découvrent une douzaine de civils, principalement des femmes et des vieillards, réfugiés dans une cave : parmi eux, une mère qui serre son bébé de quelques mois contre elle, deux adolescentes et un infirmier nommé Kalinine. Ceux-ci sont formels : une petite garnison allemande s'est installée au premier étage de l'immeuble, à l'autre bout de celui-ci. Lorsque, quelques instants plus tard, Pavlov et ses hommes surgissent dans la pièce où les Allemands sont regroupés, l'effet de surprise est total et l'escouade est liquidée à la grenade et à grandes rafales de fusils-mitrailleurs. Les étages sont fouillés sans que Pavlov rencontre âme qui vive. Le sous-officier rédige alors un message à l'attention du lieutenant Naumov : «Maison occupée. Attendons ordres.» Kalinine, l'infirmier, est chargé de le porter à la minoterie. En attendant la réponse, le commando masque les fenêtres avec des meubles, ne laissant que d'étroites meurtrières pour surveiller la place. ●●●

Cette ronde défia les bombes

La fontaine représentant des enfants d'un Kom-somol (l'organisation des jeunes communistes) est le seul monument resté intact à Stalingrad. Avec la maison Pavlov, c'est l'autre grand symbole de la résistance de la ville. Sur ce cliché pris le 23 août 1942, on peut voir, en arrière-plan, sa gare centrale en flammes.

●●● Puis, les hommes s'embusquent, prêts à faire front aux assauts ennemis. Un exercice auxquels ils sont rompus depuis qu'Hitler a déclenché, le 22 juin 1941, l'opération Barbarosa, nom de code donné à l'invasion de l'URSS. Un an plus tard, à l'été 1942, la 6^e Armée, placée sous le commandement du général Friedrich Paulus, est arrivée devant Stalingrad. Les bombardiers de la Luftwaffe ont détruit la ville à plus de 80 %. On a cru alors qu'elle allait tomber, mais le 28 juillet 1942, Staline a défendu à ses troupes de battre en retraite et interdit aux civils de quitter Stalingrad. «Ni chagou nazad !» («Pas un pas en arrière !») a-t-il ordonné. Une nouvelle bataille s'est alors engagée, dans les ruines. Au fusil, à l'arme blanche, à mains nues parfois, on s'est battu pour gagner une rue, une maison. L'avance se comptait parfois en mètres. Exemple de l'âpreté des combats, la gare centrale a changé treize fois de mains en six jours ! Les Allemands, peu formés à ce type d'engagement, ont dû apprivoiser leur peur, redoutant les commandos surgissant des égouts, les chiens porteurs de mines, les tireurs d'élites embusqués...

Deux mois de cette bataille dantesque se sont déroulés. Dans l'immeuble de la place du 9-Janvier, Pavlov et ses trois compagnons tiennent depuis trois jours, repoussant de nombreux raids ennemis. Ne dormant qu'une heure par-ci, par-là, ils sont épuisés et ne savent même pas si le messenger Kalinine est arrivé à bon port. Enfin, alors qu'ils s'apprêtent à passer une nouvelle nuit dans leur bastion, les renforts arrivent. Le jeune lieutenant Ivan Afanassief – il a l'âge de Pavlov – et un certain Voronov, un des meilleurs mitrailleurs du régiment, sont les premiers à rejoindre les quatre embusqués. Ils apportent avec eux les ordres du commandement : il faut tenir la position, jusqu'à la dernière cartouche, jusqu'au dernier homme. Par groupe de deux ou de trois, d'autres soutiens suivent, avec deux mortiers et trois fusils antichars. Ils sont bientôt une vingtaine d'hommes qui entreprennent de rendre la place inexpugnable. Pavlov fait dérouler quatre rubans de barbelés et disperser un champ de mines devant le bâtiment. Il installe des nids de mitrailleuses aux quatre coins de la maison et un canon antichar sur le toit. Enfin, il décide de faire creuser une tranchée entre le bâtiment et la minoterie. Elle permettra d'acheminer des vivres, de l'eau, et des munitions. Les assiégés récupèrent des meubles dans les appartements, puis ils les transportent dans la rue pour en faire une barricade. Cachés, ils attaquent les travaux de terrassement.

A l'intérieur de l'immeuble, la vie s'organise. Des tables et des lits, transportés au sous-sol, permettent de transformer un coin de la cave en cantine, l'autre en dortoir. Comble du luxe : les soldats ont récupéré un phonographe dans les décombres. Un seul disque a pu être sauvé mais sa musique remonte le moral de la troupe. Les soldats russes en ont bien besoin : les Allemands attaquent le bâtiment jour et nuit, le

pilonnent au mortier des heures durant. Des hauts parleurs diffusent des messages destinés à leur saper le mental et à les pousser à se rendre.

Les lignes des deux armées sont si proches qu'elles rendent les frappes aériennes quasi impossibles. Toutefois, pour guider leurs aviateurs, les Allemands tirent des fusées vertes au-dessus des cibles russes à bombarder. Yacob Pavlov, remarquant un jour que ces fusées sont tirées depuis un bâtiment situé à une centaine de mètres du leur, a alors l'idée de saboter le signal : lors d'une attaque, il fait tirer, depuis le toit de son bastion, des fusées vertes au-dessus des positions allemandes. A quatre reprises, les pilotes du Reich tombent dans le piège, et canardent leurs propres troupes, avant de comprendre le stratagème.

Du côté russe, la presse et la propagande montent en épingle la résistance héroïque de Pavlov et des siens. L'histoire de cette poignée d'hommes tenant tête à l'armée d'Hitler se répand comme une traînée de poudre, aussi bien dans les rangs de l'Armée rouge que parmi les civils. Partout, on vante le courage de la «maison Pavlov» comme on appelle désormais ce bastion avancé sur lequel, jour après jour, la Wehrmacht se casse les dents. A l'intérieur du bâtiment, pourtant, la situation est de plus en plus critique. Les Allemands ont incendié la barricade qui protégeait la tranchée. Ils la pilonnent au mortier dès qu'ils détectent le moindre mouvement et la traversée du boyau est devenue extrêmement risquée. Aleksandrov, un des trois soldats du commando d'origine, est d'ailleurs grièvement blessé par un éclat d'obus lors d'une corvée de ravitaillement. Dès lors, l'approvisionnement est limité ; la nourriture et l'eau viennent à manquer. Notamment pour la petite Zianida, le bébé que sa mère ne parvient plus à nourrir : atteinte de dysenterie, la fillette est à l'article de la mort. Bouleversés, les soldats russes commencent à creuser une tombe pour elle dans la cave. L'un d'eux, soudain, découvre sous sa pelle, dans la terre, une icône représentant la Vierge. Y voyant un signe, les soldats cessent de creuser et, donnant l'icône à la mère de la petite Zianida, lui disent de prier.

Le 14 octobre, vers 9 heures, les Allemands lancent une attaque qui dépasse en intensité tout ce que les occupants du bastion ont connu jusqu'alors. Après un tir d'artillerie d'une heure, quatre panzers, suivis d'une cinquantaine de fantassins, déferlent sur la maison. «Nous mourrons plutôt que de laisser passer les Allemands», écrit un des soldats russes sur un mur. Les défenseurs du bastion livrent ce jour-là une bataille héroïque, repoussant vague après vague les assaillants. Des grenadiers allemands sont abattus à une dizaine de mètres seulement du but. Les chars, eux, parviennent à franchir le champ de mines, mais ils ne peuvent pas relever suffisamment la mire pour atteindre les étages supérieurs du bâtiment. Le canon antichar que Pavlov a eu la bonne idée d'installer sur le toit fait alors merveille : les artilleurs russes, à l'abri ●●●



LE 19 NOVEMBRE 1942, LES LANCE-
ROQUETTES KATIOUCHAS DONNENT
LE SIGNAL DE LA RECONQUÊTE

Pris au piège

Février 1943 : des grenadiers allemands se replient après un assaut. Pour la Wehrmacht, c'est la fin. Six mois plus tôt, avec ses 270 000 hommes, le général Paulus pensait pourtant faire tomber Stalingrad en moins de dix jours, et d'autres stratèges allemands encore plus optimistes pensaient que la ville serait conquise en 48 heures.

APRÈS LA GUERRE, UNE BRIGADE DE BÉNÉVOLES VA SE CHARGER DE RECONSTRUIRE LA MAISON PAVLOV

Victoire, camarades !

2 février 1943 : la bataille de Stalingrad se termine. Capturé alors qu'il se cachait dans une cave, Paulus capitule. Le bilan est terrible : 380 000 hommes tués, blessés ou prisonniers du côté de la Wehrmacht ; 487 000 tués et 629 000 blessés chez les Soviétiques.



●●● des obus, sont en position idéale pour perforer les tourelles des engins. Trois tanks sont ainsi détruits, à une trentaine de mètres de la maison, tandis que le dernier fait piteusement demi-tour. Au soir, lorsque cesse le combat, on déplore quatre blessés chez les Russes, dont un dans un état grave, mais aucun tué. Et la maison n'est toujours pas tombée.

Le 6 novembre, le commandement demande à Pavlov d'évacuer les civils. Le lendemain, en effet, coïncide avec le jour anniversaire de la Révolution russe (le 25 octobre dans le calendrier julien, utilisé par les Soviétiques, c'est-à-dire le 7 novembre dans notre calendrier grégorien). Les Allemands risquent de vouloir frapper les esprits ce jour-là en lançant une attaque d'envergure. Après des adieux émouvants, Pavlov et ses hommes restent seuls dans leur forteresse, prêts à mourir les armes à la main. Sur le phonographe, ils continuent à jouer leur unique disque, même si celui-ci est devenu inaudible à force d'être passé et repassé. Réunis dans le sous-sol, ils improvisent une petite cérémonie durant laquelle Pavlov lit un message du général Rodimtsev, commandant la 13^e Division de la Garde : «Je vous félicite de votre courage dans l'exécution de votre mission. Rappelez-vous que le monde a les yeux braqués sur vous.»

La journée se passe pourtant sans que les Allemands ne se montrent. Ils ne donnent d'ailleurs plus signe de vie jusqu'au 19 novembre. Ce jour-là, à 4 heures du matin, la maison Pavlov est secouée par un tir de barrage d'une violence inouïe. Ceux qui dormaient au sous-sol sont littéralement jetés à bas de leurs couchettes. Le ciel, au-dessus de la ville, ressemble à un gigantesque incendie. Même la Volga est en feu. «Ce sont les nôtres, camarades !» crie un des Russes. Effectivement, de l'autre côté du fleuve, les lance-roquettes montés en série et motorisés, que les Soviétiques appellent «Katiouchas» et les Allemands «orgues de Staline», pilonnent les positions allemandes. Sous les ordres du général Georgy Zhukov, l'Armée rouge vient de lancer une vaste contre-offensive, répondant au nom de code «opération Uranus». En quatre jours, elle brise les défenses ennemies, et 250 000 soldats allemands sont piégés, encerclés dans la ville.

Yacob Pavlov et ses hommes se joignent aux combats. Aucun d'eux n'en sort indemne. Glushenko est grièvement blessé à une jambe, Pavlov, atteint plus légèrement, est évacué à l'arrière. Ivan Afanassiev perd la vue dans une explosion, le lieutenant Naumov, lui, est tué lors d'un assaut. Remis de sa blessure, Yacob Pavlov est réintégré dans son régiment, et l'avancée des forces soviétiques le mène jusqu'à Berlin. Le général Vassili Tchouïkov, commandant la 62^e Armée, apprend sa présence au sein de ses troupes et le convoque pour lui demander s'il est bien le défenseur de la fameuse «maison Pavlov». C'est à ce moment-là que le jeune sergent reçoit sa première décoration. Il y en aura bien d'autres. Promu

héros de l'Union soviétique, il sera élu par la suite député, avant de se tourner vers la religion et d'être nommé archimandrite (supérieur) d'un monastère orthodoxe au nord de Moscou. Il mourra en 1981.

Pour sa part, devenu aveugle, Ivan Afanassiev trouve après-guerre un emploi dans une association de non-voyants. Une question hante l'ancien lieutenant : la jeune femme au bébé de la maison Pavlov a-t-elle survécu ? En 1960, il retrouve sa trace. «Il est venu rendre visite à ma mère, raconte Zianida Andreeva, dans un témoignage publié sur le site Internet de rescapés de Stalingrad (victory1945.rt.com). Il avait peur de lui demander si j'avais survécu. Alors elle lui a dit tout de suite : «Notre Zina est vivante ! Elle est étudiante maintenant !» J'avais 18 ans à l'époque.»

Après la guerre, une brigade de bénévoles s'attelle à la reconstruction de Stalingrad, détruite à plus de 90 %. Le premier bâtiment auquel ils s'attaquent est la maison Pavlov, symbole de la résistance de la ville. Il faudra exactement cinquante-huit jours pour la remettre en état. Clin d'œil du destin, c'est exactement la durée pendant laquelle les soldats soviétiques de la maison Pavlov ont résisté aux assauts ennemis. ■

CYRIL GUINET



RIA Novosti/AGF Images

Retour sur les lieux du combat

Yacob Pavlov, en 1961, montre à sa femme et son fils les ruines de la maison portant son nom. Elu député à trois reprises, il se retira au monastère de Sergievo où il mourut en 1981.

MISIA

LA MUSE DU TOUT-PARIS

De la Belle Epoque aux Années folles, cette pianiste d'origine polonaise multiplia les mariages fructueux, et fut la mécène de grands artistes : Renoir, Ravel, Mallarmé... Ces derniers, en retour, célébrèrent sa beauté dans leurs toiles, mais aussi leurs musiques et leurs poèmes. La belle inspirait tous ceux qu'elle croisait.

Misia (1872-1950) a 26 ans lorsque Félix Vallotton, proche du mouvement nabi, la peint dans sa maison de campagne de Villeneuve-sur-Yonne. La jeune femme est alors l'épouse de Thadée Natanson, co-fondateur de «La Revue blanche».

*«Misia à sa coiffeuse», 1898,
par Félix Vallotton.*



F. Vallotton 08





Coll. Annette Vaillant, Archives Charmet/Bridgeman Art Library

On voit sur cette photo, allongés à gauche, les peintres Félix Vallotton et Edouard Vuillard, et à droite, Misia et son mari Thadée Natanson. Durant l'été, les deux époux accueillait dans leur maison de campagne de l'Yonne de nombreux artistes, souvent désargentés.

VIILLARD, FOU D'ELLE, NE CESSA DE LA POURCHASSER AVEC SES PINCEAUX ET SON PETIT KODAK

Cette huile de Misia, en train de lire le journal, fait partie des nombreux portraits que le peintre Vuillard réalisa de la jeune femme. Comme la plupart des créateurs qu'accueillait alors le couple Natanson, l'artiste était amoureux de son hôtesse.
«Misia sur une chaise longue», 1900, par Edouard Vuillard.



Israel Museum, Jerusalem/Bridgeman Art Library

Quand Auguste Renoir réalisa ce portrait (à droite), Misia était en train de divorcer de son premier époux. Mariée un an plus tard avec l'homme d'affaires Alfred Edwards, propriétaire du quotidien «Le Matin», elle divorcerait à nouveau en 1907.
«Portrait de Misia Natanson», 1904, par Auguste Renoir.

LE VIEIL **AUGUSTE RENOIR** NE PARVINT JAMAIS À LA CONVAINCRE DE POSER LES SEINS NUS



Cette photo fut prise en septembre 1898, au lendemain de l'enterrement de Stéphane Mallarmé. Misia, amie intime du poète, est ici assise à côté d'Auguste Renoir (à droite). Debout dos au mur, son mari, Thadée Natanson, se tient près du peintre Pierre Bonnard.







Coll. privée, Archives Charmet/Bridgeman Art library

Misia et Toulouse-Lautrec sont dans l'atelier d'un ami du peintre, Maxime Dethomas. Lautrec a ôté sur cette photo le célèbre chapeau dont il ne se séparait jamais. Connu pour ses manières cavalières, il est peut-être surpris ici en flagrant délit de déférence .

SÉDUIT PAR SON EXUBÉRANCE, **HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC** LA SURNOMMAIT «L'HIRONDELLE»

Lautrec peignit de nombreux portraits de Misia. Il utilisa l'un d'entre eux pour illustrer la couverture d'un numéro de «La Revue blanche». Il la croqua aussi en mère maquereille, pressentant sa capacité à bâtir ou défaire des réputations.

«Madame Natanson», 1897,
par Henri de Toulouse-Lautrec.

POUR CHAQUE NOUVEL AN, MALLARMÉ LUI ENVOYAIT DU FOIE GRAS ET UN QUATRAIN ÉCRIT SUR UN ÉVENTAIL

Sans la connaître, des millions d'amateurs d'art l'ont croisée un jour ou l'autre. De Londres à Munich, de New York à Paris, les plus grands musées du monde abritent sa silhouette. Misia Sert a été peinte par Renoir, Vuillard, Toulouse-Lautrec, Bonnard. Proust l'a cachée dans son œuvre, sous les traits de la princesse Yourbeletieff. Ravel lui a dédié un morceau intitulé «Le Cygne», mais il a peut-être fait mieux encore : selon l'écrivain David Lamaze («Le Cygne de Ravel», Michel de Maule éditeur), les notes de cette œuvre formeraient une transcription codée des lettres du prénom et du nom «Misia Sert». Un morceau hanté, en somme ! Bien d'autres anecdotes, vraies ou fausses, s'attachent au destin de Misia. Elle-même a contribué à sa légende en écrivant des mémoires largement fantaisistes («Misia par Misia» – éd. Gallimard). Une biographie («Misia», Arthur Gold et Robert Fizdale, éd. Gallimard) permet d'y voir un peu plus clair, mais de nombreux aspects de l'histoire de cette femme restent dans l'ombre. Misia a accepté volontiers d'être peinte, mais elle ne se laisse pas facilement saisir...

Elle est née en musique. Son père, Cyprien Godebski (1835-1909), sculpteur polonais de renom comptait parmi ses amis Franz Liszt, Gabriel Fauré et Gioacchino Rossini. Son grand-père, chez qui elle passa son enfance, était l'un des plus fameux violoncellistes de son temps, que s'arrachaient le roi des Belges et l'empereur d'Autriche.

Des compositeurs de génie quasiment à demeure, des pianos dans toutes les pièces, une vie de bohème dorée... Sa vocation était toute trouvée. Misia se révéla très vite une pianiste prodige, interpré-

tant Beethoven sur les genoux de Liszt et s'attirant ce somptueux compliment de la part du maître vieillissant: «Ah! si je pouvais encore jouer comme cela.» L'amour de la musique n'allait jamais l'abandonner, mais, à 8 ans, elle dut quitter son paradis belge pour rejoindre Paris où son père et sa seconde épouse avaient choisi de s'installer. Ce fut le début d'années difficiles. Misia était indépendante et détestait l'école. Son père décida de la confier à un couvent. Dès lors, ses seuls moments de joie furent les leçons de piano qu'elle prenait chaque jeudi chez Gabriel Fauré. Quand elle eut 17 ans, son père, remarié entre-temps, la fit revenir à Bruxelles. Sa beauté et plus encore son rayonnement la rendaient irrésistible et allaient être la clé de son destin exceptionnel.

Son premier mariage en fit rapidement la «Reine de Paris»

Misia fut bientôt remarquée par un de ses lointains et riches cousins, Thadée Natanson. De son côté, sans en être amoureuse, elle comprit ce que la fortune du jeune homme et sa connaissance du Tout-Paris pourraient lui apporter. Les trois frères Natanson avaient lancé, en 1889, «La Revue blanche» qui attirait les écrivains et les artistes les plus importants de l'époque. En épousant Thadée en 1893, Misia entra ainsi dans le cercle des créateurs les plus doués de Paris. Et en devint instantanément le centre magnétique. «Misia, dont les études n'avaient pas été très poussées, écrivent ses biographes Arthur Gold et Robert Fizdale, acquit grâce à «La Revue blanche» une culture qui lui aurait peut-être autrement fait défaut.» Certes son mariage l'empêcha, au grand désespoir de son professeur Fauré, de devenir la grande pianiste qu'il avait vue en elle (bien qu'elle continuât à donner des concerts et à épater ses amis en

jouant pour eux). Mais il fit d'elle la muse – et la mécène – des génies des arts et des lettres qui formaient le cénacle de Thadée Natanson et de sa revue.

Misia se prit bientôt d'amitié pour Verlaine et Mallarmé – ces deux poètes étaient les «dieux» de son mari. Un Verlaine usé qu'elle aimait rencontrer dans un café, «généralement entre deux vins et toujours triste, écrira-t-elle, il venait le soir s'asseoir près de moi, buvait, me lisait des choses ravissantes et pleurait». Quant à Mallarmé, Misia l'adorait et il le lui rendait bien: elle était l'une des rares femmes à être invitée à ses célèbres soirées du mardi où il recevait chez lui un cénacle d'écrivains. Autre attention, chaque année pour la Saint-Sylvestre, il lui faisait porter un foie gras et un éventail en papier japonais sur lequel il avait écrit un poème en forme de haïku. Une seule de ces poésies nous est parvenue: «Aile que du papier/Bats toute si t'initia/Naguère à l'orage et la joie/De son piano Misia.»

En compagnie de son mari, Misia découvrit la peinture. Ils furent parmi les rares à apprécier les œuvres novatrices de leurs contemporains. Plusieurs d'entre eux devinrent d'ailleurs des amis. L'argent de Thadée et les charmes de Misia n'étaient pas étrangers à ces élans d'affection. Devenus des intimes du couple, Toulouse-Lautrec, Vuillard ou Bonnard avaient leur chambre attitrée dans la maison de Paris ou dans la propriété de La Grangette près de Fontainebleau, puis dans celle du Relais, à Ville-neuve-sur-Yonne. L'été, ces maisons de campagne se transformaient en annexes de «La Revue blanche». Odilon Redon, Alfred Jarry, Tristan Bernard, Guillaume Apollinaire ou Félix Vallotton venaient souvent y passer un moment. «Les artistes peignaient Misia, racontent Gold et Fizdale. Misia en train de coudre, Misia se promenant dans les champs, Misia au piano... Elle était leur muse campa-



Tal/Rue des Archives

Cette photo, l'une des rares de Misia, a été prise en 1905. En février de cette année-là, elle venait de divorcer de Thadée Natanson et d'épouser l'homme d'affaires Alfred Edwards. Elle allait mettre à profit le journal de ce dernier, «Le Matin», pour promouvoir ses amis artistes et notamment Maurice Ravel.

gnarde.» Tous les peintres n'étaient-ils pas amoureux de celle que Toulouse-Lautrec surnommait «L'Hirondelle» ?

Quand Misia fêta ses 28 ans, le XX^e siècle avait 3 mois, les pavillons de l'Exposition universelle transfiguraient le visage de Paris et l'affaire Dreyfus coupait depuis six ans la France en deux. Mais Misia, que la presse avait couronnée «reine de Paris» était, elle, surtout préoccupée par l'évolution qu'elle notait chez son mari. Ce dernier se désintéressait peu à peu de «La Revue blanche».

Un jour, comme Caruso l'énervait, elle lui ordonna d'arrêter de chanter

Thadée Natanson ne pensait plus qu'à ses affaires, il se prenait tout à coup, comme elle l'écrivit, pour «un génie financier». Or, il n'en était pas un, sa fortune fondit donc et, pour s'en sortir, il ne trouva pas mieux que de pousser Misia dans les bras d'un des hommes les plus riches et puissants de Paris, Alfred Edwards, fondateur du quotidien «Le Matin». Ce dernier exigea bientôt que Natanson lui cède sa femme. Misia divorça et consentit à épouser cet homme qu'elle jugeait, sa correspondance en témoigne, d'une écrasante vulgarité et d'une sexualité exigeante. Elle troquait ainsi, selon ses propres termes, «un charmant camarade fin et cultivé» pour un homme qui faisait d'elle «la petite fille la plus gâtée du monde».

Avec Edwards, Misia faisait aussi son entrée dans un monde bien différent de celui qu'elle connaissait jusqu'alors, un monde fait d'argent tapageur, d'hommes d'affaires arrogants, de journalistes influents, de célébrités du spectacle et de demi-mondaines intrigantes. Mais elle demeurait profondément bohème et les ressources sans limites que son magnat de mari mettait à sa disposition lui offraient, encore plus qu'auparavant, le pouvoir d'assurer la protection et la ●●●

●●● promotion des artistes qu'elle aimait. Mais aussi celui de rabaisser ceux qui l'irritaient, fussent-ils mondialement célèbres. Comme ce soir où, sur l'«Aimée», le yacht qu'Edwards lui avait offert et qui était amarré quai des Orfèvres, elle s'arrêta brusquement d'accompagner au piano le ténor Caruso et lui lança qu'elle en avait assez de ses chansons napolitaines à l'eau de rose. Stupéfaction du chanteur qui bredouilla: «Ça, c'est trop fort! Des princes supplient à genoux pour que j'ouvre ma bouche, et vous me demandez de la fermer!»

Ses déboires inspirèrent à Marcel Proust un épisode de «La Recherche»

Indifférent à la peinture, Edwards éprouvait peu de sympathie à l'égard des peintres du «clan» Natanson. Seul Auguste Renoir trouvait quelque grâce à ses yeux. Renoir qui, pourtant, lors des séances de pose, harcelait Misia afin qu'elle découvre sa poitrine, qu'elle avait fort belle. «Plus bas, plus bas ! insistait l'artiste. Pourquoi, mon Dieu, ne laissez-vous pas voir vos seins ? C'est criminel.» Aurait-elle voulu céder que son mari, maladivement jaloux, s'y serait opposé. Il n'autorisait Misia à poser qu'à la condition de rester à côté. Jusqu'au jour où, aussi volage que jaloux, Edwards tomba éperdument amoureux de Geneviève Lantelme, une jeune actrice délurée et charmante.

Misia comprit. Surtout lorsqu'Edwards commença à la traiter comme il avait traité son ex-femme, en lui racontant les détails intimes de sa nouvelle aventure. Humiliée, Misia qui se sentait déclassée dans ce rôle inédit de femme abandonnée, alla chercher du réconfort sur la côte normande. Nombre de ses amis y résidaient: Edouard Vuillard, Tristan Bernard et les comédiens Réjane, Lucien Guitry et son fils Sacha. Au Grand Hôtel de Cabourg, elle retrouva Proust. Sans se



Tal/Rue des Archives

Divorcée depuis trois ans de son troisième mari, José Maria Sert, Misia (au centre) pose ici à côté de son amie Coco Chanel (à gauche) sur la plage du Lido à Venise en 1930. «Si Misia n'a eu que des maris et pas d'amant, remarquait Paul Morand, Coco, elle, n'a eu que des amants et pas de mari.»

AMIE D'UNE STYLISTE DÉBUTANTE, COCO CHANEL, ELLE LUI SOUFFLA L'IDÉE D'UNE EAU DE PARFUM : LE N° 5

douter que l'écrivain intégrerait sa mésaventure conjugale dans la trame de son futur roman, «Du côté de chez Swann».

Lorsque le divorce entre Edwards et Misia fut prononcé, elle avait 37 ans, une beauté intacte, et un chèque mensuel plus que princier lui assurant une large indépendance financière. Il était écrit que l'argent ne serait jamais pour elle un problème... Le nouveau personnage qui apparut dans sa vie était en effet immensément riche. Surnommé le Tiepolo du Ritz, le peintre catalan, José Maria Sert, favori de la famille royale d'Espagne, lui fut présenté par le peintre et graveur Jean-Louis Forain. Misia fut captivée par ce «jeune homme d'aspect tout à fait imprévu et courtois qui ne ressemblait à rien ni à personne». Salvador Dali dira de lui qu'il avait une tête comme une pomme de terre. Sert l'entraîna dans un monde de fantaisie et d'aventures qui convenait à son anticonformisme. Ami de Colette et de Cocteau, il lui fit aussi rencontrer celui qui deviendrait son ami et complice le plus cher: Serge Diaghilev, né en Russie comme elle, la même année (1872). La première représentation à Paris des Ballets russes, le 19 mai 1909, obtint un succès foudroyant et Diaghilev, qui en était l'impresario, devint célèbre du jour au lendemain.

Entrant dans sa quarantaine, Misia était heureuse. D'autant que peintres et sculpteurs continuaient de célébrer sa beauté. Plus audacieux que Renoir, Mollot lui proposa de poser totalement nue, ce qu'elle refusa gentiment. Lorsque la guerre éclata, elle délaissa quelque peu les arts pour une conscience politique, recevant chez elle les parlementaires Georges Clémenceau, Aristide Briand, Georges Mandel, et les diplomates en herbe Paul Morand et Alexis Leger (le futur poète Saint-John Perse). Mais cela ne lui suffisait pas. Misia voulait toujours être en première ligne et, cette fois, au sens propre. De son ami, le général Gal-

lieni, gouverneur militaire de Paris, elle obtint de se rendre sur le front pour secourir des blessés, fit équiper les camionnettes de livraison des couturiers qui avaient fermé boutique, et partit en tête du convoi dans sa Mercedes, avec à ses côtés Jean Cocteau. Depuis Venise où il s'était réfugié, Diaghilev adjurait vainement Misia de le rejoindre.

Cette période de la guerre marqua aussi les débuts de sa très longue relation avec Coco Chanel. Les deux femmes se rencontrèrent en 1916, alors que la petite modiste s'apprêtait à devenir la nouvelle prophétesse de la mode. Le coup de foudre fut réciproque. Misia la fit entrer dans sa «chasse gardée», la bande gravitant autour des Ballets russes. Avec Sert, elle l'initia au monde de l'art. Se voulant constamment découvreuse et inspiratrice, Misia suggéra à sa nouvelle amie de créer une eau de Chanel. Le succès fut tel que la couturière lança sa gamme de parfums, dont le célèbre n° 5...

En 1929, après la mort de Diaghilev, elle quitta le devant de la scène

Au début des années 1920, Paris était la ville la plus animée de la planète, Chanel le phénix mondial de la mode, et Misia à son zénith. Femme d'influence, elle n'avait pas de carrière à assumer, se contentant de vivre, de dénicher les talents avant les autres, puis de les aider. Le cercle de ses amis et de ses favoris continuait de s'agrandir: les poètes Max Jacob et Pierre Reverdy, les peintres Picasso et Marie Laurencin, le danseur Serge Lifar, les écrivains Maurice Sachs et Raymond Radiguet – lequel s'inspirera d'une fête réunissant ce cercle dans le roman «Le Bal du comte d'Orgel». Arbitre incontestée de l'avant-garde musicale, Misia soutenait par ailleurs sans réserve Erik Satie et les jeunes musiciens du «groupe des Six»: Francis Poulenc, Georges Auric, Darius Milhaud, Arthur

Honegger, Louis Durey et Germaine Tailleferre, unis sous l'égide de Stravinsky.

Dans le même temps, s'était engagée entre Misia et Coco une sorte de lutte pour la suprématie sur la vie parisienne. Chanel se mit, elle aussi, à jouer les protectrices. Elle se permit même de financer Diaghilev, lui offrant une somme assez rondelette. Crime de lèse-Misia. D'autant que, dans leur rivalité, la différence d'âge – dix ans – jouait en faveur de la couturière. Franchi le seuil de la cinquantaine, Misia gardait une allure étonnamment jeune, mais ses élans d'enthousiasme se faisaient plus rares et la nostalgie de la Belle Epoque s'emparait d'elle. De plus, l'éclosion d'une liaison passionnée entre Sert et une jeune Russe de 19 ans la mit une nouvelle fois dans le rôle humiliant de l'épouse délaissée. Et comme pour Edwards, la situation se conclut, en 1927, par un divorce.

Si Misia ne faisait pas son âge, son cher Diaghilev déclinait, lui, à vue d'œil. A l'été 1929, alors qu'en compagnie de Coco Chanel, elle faisait une croisière sur la côte dalmate à l'invitation du duc de Westminster, Misia reçut une dépêche en provenance de Venise: «Suis malade. Viens vite. Serge». Le lendemain de l'arrivée des deux amies au Grand Hôtel du Lido, Diaghilev mourut. Une fin qui marquait aussi celle d'une ère éclatante, à la fois pour le monde de l'art et pour Misia. De ce jour, en effet, elle quitta définitivement ce pour quoi elle avait jusqu'alors toujours vécu: le devant de la scène. Ses vingt-deux dernières années seront distraites par les voyages, la musique et... la morphine. Jusqu'à sa mort, le 15 octobre 1950. ■

JEAN-LOUIS MARZORATI

A voir: «Misia, reine de Paris», Musée Bonnard (Le Cannet), jusqu'au 6 janvier 2013. Renseignements sur www.museebonnard.fr

A lire: catalogue «Misia, reine de Paris», éditions Musée d'Orsay/Gallimard, 35 €.



La rédaction du journal «Combat», en 1944, est réunie autour d'Albert Camus (cigarette aux lèvres) et Pascal Pia (devant le dessin), dédicataire du «Mythe de Sisyphe».

Rue des Archives

LITTÉRATURE

MYSTÉRIEUSES DÉDICACES

Ce livre étonnant lève le voile sur les inconnus auxquels Gide, Céline, Cendrars et d'autres ont dédié leurs plus belles œuvres.

Belle idée que celle de Macha Séry, journaliste au «Monde» : consacrer un livre aux dédicataires de douze grandes œuvres de la littérature française des deux derniers siècles. Ces hommes et femmes auxquels un auteur a dédié son œuvre sont parfois cachés derrière deux simples initiales. Et, même quand ils apparaissent en toutes lettres, on les oublie généralement sitôt tournée la page de garde. Leurs vies et les raisons qui ont conduit les écrivains à leur dédier leurs livres cachent pourtant de belles histoires et nous éclairent sur celle de la littérature. Surtout lorsque ces inconnus sont les intimes d'auteurs comme Flaubert, Baudelaire, Céline, Malraux, Saint-Exupéry ou, pour le plus contemporain d'entre eux, Patrick Modiano...

Prenons «Bourlinguer» de Blaise Cendrars. Écrit entre août 1947 et décembre 1948 par le Suisse à la main coupée, ce recueil autobiographique en forme de récit de voyage porte l'envoi suivant : «A mon plus ancien copain des lettres, t'Serstevens». Qui ça ? Macha Séry lève le voile...

Inhumé au premier sous-sol du columbarium du Père-Lachaise, à Paris, Albert t'Serstevens (1886-1974) avait «trente-deux ans quand il apprit à nager dans le golfe de Salerne, trente-quatre lorsqu'il se mit au vélo sur un chemin normand...» et «quarante ans lorsqu'il s'exerça à conduire en forêt de Fontainebleau». Ce qui n'empêcha pas cet écrivain d'origine belge d'appartenir à la catégorie des «espèces migratrices», voyageant sans doute plus, note Macha Séry, que l'auteur de «Bourlinguer». Parfois, d'ailleurs, t'Ser rejoignait Cendrars dans «quelque endroit du monde» ; avant de faire escale dans son appartement parisien. Ce dernier, situé sur l'île Saint-Louis, abritait un cabinet de curiosités aux étagères soutenant 6 000 volumes de chroniques de voyages, où «Cendrars savait dénicher de quoi documenter ses récits au long cours». D'où la gratitude du poète – et la dédicace, de «Bourlinguer». Le «Paris (à) la plus belle bibliothèque du monde», désigne

bien chez t'Ser. Il fut aussi, nous rappelle l'auteure, un «gentil-homme réactionnaire» qui couvrit la guerre d'Espagne du côté des franquistes et demeura, après-guerre, fidèle à son ami et ancien collègue de l'hebdomadaire politico-littéraire «Gringoire», le pamphlétaire antisémite Henri Béraud.

Pierre Durand, alias Pascal Pia (1903-1979), à qui Albert Camus dédia son essai sur «Le mythe de Sisyphe», publié en 1942, était lui aussi un grand érudit, ayant «toute sa vie respiré l'air confiné des bouquinistes, des bibliothèques et des salles de rédaction». Mais aux antipodes de t'Ser, ce gamin de Paris était avant tout un «anarchiste viscéral». Il découvrit l'Algérie en 1923, à l'époque où l'armée y expédiait pour dix-huit mois dans des unités disciplinaires les conscrits réputés antimilitaristes. Il y retourna en 1938, après avoir quitté le journal communiste «Ce Soir»,

pour diriger «L'Alger républicain», quotidien proche du Front populaire. Bref, il avait déjà vécu plusieurs vies quand il rencontra Camus, à l'occasion d'un entretien d'embauche : «Ces deux-là, pudiques viscéraux, très drôles, grands fumeurs, fous de littérature, sont faits pour s'entendre», écrit Macha Séry. C'est grâce à Pia, et à son réseau, que Camus put quitter Alger pour Paris en 1940, travailler à «Paris-Soir», puis publier la même année 1942 chez Gallimard «L'étranger», puis «Le mythe de Sisyphe». Lorsque Camus le rejoignit au journal clandestin résistant «Combat», en 1944, Pia écrivit à son épouse : «Il me manquait et j'aime mieux travailler avec lui qu'avec d'autres». Le plus bel hommage

que ce résistant de la première heure pouvait faire à celui qui lui témoigna en retour son admiration, pour l'éternité... ■

JEAN-CHRISTOPHE SERVANT

«Ceci est pour vous, à qui sont dédiées les grandes œuvres ?», de Macha Séry, éditions Philippe Rey, 20 €.





BIOGRAPHIE

L'HOMME QUI AIMAIT LA GUERRE

Le terrifiant portrait du général Ishiwara, figure de l'extrême-droite japonaise, dont le rêve était d'anéantir l'Occident.

Le 18 septembre 1931, à Moukden, en Mandchourie du sud, une section de voie ferrée appartenant à une société japonaise est détruite par un attentat. Accusant les Chinois de l'avoir fomenté, les militaires japonais prennent immédiatement prétexte de l'événement pour envahir la région et créer l'Etat fantoche de Mandchoukouo, placé sous l'autorité toute théorique de l'ex-empereur de Chine, Puyi. Le «cerveau» de cette opération : un général de l'armée impériale japonaise, Kanji Ishiwara (1889 -1949).

Jusqu'ici, une seule biographie de ce dernier avait été publiée en Occident, il y a de cela près de quarante ans. D'où l'intérêt de ce livre de Bruno Birolli, correspondant en Asie du «Nouvel Observateur», accompagnant un documentaire que la chaîne Arte doit diffuser ce mois de novembre. L'actualité, au moment où l'on assiste à un regain de tension sino-japonaise en mer de Chine autour de la «nationalité» des îles Diaoyu/Senkaku, donne un relief particulier à cette parution. Nourri par la découverte d'archives jusqu'alors inédites, le journaliste nous plonge dans la vie d'un militaire brutal, petit-fils de samouraï, excentrique, germaniste, bouddhiste, fasciste, et surtout théoricien de la «guerre finale». Par ce concept, Ishiwara, intellectuel d'extrême-droite, marqué à la fois par le mouvement futuriste et par la défaite de Berlin en 1918, ambitionnait un conflit géant entre les Etats-Unis et le Japon. Cette sorte de monstrueuse «der des ders», au cours de laquelle «la moitié de l'humanité périrait» devait assurer, une fois «ses puissants ennemis rayés de la carte», le triomphe définitif du Japon et l'avènement d'une forme de modernité totalitaire. Or, en vue de préparer la guerre contre les Etats-Unis, il fallait conquérir la Mandchourie. Dans l'esprit d'Ishiwara, rappelle l'auteur, les deux étaient en effet intimement liés. En Mandchourie, Tokyo trouverait les ressources énergétiques et les

minerais les plus divers destinés à créer et nourrir son complexe militaro-industriel alors en gestation. Cette conquête offrirait aussi à l'archipel la profondeur stratégique lui manquant sur le continent asiatique.

Le plan était parfait. Mais Ishiwara allait finalement «être emporté comme un fétu de paille par les intenses changements de son époque». Après l'invasion de la Mandchourie, les guerres de factions au sein de l'armée impériale débouchèrent en 1932, à Tokyo, sur la fin de l'Etat de droit et l'avènement du «Japon en état d'urgence». Puis, la tentative de coup d'Etat de février 1936 renforça encore le camp militariste. Poussée par des chimères ultranationalistes, l'armée impériale déferla en juillet 1937 sur la partie orientale de la Chine. Opposé à cette campagne massive de terreur et d'horreur dont il présentait qu'elle conduirait inmanquablement à une défaite – l'exemple de la résistance acharnée du peuple espagnol face à l'armée napoléonienne en 1812 le hantait –, Ishiwara, écarté de la chaîne de commandement, assista en spectateur usé et aigri aux répercussions d'un conflit dont il avait pourtant allumé la mèche. Embourbée face au soulèvement du peuple chinois et à sa guérilla, l'armée impériale se rallia finalement au projet de sa marine : dans l'espoir d'étrangler la Chine et de l'isoler totalement, Tokyo poursuivra son expansion

vers l'Asie du Sud-Est et les îles du Pacifique. Ce qui mènera à Pearl Harbor... Le 9 décembre 1941, alors qu'Ishiwara vit en résidence surveillée dans sa région natale, les bombardiers japonais frappaient, sans déclaration de guerre, le port américain d'Hawaï. Trois jours plus tard, Hitler déclarait la guerre aux Etats-Unis. Avant de mourir, paisiblement, en 1949, Ishiwara se convertira... au «pacifisme intégral». ■

J.-C. S.

«Ishiwara, l'homme qui déclencha la guerre», de Bruno Birolli, Arte Editions/Armand Colin, 19,50 €.

Top Foto/Roger-Vollet



Un officier brandit le drapeau nippon lors de l'invasion de la Mandchourie, en 1931, prélude à 15 ans de guerre.



BEAU LIVRE

L'ÂGE D'OR DES COCOTTES

De Liane de Pougy à Cléo de Mérode, ces courtisanes régnaient sur le Paris de la Belle Epoque.

Elles se nommaient Liane de Pougy, Emilienne d'Alençon, Caroline Otero, Cléo de Mérode... Robes froufrou-tantes et décolletés vertigineux, elles étaient belles, ténébreuses ou diaphanes, parfois manipulatrices, souvent vénales, quelquefois cruelles, bisexuelles à l'occasion, et toujours promptes à brûler les fortunes que leurs amants déposaient à leurs pieds. Notre collaboratrice Catherine Guigon nous prouve que les «aventures piquantes et amoraux» de ces demi-mondaines de la Belle Epoque, troussées ici avec force détails savoureux et pléthore d'images sépia souvent inédites, sont profondément ancrées dans le contexte de cette aube du XX^e siècle.

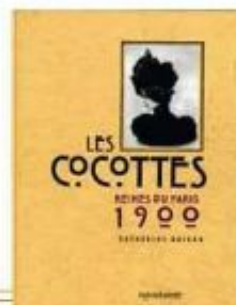
En 1900, Paris, ville aux deux millions d'habitants récemment illuminée par la fée Electricité, s'impose comme la «capitale des plaisirs» européens, terrain de jeux des têtes couronnées comme des représentants de la nouvelle bourgeoisie d'affaires.

«L'argent appelant l'indulgence», souligne l'auteure, «les esprits sont plus tolérants, la galanterie en vogue». Avec la III^e République, le libertinage est devenu tendance et «Paris s'enorgueillit d'exhiber ses femmes légères comme un signe de bonne santé». Catherine Guigon nous rappelle que c'est souvent sur scène – Paris compte alors 320 cafés-concerts et apparentés, dont une vingtaine de renom – que nos courtisanes, souvent issues de milieux modestes, forgent leur réputation. Ces dames ont la «rage de vivre chevillée au corps, le sourire enjôleur, la langue acérée et la dent dure». Mais que ne ferait l'élite frivole de l'aristocratie et de la politique pour les suivre dans leur valse étourdissante ? Vivant en éternelle représentation, les cocottes savent aussi profiter, pour leur notoriété, du tourbillon de journaux. Libérés depuis 1881 de la censure, ceux-ci se délectent

des faits divers mondains : tentatives de suicide, séparations, scandales et nouvelles liaisons font les choux gras de la presse populaire. Ces dames savent même vendre leur nom au secteur balbutiant de la «réclame» – qu'il s'agisse de s'afficher au volant d'une automobile ou sur l'étiquette d'une bouteille de champagne. Et comme nos effrontées s'exportent à merveille, elles sauront s'imposer, de la cour de Saint-Petersbourg au Wintergarten de Berlin, en passant par l'Empire Theatre of Variety de Londres, en ambassadrices de la vie parisienne. Avant d'être soufflées par la Grande Guerre. «Aucune des hétaires de la Belle Epoque n'en sortira indemne», rappelle Catherine Guigon en guise d'épilogue à ces premières femmes libres du XX^e siècle.

J.-C. S.

«Les Cocottes, reines du Paris 1900», de Catherine Guigon, éditions Parigramme, 45 €.



Abonnez-vous en ligne sur
www.prismashop.geo.fr/histoire

Et profitez de nos offres les plus avantageuses !



Bénéficiez de

10%

**DE RÉDUCTION
SUPPLÉMENTAIRE**

avec le code promo

GHIAP

Et retrouvez dans votre espace shopping
une large sélection de produits : livres, dvd et accessoires pratiques et malins !

Commandez vos coffrets-reliures

pour conserver intacte votre collection de **GEOHISTOIRE**

Prix spécial abonnés



- Chaque coffret peut contenir jusqu'à 6 magazines.
- Résistants, sobres et élégants.
- Façonné avec des lettres d'or sur une matière luxueuse façon cuir.

À chaque numéro, GEO HISTOIRE part sur les traces du passé en conjuguant au présent le plaisir du voyage, de la découverte et de la connaissance.

Pour conserver intacts vos magazines, protéger leur couverture et leurs magnifiques photographies, nous avons créé ce duo de reliures GEO HISTOIRE. Vous pourrez ainsi consulter, lire et relire à souhait ce magazine de référence.

Commandez également sur : www.prismashop.fr

BON DE COMMANDE

À retourner au service abonnements Prisma Média
Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 9
Tél : 0 826 963 964 - www.prismashop.fr

☒ **OUI**, je commande le lot de 2 coffrets-reliures (réf. 1125) :

GHI071125R

Prix abonné	Prix lecteur	Quantité	TOTAL en €
15,90 €	17,90 €

Participation aux frais de port* : +5,50 €

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0825 06 21 80

TOTAL	€
.....

Mes coordonnées ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

E-mail (facultatif)

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Média et de celles de ses partenaires.

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/06/13. Tarifs étrangers : nous consulter au 00 33 321 14 65 38. Livraison : environ 3 semaines. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

À LIRE, À VOIR



Dans le deuxième volet de la trilogie, Ferry, le jeune héros (au centre), s'est réfugié aux Etats-Unis, à New York.

DR

D V D

LES TÉNÈBRES VIENNOISES

Cette trilogie puissante signée Alex Corti relate la tragédie des juifs autrichiens confrontés au triomphe du nazisme.

C'est un chef-d'œuvre oublié que l'on exhume enfin en DVD. Programmé à partir de 1982 sur le petit écran autrichien, le triptyque en noir et blanc du défunt réalisateur Alex Corti (1933-1993), qui raconte l'histoire longtemps refoulée des juifs autrichiens exilés durant la Seconde Guerre mondiale, n'a en effet jamais été projeté intégralement en France. Cette œuvre en forme d'errance va de Vienne à Vienne, de la Nuit de cristal, le 9 novembre 1938, aux ruines de la ville après la fuite des nazis, en 1945. Le jeune homme des débuts, Ferry Tobler, candide baladé dans une histoire qui lui échappe, traverse le chaos européen, de l'Autriche à Prague, à Paris et, via Marseille, jusqu'à la lointaine capitale de l'exil et de l'espoir, New York. Revenu sous l'uniforme du vainqueur dans la capitale

de son pays natal. Il découvrira à la fin, ce que l'après-guerre réserve d'arrangements, de retournements et de compromissions... De formidables interprètes donnent vie, entre humour et désespoir, aux multiples visages de l'errance européenne : «Gandhi», l'anti-nazi allemand échappé de Dachau et que la police de Vichy livrera aux occupants ; Feldheim, l'acteur qui rêve d'Hollywood et finira par y jouer le rôle des méchants nazis ; Treumann, le vieil écrivain humaniste dont la fille tient un Delicatessen à Brooklyn ; enfin Popper, ex-photographe des journaux illustrés berlinois réduit à faire des photos d'identité. Une subtile et puissante réflexion sur la nature humaine, sur l'exil : une leçon d'histoire. ■

J.-C. S.



«Welcome in Vienna», d'Alex Corti, 3 DVD, éditions Montparnasse/Le Pacte, 25 €.

ZE GUIDE of Londres!*

*SUPPLÉMENT INÉDIT!
PERCEZ TOUS LES SECRETS
DE LONDRES AVEC BLAKE
ET MORTIMER.*



* LE guide de Londres

1 000 sites et
adresses

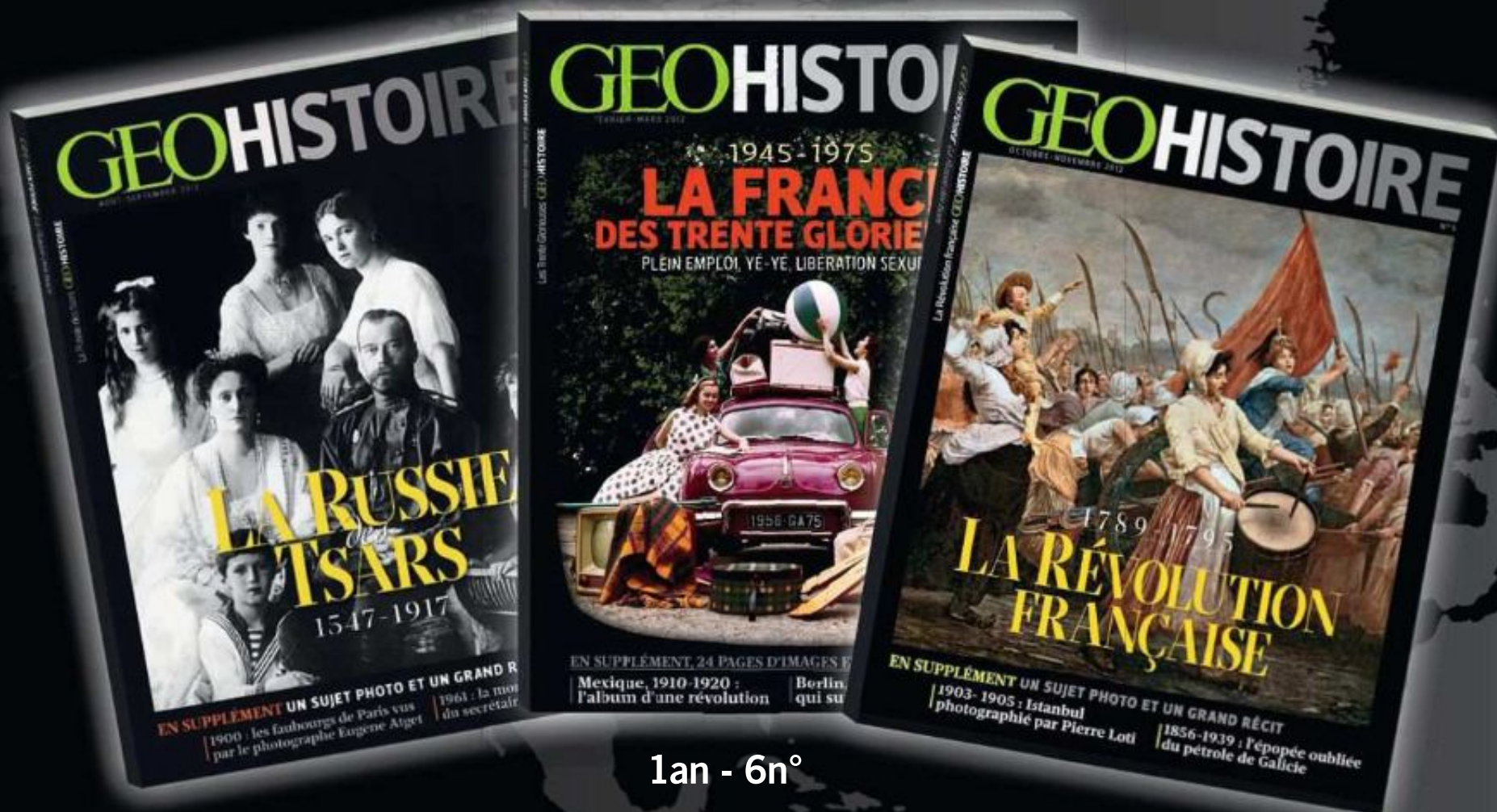
620 pages
12,90€



GEOGUIDE / PRATIQUE / CULTUREL / ESSENTIEL

guides
Gallimard

ABONNEZ-VOUS !



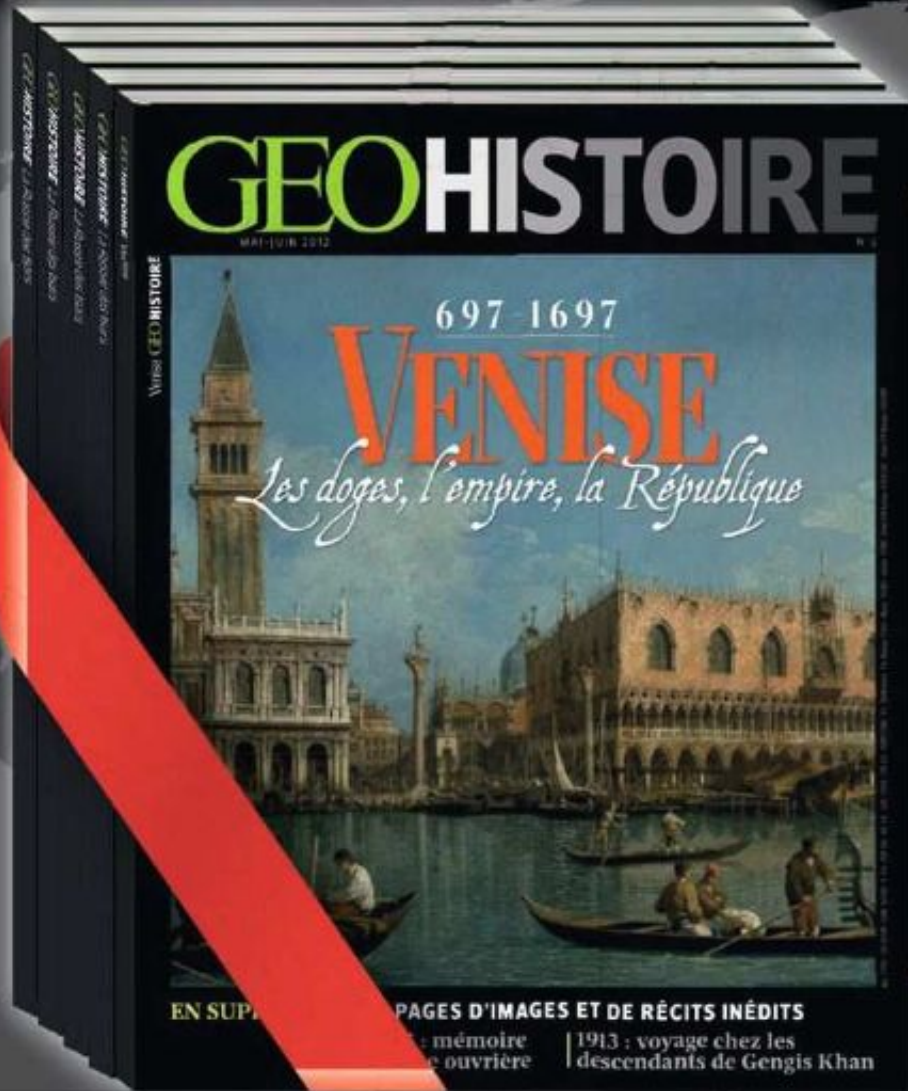
1an - 6n°

Les avantages de l'abonnement

- ✓ Vous bénéficiez d'un **tarif préférentiel**.
- ✓ Vous recevez votre magazine **chez vous !**
- ✓ Vous avez la certitude **de ne rater aucun numéro.**
- ✓ La garantie du tarif pendant toute la **durée de l'abonnement**
- ✓ La gestion de votre abonnement sur **www.prismashop.geo.fr/histoire**

**6 MOIS
GRATUITS***

Offre spéciale Noël



Des photos d'époque, des récits inédits, des documents d'archives exclusifs, des entretiens avec des personnages marquants...

Vous trouverez dans chaque numéro de GEO Histoire **une fresque complète d'un grand moment de notre Histoire.**

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - 62069 Arras cedex 9

☐ Oui, **Je profite de l'offre spéciale Noël** : je m'abonne 1 an à GEO Histoire et je reçois en plus **6 mois GRATUITS*** (soit au total 9 n°) **au tarif exceptionnel de 41.40€ au lieu de 62.10 €** en kiosque.

J'indique mes coordonnées

Nom	
Prénom	
Adresse	
Code postal	Ville
e-mail	@

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Média et de celles de ses partenaires

Je choisis mon mode de paiement

<input type="checkbox"/> Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.	
<input type="checkbox"/> Je règle par carte bancaire	<input type="checkbox"/> Visa <input type="checkbox"/> Mastercard
	Date de validité

Code de sécurité
(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature :

Je peux aussi m'abonner au 0 826 963 964 (0,15 €/min.) ou sur

www.prismashop.geo.fr/histoire

GH1112N

* Par rapport au prix de vente en kiosque. Réception du premier numéro sous 3 semaines environ. Photos non contractuelles. Offre valable 2 mois en France métropolitaine. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

GEO

COMMANDEZ EN EXCLUSIVITÉ

LE GRAND CALENDRIER 2013

Un voyage au bout du monde !



- Grand format 60 x 55 cm
- Tirage limité
- Introuvable dans le commerce
- 12 prises de vue surprenantes



GEO a choisi pour vous l'Amazonie, une terre sauvage où la nature vous offre des **paysages exceptionnels**. Bien plus qu'un simple calendrier, cet objet de décoration au format géant est un « **collector** » rare et unique, aux prises de vue surprenantes et à la lumière splendide !

*Un cadeau unique
pour vous ou vos proches
pour les fêtes de fin d'année*

LES NOUVEAUX CALENDRIERS GEO ÉDITION 2013

LE CALENDRIER VERTICAL 2013

Prenez de la hauteur,
grâce à ces paysages vertigineux !

Des Etats-Unis à Madagascar en passant
par le Japon ou l'Europe, découvrez à travers
ces photos exceptionnelles, ces murailles
rocheuses qui défient les lois de la gravité.

Format 69 x 24 cm.



Recevez un cadeau surprise
pour tout achat de 2 calendriers ou plus !



TIRAGE
LIMITÉ
INTROUVABLE
DANS LE
COMMERCE

BON DE COMMANDE

Renvoyez vite votre bon de commande dans l'enveloppe ci-jointe.

MES COORDONNÉES

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____

Code postal _____
Ville _____

69 x 24 cm MON LIEU DE LIVRAISON

☐ A MON DOMICILE ☐ AUTRE LIEU DE LIVRAISON
☐ JE SOUHAITE FAIRE UN CADEAU. JE REMPLIS LES COORDONNÉES DU DESTINATAIRE
CI-DESSOUS, LA FACTURE ME SERA ADRESSÉE DIRECTEMENT

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____

Code postal _____
Ville _____

OUI, JE PROFITE DE VOTRE OFFRE ET JE COMMANDE

Nom des produits	Référence	Quantité*	Prix	Total en €
Grand Calendrier GEO 2013 Trésors de l'Amazonie	12543		37,90€ <small>au lieu de 39,90€</small>	
Calendrier vertical GEO 2013 Falaises du monde	12542		29,90€	
J'ai commandé 2 calendriers ou plus, je reçois donc mon cadeau surprise				CADEAU
Frais d'envoi				+6,95€
TOTAL				

JE RÈGLE MA COMMANDE

☐ CARTE BANCAIRE N° _____
Expire fin _____
Clé de contrôle _____ Notez les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte

☐ CHÈQUE JOINT à l'ordre de GEO

Signature Obligatoire

GEO 102XL

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/04/2013. Livraison des articles à partir de mi-novembre 2012, dans la limite des stocks disponibles. * Au-delà de 5 exemplaires, nous consulter au 0 811 23 22 21 (appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantir votre commande. Les informations ci-dessous sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. À défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions de partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA - Photos non contactuelles.



«Voir la Bible – Comprendre histoires, textes et symboles sacrés», GEO Histoire, 512 pages, 49,95 €, disponible en librairie.
www.editions-prisma.com

BEAU LIVRE

MIEUX COMPRENDRE LA BIBLE

Avec sa somptueuse iconographie et ses explications détaillées, «Voir la Bible» offre un nouveau regard sur l'ouvrage le plus lu de tous les temps. De la création du monde à l'ascension du Christ, les épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament sont racontés et décryptés livre par livre, prophète par prophète, miracle par miracle. Les récits allégoriques et les lieux célèbres de la Bible sont replacés dans le contexte politique, culturel et social de l'époque.

De nombreuses illustrations, cartes et photographies animent les quelque 500 pages de ce recueil exceptionnel : reproductions d'œuvres d'art, photographies d'objets et de

sites archéologiques, petits encadrés «avant-après» permettant de situer l'épisode décrit par rapport aux autres, citations... On y retrouve aussi les portraits des personnages principaux : Abraham, Jacob, Moïse, David, Ezéchias, Marie, les disciples de Jésus, etc. Un beau livre foisonnant, précis et pédagogique.

Dans la même collection, découvrez aussi «Voir l'Histoire, comprendre le monde». Cet ouvrage aborde les périodes de l'Histoire sur l'ensemble des continents. On y retrouve les grandes civilisations, les courants artistiques majeurs et les personnages remarquables, de l'Égypte ancienne aux attentats du 11 septembre 2011, de Jules César à Nelson Mandela. ■

QUIZ

Voyagez dans le temps

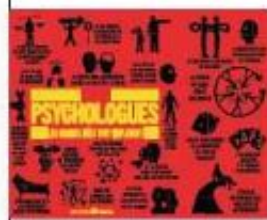
Grandes découvertes, batailles marquantes, personnages célèbres, inventions, dates, citations ayant marqué leur époque... Cette nouvelle boîte «défi» vous invite à parcourir l'Histoire dans un jeu de questions/réponses à partager entre amis ou en famille. Au total, 150 questions réparties en 6 catégories. Un livret accompagne l'ensemble et permet d'approfondir ses connaissances grâce à une série d'indices donnés pour chaque question... au cas où la réponse tarderait à se faire connaître... Prêts à relever le défi ? ■

«La boîte qui vous met au défi – 150 questions pour voyager dans le temps», éditions GEO, 15 €. Disponible en librairie.



ESSAI

La psycho pour tous



Notre passé détermine-t-il notre vie ? Que veulent dire nos rêves ? Voici

le type de questions auxquelles tentent de répondre ceux qui, depuis plus d'un siècle, explorent le domaine fascinant de la psychologie. Écrit dans un langage simple, «Psychologues» offre des explications claires, émaillées de dessins, diagrammes et schémas, sur l'histoire de cette science, des prémices aux théories actuelles sur la psychologie positive.

«Psychologues», éditions Prisma, 25,90 €, 352 pages. Disponible en librairie.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 29€. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 69,90 €.

Belgique : Prisma/Edigroupe-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Prisma/Edigroupe - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr

L'index de tous les articles parus dans GEO

Sur le site internet GEO : www.geo.fr

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barougier (6061)

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)

Directeur artistique : Pascal Comte (6068)

Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)

Chefs de rubrique : Balthazar Gibiat (6072)

et Jean-Christophe Servant (6055)

Secrétariat de rédaction : François Chauvin, secrétaire de rédaction unique (6162), avec Laurence Maunoury, première secrétaire de rédaction (5776)

Maquette : Daniel Musch, chef de studio (6173),

Beatrice Gaulier, rédactrice graphiste (5943)

Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021),

Christine Lavolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

David Bornstein, Dennis Gira, Elizabeth D. Inandiak, Christèle Dedeant, Claudie Devoucoux, Dennis Gira, Cyril Guinet, Clément Imbert, Claire Lecœuvre, Thierry Lemaire, Alexandre Kauffmann, Valérie Kubiak, Patricia Lavaquerie (rédactrice-graphiste), Jean-Louis Marzorati, Anne-Laure Thiery (chef de studio), Jean-Baptiste Michel, Geneviève Margarit (secrétaire de rédaction), Fabrice Midal, Sophie Pauchet, Hugues Piolet et Léonie Schlosser (cartographes).

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Jérôme Brotons (6282), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Magazine édité par

PRISMA GROUPE PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constanze-Verlag GmbH & Co KG.

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Editeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Delphine Schapira

Chef de groupe : Audrey Boehly

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directrice exécutive Prisma Pub : Aurèle Domont (6505).

Directrice commerciale adjointe : Chantal Follain de Saint Salvy (6448).

Directrice commerciale adjointe (opérations spéciales) :

Géraldine Pangrazzi (4749).

Directrice de publicité : Virginie de Bernede (4981).

Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424),

Constance Dufour (6423), Alexandre Vilain (6980).

Responsable back office : Céline Baude (6467).

Responsable Exécution : Paqui Lorenzo (6493).

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320).

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674).

Photogravure : Quart de Pouce, une division de

Made for Com, 5, rue Olof-Palme 92110 Clichy.

Imprimé en Allemagne : MOHN Media Mohndruck GmbH,

Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh.

© Prisma Média 2012. Dépôt légal : novembre 2012.

Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.

Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.

JEAN LEBRUN
LA MARCHÉ DE L'HISTOIRE
DU LUNDI AU VENDREDI DE 13H30 À 14H

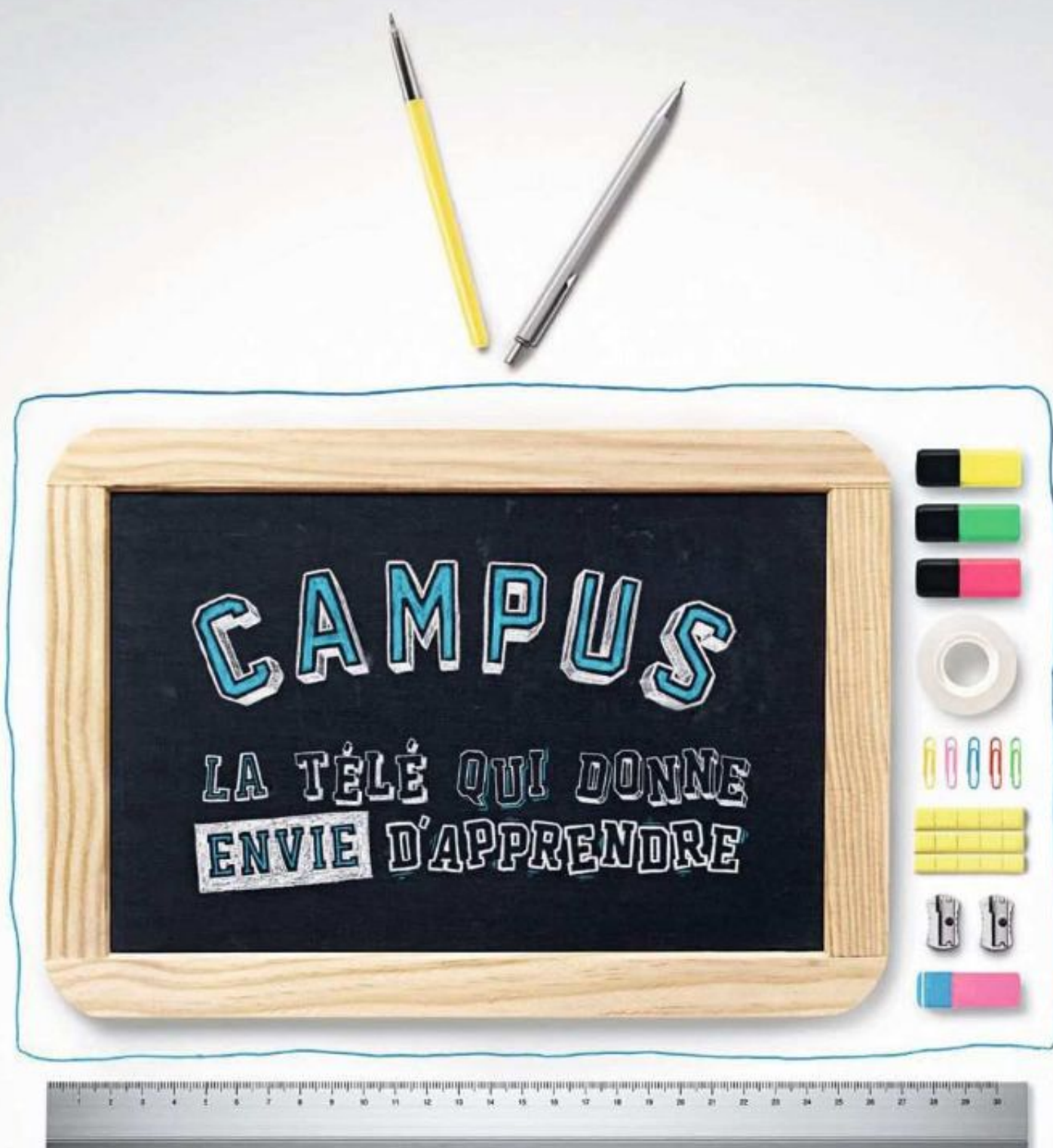
UN COURS D'HISTOIRE MAIS SANS LE PROF

Mêlant archives et témoignages, Jean Lebrun brosse chaque jour le tableau d'un événement, le portrait d'un personnage ou le récit d'une époque. Une demi-heure pour porter un nouveau regard sur l'histoire.



**LA VOIX
EST
LIBRE**

franceinter.fr



DECouvrez LE PREMIER MOTEUR DE RECOMMANDATION EDUCATIF

Choisissez votre niveau scolaire, la matière de votre choix, et **CAMPUS** sélectionne les programmes des chaînes CANALSAT qui vous aident à réviser.

CAMPUS, un service exclusif créé par CANALSAT et inclus dans votre abonnement.*



EN PARTENARIAT AVEC **letudiant.fr** | RENDEZ-VOUS SUR SUR.CAMPUS.CANALSAT.FR

* Service accessible sous réserve de disposer du matériel compatible et d'une connexion Internet haut débit. Fonctionnalités du service pouvant être différentes selon votre opérateur et votre box. Sélection de programmes en fonction de la formule d'abonnement choisie. Sous réserve de disponibilité des programmes dans l'offre. Voir modalités détaillées sur lexperience.canalsat.fr